This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Slav 3078.47.11

THE SLAVIC COLLECTION

Harvard College Library

GIFT OF

Archibald Cary Coolidge, Ph.D.
(Class of 1887.)

Received 23 June, 1899.

RUSSIE ET POLOGNE

MOSAÏQUE

HISTORIQUE, POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ANECDOTIQUE,

PAR

F.-M. DESVEAUX-SAINT-FÉLIX,

Ex-Artiste du Théâtre Français-Impérial de St-Pétersbourg.

La vérité sommeille trop longtemps au pied du trône des Rois.

PARIS

A. APPERT, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, Passage du Caire, 54.

CHEZ MM. Le Doyen, libraire, Palais-Royal, galerie d'Orléans, 31.
Chaumerot, libraire, même galerie, 4.
Lemoine, libraire, place Vendôme, 24.
Truchy, libraire, boulevart des Italiens, 18.
Heuguet, libraire, boulevart Saint Martin, 17.
Surmey, cité d'Orléans, 8, boulevart Saint-Denis.

Septembre 1847.

Sler 3078.47.11
~~Sler 678.4~~

Harvard College Library,
Gift of
Dr. A. C. Coolidge.
23 June 1899.

PARIS. — TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE DE A. APPERT,
54, Passage du Caire.

TABLE DES MATIÈRES.

—

pages

PREMIER SOMMAIRE.

Exposé forcé.—L'Empereur Nicolas, banquier de la France, de l'Angleterre et de la Hollande.—Refus d'insertion.—Les journaux : les *Débats*, la *Presse*, l'*Union Monarchique*, la *Revue des Deux-Mondes*.—L'abdomen d'un ministre.—Le journalisme dévoilé. 1

Une visite de l'Empereur de Russie aux Français (poëme). 19

DEUXIÈME SOMMAIRE.

Je suis pensionné. — L'ambassadeur du Shah de Perse. — Les jours sans nuits. 27

TROISIÈME SOMMAIRE.

Ma Biographie. — Un mot sur moi-même.—A treize ans je veux m'enrôler.—Mes premières excursions terrestres et maritimes.—On me prend un jour pour Louis-Philippe, aujourd'hui Roi des Français.—Mon retour à Paris.— Je pars pour Brest ; j'assiste au combat d'Ouessant.—Description de cette mémorable journée, si funeste à la marine française. —Mon retour à Paris.—Mes premiers essais sur la scène.— Colère paternelle.—Mes exploits militaires sur terre.—Fausse reconnaissance. 29

QUATRIÈME SOMMAIRE.

Je m'embarque pour Saint-Pétersbourg.—Un navire de commerce français sombre entre Douvres et Calais.—Côtes de la Scandinavie.—*Pater noster* de la Suède. — Notre vaisseau sauvé par un pêcheur. — Notre arrivée à Cronstadt. — Je sauve le bâtiment.—Noms de mes compagnons de voyage. —Inspection de la douane russe.—Le paquet de perruques. —Paul Ier et ses courtisans. — Aspect de Saint-Pétersbourg.

—Modicité du prix des courses en drojkis comme en traîneaux.—Denise-Toussaint, actrice, rivale de Mlle Mars. — Un amphibie.—Début de la troupe.—Camp de Maubeuge.—Valenciennes.—S. G. Mgr le duc de Wellington.—Le Roi de Prusse.—Le grand théâtre de Saint-Pétersbourg.—Chevaux et voitures pris par la glace.—Voitures de la Cour.—Inconvénient d'y monter le premier. — Un rhume. — Le docteur Monin.—Consigné chez moi.—Le planton.— Les prévenus. —Les enthousiastes.—Les indifférents. 59

CINQUIÈME SOMMAIRE.

Des différentes classes de marchands.— De leurs priviléges.— Des droits qu'ils ont à payer.—Esclaves affranchis ou non, décorés du titre de Mestschâni (Bourgeois). — La Douma ou Hôtel-de-Ville. 107

Réponse à l'avant-propos de M. de Custine ou de son éditeur. 115

SIXIÈME SOMMAIRE.

M. le comte Ivan Golovine.—Idées libérales.— Constitution.— Pierre-le-Grand.—1789.—Napoléon.—Affranchissement des serfs français.—Gouvernement mixte.—Avantages du gouvernement monarchique. — La première civilisation russe vient de l'Orient ; la seconde et la principale, de l'Occident. —Le Tsar-Dieu. — Mécontentement des Seigneurs contre Alexandre.—Associations secrètes. — Caractères des Grands-Ducs Nicolas et Michel. — Conjuration du 14/26 décembre 1825.—Le Grand-Duc Michel.—Entretien de deux Mougiks. Courage du Grand-Duc Nicolas.—Type du caractère russe. —Influence mongole.—Les Russes avant et après leurs incursions dans le Bas-Empire.—Premiers établissements anglais en Russie.—Saint-Pétersbourg et Cronstadt. — Catherine-Louis XIV.—Le caractère russe perd de plus en plus de sa nationalité.—Madame de Staël.—Citations.—M. Ivan Golovine.— Evènements de 1825. — Avènement de Nicolas Ier. —Esprit de la Révolution de Pologne, en 1831. — Origine de la haine des Russes contre les Polonais.—Conduite de ces derniers, à Moscou, de 1603 à 1612, à l'époque des quatre faux Dmitris.—Sac de Praga, par Souvârof, en 1794.— Distinction entre Nicolas et Fernand Cortez et Pizarre.—Caractère constant de la politique anglaise, depuis Elisabeth et Cromwel.—Affaire de Parga, en 1820 ; conduite des Anglais à cette occasion ; mort d'Ali-Pacha, et quelques mots sur cet illustre et cruel visir.—Motifs qui ont dû inspirer la conduite du Tsar.—Leçon d'expérience. 129

SEPTIÈME SOMMAIRE.

La nation polonaise. — Un fait. — Une question. — Réponse. 185

HUITIÈME SOMMAIRE.

Service des pompiers en Russie.—Signaux.— Secours.— Pompes paralysées. — Feu du palais impérial de Tsarkoïé-Célo. —M. Brossette, négociant en soierie. — L'Empereur. — Le colonel Tischine. — *Maoultasche*, ou *Gueule de Sac*, margrave de Hongrie. — Incendie à Copenhague. 191

NEUVIÈME SOMMAIRE.

Le prince Toufiakine.— Calembourg.— Je me fais trucheman. —Colère du prince. — Calme de mes réponses. — Mon enlèvement. — Turcs, janissaires, cadi, calife. — Bataille.— Je suis ramené. — La prison. — Visites. — Le général Gorgoli, grand-maître de police. — La liberté. — Fautes de mes camarades.— L'ancienne troupe de 1819 et celle d'aujourd'hui. — Madame Volnys. 199

DIXIÈME SOMMAIRE.

SÉJOUR EN CRIMÉE.

Sébastopol ou Sévastopol. — Aspect de la ville et du port. — Isolement des maisons et des habitants.— M. César Famin. —Usages, mœurs et coutumes. — *Popes*. — Temple grec.— Pompes et cérémonies funèbres. — Soldats et galériens.— Egoïsme surnaturel. — La femme d'un général et l'instituteur.—Leçon de curiosité.— Orgueil, misère et paresse.— Nouveau genre de politesse. — La discipline avant tout. — Bal de la noblesse. — Souscription.— Le maître de police. —Il faut être noble.— M. Thomassin. — Propriétaires inhumains.—M. Korjeski.—Une excursion à Odessa.—Les *Douze Apôtres*. — Encore un souvenir d'Ouessant.—Quelques réflexions sur l'administration des Gouvernements (Provinces) autres que ceux de Saint-Pétersbourg et de Moscou.— Un fonctionnaire honnête envoyé en Sibérie, pour avoir dénoncé les dilapidations de son chef, ou le Bénier et le Mercier russes.— Code militaire.— Lèpre incurable. — Mme la colonelle Tischine.— L'acteur et l'officier.— Le dépositaire infidèle.— Le *Slovesni soude* et le *Kapitâne Izpravnik*.— Mère infanticide.— Comète.—Tremblement de terre. 207

ONZIÈME SOMMAIRE.

Espionnage, délation à l'ordre du jour.—Histoire d'un boulanger et de son garçon. — Le garçon met son bourgeois à la porte.—Apposition de scellés. — Avocats.— C'est bien, c'est mal.—L'*Ouprâva* (tribunal de redressement de torts).—Tribunaux civils et criminels.—Avocats, greffiers et leurs scribes.—Bureaucrates.—L'*Adress-Kânntor* (bureau des passeports).—Plaie incurable ; impuissance de l'autorité.—Ener-

gie récemment déployée par l'Empereur Nicolas Ier, pour empêcher la propagation de la lèpre de la corruption, invétérée dans toutes les administrations. 247

DOUZIÈME SOMMAIRE.

ODESSA.

Quelques mots sur Odessa; son origine.—Sa décadence.— Catherine relève cette reine déchue.—Le duc de Richelieu.— Biographie abrégée de cet illustre émigré.— Il remplace le fameux Patiômkine, dans le gouvernement de la Tauride. — Il retourne en France en 1814. — Interrègne. — Le comte de Langeron. — M. le Prince comte de Worontzow, gouverneur-général de Crimée et des provinces cis-caucasiennes. — Prospérité d'Odessa.— Son avenir présumé. 263

TREIZIÈME SOMMAIRE.

COUP-D'OEIL SUR L'ADMINISTRATION EN RUSSIE.

Malversations. — Vice radical. — Le Sénat-Dirigeant. — Petits et grands voleurs. — Marine et guerre.— Hôpitaux. —Mendiants. — Le Krioutschok. — Le Quartalnik. — Remède aux abus. 277

Encore un mot sur M. le marquis de Custine. 283

Macédoine anecdotique. 291

Conclusion. 303

La Néva, poëme à l'occasion du mariage de S. A. I. Monseigneur le Duc de Leuchtenberg avec S. A. I. Madame la Grande-Duchesse Marie, fille du Tsar. 311

A la mémoire de leurs Altesses Impériales Mesdames les Grandes-Duchesses de Russie Alexandra et Elisabeth. 327

Dédicace à S. A. I. Monseigneur le Grand-Duc Michel de l'album de dessins d'Orlowsky, que je publiais. 333

Couplets impromptus à MM. Durand et Maisière, régisseurs du Théâtre-Français, qui m'avaient fait mettre à l'amende, pour avoir ajouté quelques mots à mon rôle. 343

A Madame Stolz, après lui avoir vu jouer la *Reine de Chypre* et la *Favorite*. 344

A mes amis, pour le jour de l'an. 345

Vers adressés à M. le baron Nicolaï, ministre de Russie, à Copenhague, le 6 décembre 1845, jour de la fête de S. M. I. l'Empereur Nicolas. 346

La famille de l'auteur à Christian, roi de Danemark. 347

La bienfaisance du curé Nuffard. 348

A un Ami que je quittais. *ibid.*

A M. Auguste F....., qui ne veut pas que l'on fête sa fête. 349

Impromptu à Mademoiselle Mathilde ***, sur son invitation à dîner tête à tête. *ibid.*
Impromptu à mon ami Varin, le jour de sa fête. 350
A Mademoiselle Espérance ***. *ibid.*
A une Dame qui ne voulait m'accorder l'objet de ma demande, qu'après que je me serais acquitté de celle qu'elle m'avait faite. 351
L'Avare et le Prodigue. *ibid.*
Epitaphe de la mère de mes enfants. 352
Mon Epitaphe. 353
Autre. *ibid.*
Autre. *ibid.*
L'Égoïste, le Courtisan et le Singe Favori. 355
Règlement des amendes. ~~357~~ 361
La Nicolaïde (poëme). ~~361~~ after p. 370.

ERRATA.

—

Page 35, ligne 10, au lieu de : résolu, *lisez :* résolu.
— 45, — 14, *lisez :* la bataille coûta de deux mille sept à deux mille huit.
— 46, — 23, au lieu de : leur nation, *lisez :* de sa nation.
— 54, — 9, au lieu de : a, *lisez :* à.
— 95, — 8, au lieu de : chamarés, *lisez :* chamarrés.
— 135, — 18. Citation qui devait être mise en note après : *Vive Constantin !* — Le matin du 1426 décembre, jour où la conjuration devait éclater, les chefs firent crier aux soldats : *Vive la Constitution !* — Sais-tu ce que c'est que la constitution ? demande un officier à un caporal. — Celui-ci répondit : Mais, c'est la femme de Constantin ! — Donnez donc une constitution à ces gaillards-là !
— 162, — 9. Je signale ici une erreur que j'ai cependant trouvée consignée dans un ouvrage dont je ne me rappelle pas le titre. — *Kozma Minine* et *Pojarski* ne doivent pas être confondus. — *Pojarski* était un personnage d'une illustre famille qui, dans ces temps désastreux, se distingua éminemment par sa valeur et son dévouement à sa patrie.
— 174, — 9, au lieu de : imprudemment, *lisez :* impudemment.
— 179, — 26, au lieu de : ni envoyer ses armées, *lisez :* envoyer ses armées ni contre les insoumis.
— 194, — 14, au lieu de : en 18 , *lisez :* en 1838.
— 210, — 11, au lieu de : produite, *lisez :* produites.
— 214, — 7, au lieu de : tel que nous le, *lisez :* tels que nous les.
— 238, — 18, au lieu de : appartenants, *lisez :* appartenant.
— 242, vers 13, au lieu de : se grouppent, *lisez :* se groupent.
— 261, ligne 25, au lieu de : cantonnés, logés et nourris, *lisez :* cantonné, logé et nourri.

Nous ne sommes plus à cette époque retentissante où les échos du château d'Eu et les côtes de l'antique Neustrie se réveillèrent aux acclamations des descendants de Raoul, à la présence de l'intéressante Victoria. — Ce n'était alors qu'applaudissements, que fanfares triomphales, que trépignements à tout rompre, pour célébrer la visite de la Reine d'Angleterre au Roi des Français. La joie fut si grande, les démonstrations d'amitié si sincères, les poignées de mains si franches, en un mot, l'entente tellement cordiale, que l'apparition de l'ange britannique fut saluée comme un bienfait par toutes les trompettes de la grande et de la petite presse.

Cependant, ô vanité des vanités! — Victoria, dame blanche, ou sylphide, s'est montrée, en France et en Prusse, et rien n'est advenu, sinon une quasi-rupture entre les deux plus formidables nations occidentales qui existèrent jamais, et cela, à propos de quoi? — de deux mariages espagnols dynastiques, sourdement convenus à Eu, maladroitement combinés et conclus à Madrid, grâce au tissu tramé par Marie-Christine et M. Guizot, et qui, plus tard, ont failli mettre le monde en combustion. — A cette occasion, les foudres journalistiques ont tonné de toutes parts, les unes pour, les autres contre; puis, comme après le bouquet d'un feu d'artifice, tout est rentré dans le silence et l'obscurité; on n'a pas même senti l'odeur de la poudre.

Mais le ciel diplomatique étant, ainsi que le globe céleste, rempli d'astres inconnus, tous les télescopes politiques se sont immédiatement braqués pour y découvrir quelque nouveau météore; et voilà que, tout d'un coup, et simultanément, jeunes et vieux astronomes de cabinet voient surgir à l'horizon une comète escortée de 182,500,000 fr. espèces sonnantes et trébuchantes, au moment où les trois plus importantes banques de l'univers, celles de France, de Londres et de Hollande, se trouvent individuellement, et par rapport à toutes les autres, dans un de ces états de crise dont on ne

sort pas, sans un de ces coups de la Providence qui veillea u salut des cieux et des empires.

— Et cette comète reçoit le nom de Nicolas Ier, Tsar de toutes les Russies. De tous côtés on s'empresse d'annoncer sa prochaine arrivée à Paris. — Aussi, commentaires sur commentaires sur cette nouvelle plus ou moins hasardée... Viendra-t-il? ne viendra-t-il pas? Fera-t-il bien? fera-t-il mal? Sera-t-il bien ou mal accueilli? De là, préoccupation de tous les esprits; de là, émoi dans toutes les opinions, mollesse dans les journaux ministériels et douteux, fulminations dans ceux de l'opposition. —

Non, se sont dit les plus ardents, jamais l'Empereur de Russie ne viendra à Paris; sa répugnance envers le Gouvernement de Juillet est trop prononcée; depuis dix-sept ans, sa rigueur, son aversion contre Louis-Philippe Ier s'est trop de fois manifestée, pour que nous espérions de lui voir changer de couleur; consultez les protocoles, tous les documents où les intérêts de la Russie et de la France aient été mis en contact : qu'y voyez-vous? une constante aversion pour une alliance avec le Roi des Français, sa haine basée sur l'exil spontané de la branche aînée des Bourbons, sur l'exaltation subite de la branche cadette. — Et voilà que, changeant subitement de batteries, voyant notre banque dans une position périlleuse,

ce monarque achète sans hésiter, et argent sur table, pour 50,000,000 de numéraire contre 50,000,000 de rentes! — Mais il y a là-dessous quelque anguille sous roche, quelqu'un de ces coups inopinés que la prudence la plus subtile n'aurait jamais pu présumer.

Pendant un mois les esprits se perdent en conjectures; la presse travaille jour et nuit pour expliquer le problème, lorsqu'enfin, il y a quelques jours, on apprend que S. M. l'Empereur de toutes les Russies vient d'acheter pareillement à la banque d'Angleterre pour 112,500,000 fr. de rentes, et à celle de Hollande pour 20,000,000. Grande a été la stupéfaction, grand le désappointement des pessimistes de la Bourse. — A cette seule nouvelle, une hausse de 1 p. 0/0 a été constatée à Paris, à Londres, à Amsterdam! Nicolas est donc un prestidigitateur? Il sait donc transformer le plomb en or?

—Mais, se disent les ventrus et les gros bonnets de la finance, vous avez tort, nos très chers frères, Nicolas Ier a trouvé dans son génie et dans l'intérêt de la nation soumise à ses lois la plus admirable des combinaisons qui soit jamais entrée dans le cerveau d'un souverain. Son peuple, et cela prouve combien il a de confiance dans la foi de son monarque, préfère le papier-monnaie à l'argent et à l'or en circulation. Que fait l'Empereur? Pour en-

courager cette confiance, pour augmenter son crédit intérieur, il trouve ce que n'aurait jamais peut-être trouvé homme tenant en ses mains les deniers de l'État, ce à quoi n'auraient jamais pensé les plus habiles économistes; il utilise, d'un seul jet, la plus grande portion de lingots d'or et d'argent qui dormaient dans son trésor : voilà tout son secret; il n'y a pas là de quoi remuer ciel et terre pour découvrir dans des faits si simples, quoique nouveaux, l'ombre de desseins hostiles envers les pays avec lesquels il vient de traiter.

Mais le sage dit à son tour : Les actions délicates, s'il en est en politique, ne sont pas toujours appréciées à leur juste valeur; chacun les interprète selon ses opinions, son esprit, et surtout selon ses passions; il se dit : l'Empereur Nicolas, voyant notre état financier chancelant, se saisit avec intelligence de ce moment pour être à la fois utile à son pays et à la France; s'apercevant même, non de l'incertitude, mais des embarras passagers des banques d'Angleterre et de Hollande, il vient à leur aide par un échange d'actions ou de rentes qui, telles que tous effets publics, sont soumises à une fluctuation plus ou moins heureuse. — Que fait-il en outre, quant à nous personnellement, pour nous prouver ses dispositions amicales? Il nous prie d'accepter le porphyre qui doit décorer le piédestal sur lequel

sera posée la statue du grand homme. Pouvait-il choisir un moment plus opportun pour témoigner de sa bienveillance envers la France? Et quand même il y aurait de sa part une arrière-pensée à l'avantage de son propre trésor, doit-on lui savoir mauvais gré d'un véritable bienfait? Les éplucheurs du cœur humain, fidèles à l'école de Larochefoucaud, l'auteur des *Maximes*, veulent que la bienfaisance même soit de l'égoïsme; mais là, même encore, il n'en reste pas moins établi que le bien est toujours le bien, sous quelque forme qu'il se présente et sous quelque inspiration qu'il ait été fait.

Ce projet peut avoir été médité depuis longtemps : Nicolas saisit l'occasion propice pour le mettre à exécution et pour se rendre à Paris après avoir visité sa fille chérie à Stuttgard; rien que de naturel, que de simple dans la préméditation de ce voyage, car on visite rarement ses ennemis.—Appuyant la base de mes conjectures sur les avis donnés ci-dessus par tous les journaux, une idée subite me fait prendre la plume, et me voici, de nouveau, poëte pour ma seconde patrie; mon motif est noble, mon sujet digne; je laisse au lecteur le soin d'apprécier mon œuvre, dont il faut cependant que je raconte la mise en lumière.

Mon poëme composé, je le porte au *Journal des Débats* : le rédacteur en chef, homme honnête et

de conscience, je veux le croire, n'ayant pas autrement l'honneur de le connaître, en a écouté la lecture avec une attention dont je l'ai beaucoup remercié ; mais il m'a dit que jamais il n'insérerait ces vers dans sa feuille, qu'ils étaient entièrement contraires à ses opinions. Je le quittai et me rendis chez l'honorable député, directeur-rédacteur responsable du journal *la Presse*, dans lequel j'avais lu quelques articles sur la Russie ; j'espérais un accueil moins défavorable : on m'annonce ; j'entre, j'explique l'objet de ma présence ; ma petite narration causait déjà de l'impatience ; on me répond, sans me laisser achever, sans daigner me regarder, en *s'enfuyant*, qu'on ne se charge point de ces choses-là ; le tout sans aucune autre forme de civilité ni de procès.

De là je me rends à *l'Union monarchique ;* l'accueil le plus gracieux m'y attendait ; M. le rédacteur en chef eut la bonté d'écouter ma prose et mes vers, même, avec la plus aimable patience. — Il légitima le motif de son refus d'insertion : MM. les rédacteurs des journaux de l'opposition le devineront peut-être, si l'exaltation de leur opinion veut bien s'y arrêter un moment. Ce refus était censé, logique, sage, et surtout formulé avec la plus exquise urbanité. Je serais peut-être encore à causer avec le directeur de cette feuille, si le souvenir de la réception de M. Émile de Girardin ne

m'avait rappelé que l'emploi de la politesse devait avoir des bornes. Ceci retrace à ma mémoire l'audience qu'un ministre du Roi Charles X m'avait fait l'honneur de m'accorder. Dans mon exposé à ce dignitaire, un mot mal sonnant, ou, sans doute, maladroitement placé, le fit tout-à-coup se lever, geste trop significatif pour que je n'en fisse pas autant ; nous voilà donc debout tous les deux. — Mais comme le ministre était pourvu d'un abdomen très volumineux, il se rapprocha si près de moi qui suis de la constitution la plus fluette, que, malgré moi, je dus faire un pas en arrière, si bien que de coup de ventre en coup de ventre, il me poussa jusqu'à la porte de son cabinet. Je suis encore à rire de cette nouvelle manière de mettre son monde à la porte. Je ne sais trop ce qui serait arrivé si j'avais eu le malheur de me retourner. Le coup de baguette du magicien eut son prompt effet, comme aux Ombres chinoises : M. le comte de Labourdonnays ne fit même pas entendre les mots sacramentels du sorcier : *Brrrr.—Disparais.*

Repoussé de tous les côtés, je tente un dernier effort à la *Revue des Deux-Mondes*, rédigée avec science, avec tact, avec esprit; j'arrive près de M. le rédacteur en chef, jeune littérateur de vingt-cinq à vingt-huit ans; je m'attendais à voir au moins un homme de trente-cinq à quarante; mais dans ce siècle à la vapeur, moi qui en ai soixante-

dix, je crus devant lui n'en avoir que quinze, l'âge des écoliers. Cette circonstance me rappelle quatre vers d'un couplet que j'avais placé dans un vaudeville :

L'on connaissait dans l'ancien temps
Plaisirs vrais, amitié constante ;
On était jeune à soixante ans,
Maintenant on est vieux à trente.

J'expose à mon Aristarque patenté le motif de ma visite, le priant d'entendre la lecture de la pièce de vers. — Monsieur, me répond-il, laissez-les, on les lira ; revenez dans deux jours. — Monsieur, il n'y en a que cent soixante-dix, ça n'est pas long, et avant de vous les abandonner, je désire que, oralement, vous en preniez connaissance. — Monsieur, il faut qu'ils soient soumis à trois personnes, je ne puis les écouter. — Monsieur, ajoutais-je, vous, les ayant entendus, et connaissant l'esprit de MM. vos collègues, si les faits qui s'y trouvent consignés me laissent, d'après votre jugement, l'espoir d'un point d'appui, je vous les confierai. — Je n'ai pas le temps de les entendre. — Mais, enfin, Monsieur, sans doute, dans la semaine, vous avez un jour d'assemblée; ayez la bonté de me l'indiquer, aussi bien que l'heure ; tout le monde entendra la lecture, et vous pourrez de suite prononcer. — Laissez vos vers. — Ne voulant le faire qu'après les avoir lus, je me re-

tirai. J'aurais trop à dire si je devais raconter tous les refus, car je suis très persévérant dans mes démarches comme dans mes résolutions quand elles ont un but qui, selon moi, n'a rien de condamnable. L'offre d'un payement d'insertion aurait levé tous les obstacles ; mais cent soixante-dix vers, à 5 fr. *au moins* par vers, me faisait au moins 850 fr. ! Pareille somme n'est pas toujours disponible dans bien des bourses, et plus rarement chez un homme de lettres qui n'a pas la rédaction en chef d'un journal.

Dans ma longue carrière, j'ai eu mainte occasion d'apprécier la force de l'or ; mais je n'avais pas encore assez vécu pour me convaincre que tout sentiment de droiture et de probité dût mourir au pied de cette idole. Aujourd'hui que rien ne me laisse plus de doute à cet égard, je me crois, en ma qualité d'honnête homme, dans l'obligation d'émettre ma façon de penser sur le journalisme, puissance motrice qui serait souveraine des cœurs et des esprits, si elle-même n'était subordonnée à l'influence d'une magie plus despotique encore. Je ne veux point, sans doute, indiquer toutes les pauvretés de la plus riche des institutions humaines ; je m'estimerai trop heureux, déjà, si, en mettant le doigt sur tant de plaies, je ne trouve pas des corps trop gangrenés encore pour ne point tressaillir au moins des piqûres

que je pourrai leur faire. Afin d'atteindre ce but, je crois nécessaire d'entrer d'abord dans quelques détails sur les commencements et les progrès de la *Presse périodique*.

Avant la première révolution, il n'existait en France que des feuilles quotidiennes ou mensuelles, consacrées à la littérature, aux sciences et au récit des événements civils qui se passaient dans la capitale et dans les provinces. Toutes ces feuilles, éditées avec privilège, étaient plutôt des almanachs que des journaux. Ce n'est réellement qu'à l'instant où naquit la République, que la presse périodique prit cet essor qui, de jour en jour, devait acquérir une nouvelle extension. Comme un pupille trop longtemps retenu dans les entraves de l'autorité paternelle, du moment qu'elle eut brisé ses chaînes, elle se livra à toutes sortes d'écarts et de débordements ; ce fut alors que surgirent tous ces imprimés incendiaires qui, à l'instar des lettres éminemment patriotiques du révérend père Duchêne, portèrent le fer et le feu dans toutes les parties de la France.

Devenue plus calme et plus raisonnable sous le directoire, puis subjuguée par le premier consul, qui la strangula avec le cordon du despotisme, elle se vit, pendant quinze ans, obligée de ramper esclave, dans les colonnes de l'impassible *Moniteur*, du monarchique *Journal de l'Empire* et de

l'insignifiant *Journal de Paris*. Mais après la chute de l'Empereur, la restauration, par son instinct de haine contre celui qui les avait si longtemps combattues et repoussées, ouvrit un champ sans limites aux publications quotidiennes. A la suite de la charte devait naturellement marcher le journalisme, quatrième et formidable puissance, destinée à maintenir l'équilibre entre les trois pouvoirs de l'État. Seulement, pour contre-balancer la force du redoutable ennemi qu'ils se créaient, l'autorité laissa subsister la censure, qui devait refréner le coursier trop fougueux, toutes les fois qu'il s'écarterait des bornes d'une polémique tout-à-fait excentrique. Ils l'établirent, même, tellement sévère, qu'en 1830, ayant essayé de réduire la presse au mutisme, cette dernière fulmina contre eux la révolution des trois jours, qui les renversa de leur trône.

Le 9 août consacra l'existence de notre nouveau gouvernement. Personne n'ignore la nuée de nouvelles gazettes que l'on vit alors éclore : l'intérêt général fut, dans le principe, leur oriflamme à toutes : directeurs, gérants, rédacteurs de journaux, tous le prirent pour drapeau ; tous s'oublièrent, se réduisirent à néant pour ne songer qu'à ce bon, qu'à ce généreux peuple, auteur d'une des plus glorieuses commotions qui aient jamais épouvanté le globe. « Venez, s'écriait la

« *Presse Périodique,* venez, braves citoyens, vous
« tous qui avez faim de vérités, venez publier vos
« besoins, vos réclamations, vos griefs. Éclairez-
« vous aux rayons qui jailliront de moi chaque
« jour; je suis le soleil de civilisation, le phare
« de votre salut, l'étoile polaire de vos espé-
« rances. Parlez, écrivez sans crainte, consignez
« GRATIS dans mes alinéas les empiètements
« qu'un pouvoir toujours arbitraire voudrait faire
« contre vos droits et vos franchises. »

O séduisant langage! parole de dictame et de miel! quels cœurs assez endurcis, quelles âmes assez récalcitrantes ne se seraient pas laissés prendre à ce sentiment d'abnégation, à cette éloquence virginale, à cette glu patriotique? Qui aurait pu résister à l'avantage, au charme de se compter au nombre des abonnés de journalistes aussi purs, aussi désintéressés? L'arbre de liberté n'était-il pas dans toute sa sève? Sous son vivace et verdoyant ombrage toute la population française ne trouvait-elle pas un toît sûr et paisible? Oui; mais bientôt ses racines, fertilisées par le sang de juillet, furent attaquées par le ver de l'égoïsme; ses feuilles se desséchèrent, elles jaunirent; puis l'arbre, entièrement dépouillé, s'échevela, puis, à ses branches nues, se trouvèrent accrochés des lambeaux de bannières blanches ou tricolores, autour desquels des milliers de druïdes barbouillés d'en-

cré dansèrent en rond comme les romantiques autour du buste de Racine. Et cependant de là, date l'ère des impiétés politiques, des trahisons, des apostasies, lutte incessante des nouvelles ambitions contre des illustrations vieillies ou mutilées, soif inextinguible d'honneurs et de richesses, l'intérêt de chacun substitué à l'intérêt de tous; tels furent, après de magiques effets de fantasmagorie, de charlatanisme, de prestidigitation, les principes adoptés, combattus ou reniés, selon le vent, par les soi-disant apôtres de la prospérité universelle. A la gibbosité de Mayeux, tour à tour effronté farceur, patriote enragé, garde national indomptable, pourfendeur de gendarmes et de gardes du corps, à cette proéminence, spirituelle mais peu généreuse allusion à la valeureuse bonhomie populaire, repêchée aux filets de l'éternelle aristocratie, succéda le cynisme de Macaire et de Saint-Bertrand. O mordante et foudroyante allégorie de toutes les tartuferies issues des journées de juillet! l'un, type de l'homme adroit et fort, à qui tous moyens sont bons pour s'ouvrir une route à travers les immondices du siècle; l'autre, modèle du pauvre diable, faible et béotien, se cramponnant à tous les vices pour échapper à la fourche de l'adversité prête à le lancer dans le tombereau de la misère.

Lors de l'avénement au trône du roi régnant

une lutte à outrance fut engagée entre les champions de toutes les causes anciennes, présentes ou futures. Elle fut tellement acharnée, tellement sanglante, que l'autorité fut obligée d'intervenir pour calmer la fureur des combattants : elle rendit les lois de septembre, qui imposèrent le sang-froid et la modération à toutes les parties belligérantes. Loin de nous l'idée d'approfondir l'esprit de ces lois, destructrices de tant de probabilités, de tant d'existences ; nous n'aurons ni le courage ni la témérité d'oser frotter nos dents à cette lime gouvernementale. Notre culte pour le pouvoir est tel, que jamais nous ne porterons une main sacrilège sur ce palladium ministériel ; que jamais nous ne prononcerons contre ces actes la moindre parole profane. Mais il faut bien le proclamer ici : attaquée dès-lors dans ses intérêts les plus chers, dans ses plus douces affections, la presse, quelque gigantesque que soit le format de ses organes, est devenue mesquine et rabougrie ; on peut avoir bon marché de cette reine du monde ; elle tient au plus juste prix comptoir de demi-vérités ou de mensonges, à volonté.

On ne saurait se le dissimuler ; le journaliste actuel a su tirer de sa position tout le parti qu'il pouvait en espérer. Il n'est pas de marchand qui sache mieux que lui piper la pratique, amorcer le

chaland ; il a laissé bien loin derrière lui les industriels de toutes les classes.

Voilà où nous en sommes ; mais ce n'est pas d'aujourd'hui que la rapacité journalistique a, pour la première fois, fait jaillir du roc si dur de l'intérêt personnel, cette source féconde d'abonnements, de réclames et d'annonces qui vient quotidiennement réfrigérer ses entrailles haletantes. Le vénérable abbé Geoffroy, ce Verrès littéraire fut le père du feuilleton, qui devint pour lui une mine inépuisable d'or, de candélabres, de pendules, d'ameublements de toute espèce ; d'autres exploiteurs vinrent ensuite qui, de nos jours surtout, ont transformé le feuilleton en une avalanche de lingots d'or ; il en est aujourd'hui du journal comme de l'église ; on ne peut y entrer que l'argent à la main, les jours de fêtes carillonnées.

Et cependant que devrait être un journal? l'arme ou plutôt le bouclier du pauvre comme celui du riche, la machine électrique communiquant l'étincelle d'un bout du globe à l'autre, le canon d'alarme ou celui d'allégresse, proclamant d'échos en échos le deuil ou le triomphe. Si les rédacteurs remplissaient leur nationale et sainte mission, ils feraient plus qu'un acte de justice, ils accompliraient une œuvre de vertu. Quelle jouissance pour le citoyen probe et vraiment patriote de trouver, à son réveil, constatés dans la

gazette de son choix le rendu-compte exact et impartial des actes du gouvernement, la diplomatie réduite à sa plus simple expression, le récit vrai des faits politiques, civils ou judiciaires, l'examen consciencieux des œuvres littéraires et artistiques! Loin de là, que lit-il le plus souvent? des nouvelles controuvées, des avis faux, des opinions ou des jugements plus faux encore, du machiavélisme en rébus, de la rouerie omnicolore en commandite. En effet, au milieu de tant de feuilles que, chaque matin, de pauvres hères, pour éviter les horreurs de la mendicité, vont glisser, dès l'aurore, dans les boîtes des cafés ou sous les portes cochères de nos Crésus, quelle est celle qui, pure de toute idée trop rétrograde ou trop avancée, de toute passion, de toute irréalisable utopie, rayonnante de nationalité, brûlante de patriotisme, prend son essor pour répandre la lumière du jour sur les ténèbres de la veille?

Pauvres compositeurs, qui, pour vivre, alignez des milliers de caractères en plomb sur des milliers de manuscrits de même acabit; vous, ouvriers, dont les bras doivent ignorer la fatigue et les yeux oublier le sommeil, pour vous nourrir vous et les vôtres; vous tous, ressorts indispensables de la presse, oh! non, ce n'est pas de cœur que vous consentez à métalliser le mensonge, à donner de la vie aux turpitudes et aux ignomi-

nies ! Aussi n'est-ce pas à vous que je m'adresse ! la faim vous cloue à ces ateliers de déceptions ! vous n'êtes que les rails vivants de cette locomotive qui, chaque jour, colporte les caprices et les bavardages d'une reine consentant à devenir esclave ou courtisane, selon que l'une ou l'autre de ces conditions lui semble plus lucrative. Qui donc forge ses fers ? qui donc solde le prix de ses faveurs ? quelle est cette providence occulte ? Ne sauriez-vous donc me le dire, ô vous tous qui travaillez dans les arsenaux de la presse ? Je vous le dis, moi : c'est la corruption émaillée de promesses, étincelante de séductions, chargée d'oripeaux, certaine de la victoire, avant même de livrer ou d'accepter le combat.

UNE VISITE

DE L'EMPEREUR DE RUSSIE

AUX FRANÇAIS.

—

De l'Aigle de Pologne et de l'Aigle à deux têtes
Les combats ont cessé!... Les foudres, les tempêtes
Ne sauraient, désormais, épouvanter les cœurs;
Il n'est plus de vaincus, il n'est plus de vainqueurs...
Le fort, dans sa clémence, a déposé ses armes;
Le faible jamais plus ne versera de larmes;
Bientôt, tous deux, heureux et réconciliés,
Verront leurs intérêts confondus et liés. —
Qu'importe que leurs lois, leur culte ou leur langage
Diffèrent? — N'ont-ils pas l'un et l'autre pour gage
De leur rapprochement, de leur fraternité,
La concorde qui, seule, établit l'unité,
La foi dans l'avenir, l'oubli de toute injure,
L'obéissance aux lois et l'horreur du parjure?

Nous ne nous trouvons plus, grâce à Dieu, dans les temps
Où, semblable au vaisseau battu par les autans,

L'univers, gouverné par Rome ou par Carthage,
Sous un ciel orageux, menacé du naufrage,
Et, jouet d'un pilote à la perfide main,
Ne savait aujourd'hui ce qu'il serait demain. —

Confiantes en Dieu, dans le siècle où nous sommes,
Les nations, pour chefs, veulent avoir des hommes
A l'esprit généreux, des hommes accomplis,
Sachant du cœur humain étudier les plis;
Qui, sous l'impériale ou la royale toge,
Sous le manteau de duc, d'archiduc ou de doge,
Ne sont pas de ceux-là qui, cruels sans témoins,
Faisaient ce qu'ils savaient et qu'on savait le moins.

Celui-là seul est grand qui, tenant la puissance,
Jouit tacitement de la reconnaissance
De ses sujets, et qui, ne vivant que pour eux,
Ne connaît le bonheur que lorsqu'ils sont heureux.

Loin de moi de vouloir, dans mon impéritie,
Entr'ouvrir le rideau de la diplomatie,
Interroger les fils si fins, si modérés,
Qui tiennent les Etats tous entr'eux pondérés;
Comme Mathieu Lænsberg, dans un style équivoque,
Je ne saurais fixer qu'à telle ou telle époque,
Le ciel nous donnera la pluie ou le soleil...
Je ne sais pas non plus, à Leverrier pareil,
Arago politique, infaillible prophète,
Annoncer une éclipse ou bien une comète;
Mais, sans nul télescope, à travers mon bon sens,
Je vois surgir un astre aux rayons bienfaisants;

Un prince dont la bouche, à l'Europe indécise,
Va prononcer le mot qui doit finir la crise
Qui la mine et la tue... Et vient-il sur un char,
Comme un triomphateur ? Non, ce prince est le Tsar,
Qui, laissant pour un jour ses enfants de Russie,
Apparaît parmi nous comme un autre Messie,
L'olivier à la main, s'asseoir à nos foyers.
A la France affamée, il ouvre ses greniers ;
A-t-elle assez de pain ?—Si c'est l'or qui lui manque,
Vîte, de millions il emplit notre Banque...
Veut-elle, pour transmettre à la postérité
Le plus grand des héros dont elle ait hérité,
A son Napoléon construire un sarcophage
Qui redise sa gloire et son nom d'âge en âge?
A sa puissante voix, l'Altaïs et l'Oural
Sont là pour décorer le tombeau sans égal ;
Ils ouvriront leurs flancs, et leurs blocs de porphyre
Viendront, avec le marbre, éterniser l'Empire.

Effrayé du passé, le présent en stupeur
Consulte l'espérance ; il s'émeut, il a peur,
Il répète, en pleurant, que de la race slave
Un peuple a succombé sous les flots de la lave,
Inexorables feux partis de ce volcan
Qui, depuis les Krapaks jusques au mont Balkan,
Ont, en moins de trois ans, répandu le ravage... —
Eh bien ! là je vois, moi, la mort de l'esclavage,
Les occultes ressorts, les magiques moyens
De Dieu, qui veut changer les serfs en citoyens...
Mon Dieu ! pourquoi faut-il que la sagesse humaine,
Cette fille du ciel, captive en son domaine,

De ta volonté sainte expliquant mal le sens,
Pour t'obéir s'épuise en efforts impuissants;
Quand elle sait à peine épeler dans le livre
Où tes commandements nous ordonnent de vivre,
Quand elle ignore encor que toi seul, dans tes mains,
Tiens l'urne où sont comptés tous les jours des humains.

Nous voyons les effets, lui seul connaît les causes :—
Il ne s'étonne point de ces métamorphoses
Qui, dans ses fondements, ébranlant l'univers,
Nous frappent de terreur, nous, pauvres Gullivers ;—
Aussi, lorsque le ciel ouvrit ses cataractes
Pour former le déluge, était-ce un de ces actes
Déterminé par lui de toute éternité,
Pour arracher le monde à son iniquité ;
Et quand tous les pervers dorment là, dans la tombe,
Que fait-il? Il détache une pauvre colombe
Vers l'arche, et lui fait dire au seul juste sauvé,
Que, pour sauver le monde, il l'avait conservé...—

La première des lois est celle d'équilibre :
Sans elle rien de grand, rien de beau, rien de libre ;...
Après les ouragans et les éruptions,
Entraînant après eux villes et nations,
Vous voyez l'espérance et le calme renaître ;
Le laboureur rend grâce à son souverain maître ;
Perdant le souvenir de ce terrible choc,
Il va de sa charrue examiner le soc.....

Le sage sait aussi que le temps de famine
Ne dure point,—que Dieu richement le termine,

Qu'il connaît nos besoins et qu'il a calculé
Ce que peut rapporter le moindre grain de blé ; —
Il ne s'effraye point des éclats du tonnerre,
Des bouleversements, des horreurs de la guerre ;
Il sait que, tôt ou tard, viendra l'ange de paix,
Pour guérir tous les maux que la guerre aura faits,
Et que le grand arbitre a des méthodes sûres,
Des remèdes certains pour toutes les blessures.

Aussi, quand il a vu les fils des Jagellons
Sur le sentier de gloire établir leurs jalons,
Le sage eût-il pensé, le sage eût-il pu croire
Que les temps en viendraient à cela que l'histoire
Pourrait douter d'un fait par elle consigné,
Et que, sans le destin, le Tsar n'eût point signé ?
Mais le Tsar est Auguste ; à tous il rend justice,
Il ne veut point qu'un nom meure ou se rapetisse ;
Des héros Polonais il s'est rendu l'écho ;
Il connaît les Vitovte et les Kosciusko ; [homme
Mieux que personne il sait qu'un seul mot du grand
Aurait pu transformer la Pologne en royaume ;
Il sait les Boleslas, il sait pour quoi, pour qui,
Coula le noble sang de Poniatowsky ;
Mais, par Pierre-le-Grand, sa route était tracée,
Nicolas a subi la loi de la pensée
Du sphynx de Pétersbourg, de ce géant du Nord,
Qui d'un peuple rival avait dicté le sort.

Mais après la victoire arrive la clémence ;
Les peuples ne sont plus en état de démence,

On sait bien d'où l'on vient, mais sait-on où l'on va,
Ni comment un tel fait surgit et s'acheva?
Et les hommes sont tous forcés de reconnaître,
Malgré la liberté, la volonté d'un maître,
Quand il est juste et grand. — Ce maître c'est celui
Qui veut le lendemain ce qu'il veut aujourd'hui. —
Ce maître, c'est le Tsar qui, depuis seize années,
De la Pologne, en mains, pèse les destinées. —
S'il dût être sévère il se montre clément,
Et s'il parle, jamais sa parole ne ment.

« Voilà ce qu'il a dit : vous, Michel, vous, mon frère !
« Je vous offre à courir la plus belle carrière
« De souverain porteur des tables de la loi ;
« Gouvernez en mon nom. — Je vous fais vice-roi
« De tous nos affligés ; à votre aspect, je pense,
« Chacun verra comment le malheur se compense ;
« Chacun, sans plus me craindre, et, sachant nous bénir,
« Oublîra le passé, comprendra l'avenir ;
« Il saura buriner sur le livre d'histoire,
« Que parfois la défaite égale la victoire. —
« Autre moi-même, allez, je vous donne pouvoir
« Avec mes propres yeux de tout voir et prévoir.
« Que puissent l'Aigle blanc et l'Aigle de Russie,
« Echappant aux filets de la diplomatie,
« Triomphantes, porter la branche d'olivier,
« Au grand Sobiesky dormant sous un laurier. »

« Frère, lui dit Michel, j'accepte le message
« Que vous me confiez ; — je serai fort et sage ;

« Je suis heureux et fier de votre mission ;
« Mais, pour indemniser toute une nation,
« Pour fermer, en un jour, toutes les cicatrices,
« Il me faudra du temps consulter les caprices,
« Il me faut son esprit ; — comme vous je serai
« Père de vos sujets ; comme vous je saurai
« Pardonner, mais je veux que la Pologne oublie
« L'amertume du fiel dont elle a bu la lie,
« Je veux qu'elle vous aime, et qu'elle ait de ces jours
« Créés par Beauharnais et qu'elle aime toujours,
« De ceux dont le soleil, d'éternelle lumière,
« Cache à l'homme ignorant et que lui seul éclaire. »

DESVEAUX-SAINT-FÉLIX.

28 juin 1847.

On a dit à l'auteur, on lui a répété jusqu'à satiété : « Il n'est pas étonnant que vous écriviez en « faveur de la Russie, et surtout de son souverain, « vous êtes son pensionnaire. » — Voilà comme l'on parle sans savoir, et que, trop souvent, l'on juge sans avoir entendu. Non, Messieurs, je ne suis pensionné du gouvernement russe d'aucune manière. Je le serais, si j'avais fait au théâtre impérial le temps voulu par les règlements, pour que je pusse jouir d'un pareil avantage; et, à cette occasion, je ne saurais m'empêcher de faire observer que, de toutes les puissances, la Russie est la seule qui, après qu'ils ont fait exactement leur service pendant dix années, assure aux artistes français, sans distinction de talent, d'emploi ni d'appointements, un revenu annuel de 2000 à 2400 fr. jusqu'à leur mort, revenu qu'ils touchent, quel que soit le lieu de leur résidence, dans ou hors le pays. Cette mesure générale est digne certainement de tout éloge; cependant il nous sera permis de dire que ceux qui, comme messieurs et dames tels ou tels, gagnent 40, 50 ou 80,000 roubles par an, pourraient bien, sans injustice, être privés de cette faveur. Les fonds qui leur sont alloués seraient répartis entre des émoluments plus modestes, c'est-à-dire entre des acteurs qui ne peuvent

faire d'économies qu'en s'imposant les plus grandes privations.

Le monarque a compris qu'il fallait un puissant appât à l'artiste de haut talent qui se déplace, qui abandonne les régions tempérées de l'Occident ou le climat ravissant des contrées méridionales, pour aller sacrifier dix ans de son existence sous un ciel aussi rigoureux que celui de la Russie, où, comme le disait, avec beaucoup d'esprit et de vérité, un ambassadeur du Shah de Perse, il n'existe que deux saisons, l'hiver blanc et l'hiver vert. Il faut croire que l'année où cet envoyé prononça ces paroles, l'horizon n'avait point allumé ses fourneaux en juin et en juillet, car j'y ai bien souvent éprouvé, pendant ces deux mois, des chaleurs sénégaliennes. A la fin de mai, vous vous êtes couché sans une feuille aux arbres ; à votre réveil ils en sont couverts, et l'on pourrait dire, sans exagération, que l'on les voit pousser. Du 15 juin au 15 juillet vous avez des jours sans nuit ; à minuit vous pouvez lire au milieu de la rue, sans autre auxiliaire que vos propres yeux, aussi bien que vous pouvez le faire en janvier au clair de la lune ; ainsi, la chaleur et le froid s'y font ressentir tour à tour avec la même intensité. La Russie est le pays des contrastes et des anomalies, non-seulement sous le rapport de la température, mais sous bien d'autres encore.

MA BIOGRAPHIE.

—

SOMMAIRE.

Un mot sur moi-même. — A treize ans je veux m'enrôler. — Mes premières excursions terrestres et maritimes. — On me prend un jour pour Louis-Philippe, aujourd'hui Roi des Français. — Mon retour à Paris. — Je pars pour Brest ; j'assiste au combat d'Ouessant. — Description de cette mémorable journée, si funeste à la marine française.—Mon retour à Paris.—Mes premiers essais sur la scène. — Colère paternelle. — Mes exploits militaires sur terre. — Fausse reconnaissance.

Une jeunesse fougueuse, comme celle de tant d'autres, marqua mes premiers pas dans le monde.—J'étais encore adolescent que l'on me faisait jouer la comédie, ce qui explique sans doute le penchant que j'ai conservé pour le théâtre. Le goût des voyages me vint un beau jour que je vis mon frère, revenant des Grandes-Indes, rapportant des marchandises, en échange de celles que mon père lui avait confiées. Le récit de ses aventures enflamma mon imagination ; je demandai à voyager comme mon aîné. Les prières, les larmes même de ma mère, que j'affectionnais au-delà de toute idée, rien ne put arrêter ma détermination, qui n'était rien moins qu'un délire. Ma mère céda ; mon père me fit une petite pacotille de quincaillerie, et, par faveur, je fus embarqué sur une fré-

gate de l'Etat, laquelle devait faire voile pour l'île France.

Avant cette époque, en 89, j'assistais à la prise de la Bastille; en 90, à l'âge de treize ans, alors que, sur un grand nombre de places de Paris, il avait été établi des amphithéâtres pour recevoir les enrôlements spontanés, je me présentai pour être inscrit. Les hommes de bonne volonté ne manquaient certes pas au Carrousel où je me trouvais; on se poussait, on se bousculait à qui mieux mieux, comme à la porte d'un théâtre. Je m'étais faufilé dans le milieu de la foule; mais mon extrême jeunesse et ma taille exiguë me faisaient toujours reléguer dans les derniers rangs, par ceux qui n'avaient pas, moins que moi, hâte d'arriver au bureau du commissaire. J'y parvins enfin, non sans avoir eu à subir les bourrades de tant de citoyens transportés de patriotisme et d'enthousiasme. — « Que désirez-vous, mon petit « ami? me dit l'officier municipal chargé d'ins- « crire les noms.—Mais, Monsieur, je fais comme « les autres, je veux partir. — Vous êtes bien dé- « cidé, n'est-ce pas? — Oui, Monsieur. — Hé « bien, mon petit homme, allez demander la per- « mission à vos parents, revenez avec eux, et s'ils « vous autorisent, je vous recevrai. »—Rentré au logis, je ne manquai pas de raconter ma prouesse à mon père, le priant de venir bien vite, bien vite

avec moi pour que l'on m'enregistrât. — Mon garçon, me répondit-il, en se prenant d'un fou rire ainsi que ma mère, contenez cette ardeur belliqueuse, et réservez-la jusqu'à votre dernier pensum. Force me fut de me résigner et de retourner à l'école, jusqu'au second retour de mon frère, qui revint un an après.

Exalté une seconde fois par le récit de tout ce qui lui était arrivé, j'obtins enfin de mes parents, qui me chérissaient, la permission de m'embarquer. La frégate sur laquelle je montais, pour la première fois, avait ordre, je crois, de côtoyer l'Espagne, car nous ne franchîmes le détroit de Gibraltar que six semaines après notre départ de Brest. Quoique nous eussions toujours eu un vent favorable, nous louvoyions depuis deux jours, pour entrer dans la Méditerranée, lorsque nous en vîmes sortir une frégate anglaise armée en guerre; la nôtre ne l'était que sur le pied de paix; nous devions compléter notre armement à Toulon. — Le capitaine Boubennec, dont le nom revient à ma mémoire après cinquante-six ans, ordonna le branle-bas général et se disposa au combat. Le vaisseau ennemi passa à demi-portée de canon de nous à peu près; nous le hélâmes, il répondit : *Not France*, et continua sa route. Il ignorait comme nous, sans doute, que, dans ce même moment, la guerre était déclarée entre les deux puissances.

Le reste de la traversée se fit sans autre rencontre que celle d'un tout petit navire de commerce qui se montra hostile à la volonté du capitaine, curieux de connaître son pavillon ; de suite le nôtre est hissé au grand mât, et l'on tira un coup de pierrier, sans que le brick daignât répondre au signal qui lui fut deux fois répété. M. Boubennec, courroucé d'une telle impertinence, ordonne de charger un canon à boulet, fait arborer le grand pavillon à son mât de poupe, et commande le feu, défendant toutefois de toucher ce frêle bâtiment qu'un seul coup eût pu faire couler. A la détonation, de sérieuse qu'elle annonçait d'être, la scène devint comique pour nos matelots qui, les yeux fixés sur le brick rebelle, se plaisaient à voir les cinq ou six hommes dont son équipage était composé se mouvoir, se pousser, se heurter, afin de hisser leur pavillon. — Lorsqu'il se fut approché de nous, sur l'ordre du capitaine, nous apprîmes qu'il était danois et chargé de piastres.

En retraçant ces jeunes souvenirs, qui m'en amènent tant d'autres, je me rappelle qu'à la suite d'une forte brume, nous aperçûmes également, à deux lieues et demie environ de nous, un bâtiment de commerce faisant des signes de détresse. Comme il avait presque vent-arrière, nous mîmes vent dessus, vent dedans, pour l'attendre, car il était d'une force telle, que notre commandant crut

devoir faire toutes les dispositions du combat. Ce navire était le *Saint-François*, qui avait éprouvé tant de vents contraires, que, depuis six jours, l'équipage en était réduit à la moitié d'un biscuit de mer par jour; pendant deux semaines entières aucune voile ne s'était montrée pour le secourir; il reçut de nous tous les vivres dont il avait besoin pour aller jusqu'à Saint-Malo, lieu de sa destination; rien ne fut plus touchant que les démonstrations de reconnaissance que firent éclater ces braves gens. Le capitaine dina à bord avec le nôtre, et ses hommes vinrent, à leur tour, partager le repas de nos matelots; chacun avait les larmes aux yeux au moment où l'on se sépara; il faut avoir assisté à ces scènes attendrissantes, pour apprécier le marin français, surtout, qui ne connaît l'égoïsme que dans le courage et dans la bienfaisance.

Un évènement de mer, auquel on n'est que trop souvent exposé, vint jeter l'épouvante et la crainte de la mort dans le cœur de tous. Nous venions d'entrer dans le golfe de Lyon, avec le vent dit *au plus près,* lorsqu'il devint tout-à-fait contraire; quand nous fûmes au tiers, il s'éleva ensuite avec tant de violence, que nous mîmes à la cape; la mer était tellement effrayante, que chaque matelot s'était amarré avec une corde autour des mâts, pour ne pas être enlevé par les vagues qui, à tout instant,

traversaient et balayaient le pont; les flots, parvenus à leur dernier paroxysme de fureur (je ne les ai jamais vus plus terribles que dans ce moment), plaçaient le bâtiment entre deux montagnes humides dont on eût vainement cherché à se garantir. Arrivés au sommet de l'une d'elles, nous apercevions avec effroi le nouveau gouffre prêt à nous ensevelir, pour nous trouver de la sorte, pendant cinq ou six heures, dans l'alternative de la vie ou de la mort; cette horreur était menaçante mais elle était sublime comme un incendie; et, aujourd'hui encore, mon imagination rassurée s'en représente le spectacle avec toutes les couleurs du naufrage le plus imminent, les yeux levés au ciel, la prière à la bouche, comme tous les hommes de mer en péril, et résignés à leur dernière heure. Cependant, le capitaine qui, dans un aussi grand danger, n'avait rien perdu de sa prudence et de son sang-froid, fit virer de bord; la nuit fut un peu moins orageuse, bien que le vent n'eût point changé. Un jour après, nous étions à cent cinquante lieues de Marseille, que nous avions presque aperçu du golfe, et où nous n'arrivâmes que deux ou trois semaines après. Le capitaine n'abandonna son projet de poursuivre sa route, malgré vent et marée, que lorsque son mât d'artimon eût été littéralement brisé. En débarquant à Toulon, nous apprîmes que la guerre était décla-

rée, et grande fut notre joie de n'avoir pas eu à combattre la frégate anglaise, dont l'armement était bien supérieur à celui de la nôtre : nous ne possédions en tout que seize ou vingt canons et quelques pierriers.

Avec le produit de la petite pacotille que mon père m'avait accordée, comme je l'ai déjà dit, pour alléger ma position, et que j'avais avantageusement vendue en débarquant à Toulon, je résolu, aussitôt à terre, mon retour à Paris, sans penser que j'étais engagé. Je me rendis à Marseille ; là, jamais la vie ne m'avait paru plus couleur de rose ; mais, comme tout a une fin, je fus arrêté dans cette dernière ville, comme n'ayant ni passeport ni feuille de route, et l'on me déposa à la tour Saint-Jean, où se trouvait détenu, alors, Louis-Philippe, notre roi actuel, inscrit, je crois, dans les archives de la geole, sous le nom d'Egalité, nom que son père avait adopté, et qu'il avait transmis à son fils.

La petite anecdote qui va suivre justifiera la citation du fait que je me trouve occasion de raconter aujourd'hui. Au bout de deux ou trois jours, que je pourrais qualifier de salle de police, on me remit en liberté, comme appartenant au corps de la marine, mais sous la condition que je retournerais sans délai à Toulon. Au lieu d'obéir, je me dirigeai de suite sur Paris, où,

pour arriver plus vite, je pris la poste, J'entrai dans Valence ; il faisait nuit ; conduit par le postillon dans la meilleure auberge, et avec l'aplomb de Gilblas, lorsqu'il avait de l'argent, je commandai les chevaux pour cinq heures du matin. L'hôte, voyant ma bonne mine, et, nécessairement, dans l'espérance d'un bénéfice assez rond, voulut, pour ainsi dire, me forcer à m'asseoir à sa table d'hôte ; mais comme j'étais considérablement las et que mes entrailles criaient famine, je demandai d'un ton fort impérieux à être servi de suite. —« Jeune « homme, me dit l'hôtelier, un peu moins d'im- « patience, je vous prie ; le souper va, dans quel- « ques instants, être mis sur table, j'attends « seulement quelques membres du conseil muni- « cipal, des officiers de gendarmerie et plusieurs « autres voyageurs. » — Ces messieurs ne tardèrent pas effectivement à arriver, escortés de quelques dames ; tout le monde prit place. Cependant, tandis que je mangeais avec un de ces appétits qui eût fait honneur aux plus affamés, j'étais devenu l'objet de l'attention de tous les convives ; l'on se questionnait, on chuchottait ; mon air juvénile et tant soit peu égrillard intriguait évidemment la société ; une jeune femme surtout ne cessait d'avoir les yeux sur moi. J'étais sur le point de sortir, lorsqu'un des officiers m'interpella en ces termes : « Mon petit ami, vous voyagez?—

« Oui, Monsieur. — Avez-vous des papiers? » — Par une inspiration instantanée, je portai la main à ma poche de côté.—Un autre personnage se leve aussitôt et me dit : « Ce n'est pas la peine, nous « savons qui vous êtes. » Et cependant, je puis certifier encore aujourd'hui que je n'avais que des papiers de famille. Cet entretien commençant à devenir très embarrassant pour moi, et fort peu riche d'expérience dans ce moment, je demandai à être conduit sur-le-champ à ma chambre. —J'y étais à peine entré, que j'entends frapper à ma porte ; cette fois j'eus peur, je dois le dire, et je crus à la présence des chapeaux ferrés, venant me demander mon passeport. Cependant, remontant sur mes étriers, quoique fort peu rassuré, je criai : Entrez, absolument comme les poltrons qui chantent ou qui sifflent pour faire voir qu'ils sont braves et qu'ils ne craignent rien. — Une jeune dame de vingt à vingt-quatre ans, très jolie, aux manières les plus douces et les plus polies, se présente, ferme la porte, et m'adresse les paroles suivantes : « Monsieur, vous êtes reconnu ; il n'y « a plus moyen de dissimuler ; je viens vous sau- « ver ; j'habite Condrieux, où j'ai mon époux et « ma famille ; je vous garantis votre sûreté. » — Ce langage, si bon, si aimable, si maternel, me donna la pensée subite que je pouvais être poursuivi comme déserteur. Cependant, sans me dé-

concerter, et avec le même flegme dont j'avais fait preuve dans la salle à manger, je répondis : « Madame, rien ne saurait égaler ma reconnaissance « pour l'intérêt dont vous daignez m'honorer ; « mais je dois vous avouer que je ne redoute « exactement rien, et que je n'ai d'autre intention « que d'aller rejoindre mes parents.—Venez avec « moi, me répondit cet ange de bonté, en tombant « à mes genoux ; vous êtes reconnu par les gendarmes ; vous allez être arrêté ; venez ; nous « allons partir pour ma terre ; suivez-moi ; nous « saurons si bien vous cacher que l'on ne saurait « vous découvrir ; j'assure votre salut du moment « que vous serez au milieu des miens. » — Elle pleurait à chaudes larmes ; j'étais moi-même ému de tant d'intérêt ; mais, malgré toutes ses instances, je restai insensible à sa proposition ; elle sortit. Je passai la nuit dans une fièvre d'indicible reconnaissance, et je partis, dès le point du jour, laissant ma protectrice dans le doute, car j'ai su plus tard qu'elle s'était éloignée incertaine de savoir si j'étais ou non le fils du duc d'Orléans, dit Égalité.

J'arrivai à bon port dans la capitale, où mon père et ma mère me comblèrent de leurs chères caresses ; j'y retrouvai mon frère, tout disposé à payer son tribut à la patrie ; je suivis son exemple, avec l'agrément de mes parents, et je les quittai, de nouveau, pour aller m'embarquer sur le vaisseau

l'Entreprenant, de 74 canons, commandé par le capitaine Lefranc, aussi franc que son nom et brave comme un boulet; son second était M. Dufay, promu depuis au grade de chef de division de l'armée navale, officier aussi valeureux, aussi loyal que son commandant. Ce fut là que, par ce hasard que les Orientaux appellent fatalité, et auquel les chrétiens ont donné le nom de Providence, je me vis appelé à assister aux mémorables combats d'Ouessant, les 10 et 13 prairial an II de la république.

Ce tableau est si vivant dans ma mémoire, qu'au moment même où je le relate je crois y être présent encore : je pense qu'une narration succincte ne sera pas sans intérêt pour notre histoire maritime, et pourra faire connaître une vérité qui n'a jamais été révélée, c'est-à-dire qu'au lieu d'être vaincus nous eussions dû être vainqueurs. S'il existe encore quelques officiers de cette époque, je les autorise d'avance à me démentir, si je me trompe dans la moindre assertion des faits que je me plais à consigner ici.

La flotte française était partie de Brest pour aller au-devant d'un convoi de trois ou quatre cents bâtiments venant de Boston, chargés de grains, escortés seulement de une ou deux frégates et de quatre ou cinq petits bricks de guerre.—Un matin, au lever de l'aurore, la vigie annonça un grand

nombre de voiles, voguant en travers de nous. Deux ou trois de nos meilleurs voiliers furent dépêchés pour aller les reconnaître; on ne tarda pas à savoir que c'était la flotte anglaise : on l'estimait à environ six lieues de distance. Je ne dirai point dans quelle direction de vent nous nous trouvions; cependant, comme du gaillard d'arrière j'ai vu les Anglais devant, à ma gauche, je ne crois pas errer en affirmant que nos amures étaient à babord. Ils voguèrent assez longtemps de cette manière; mais, bientôt, nous dépassant en travers, et descendant vers nous, soit par une adroite manœuvre, soit parce que le vent les eût favorisés, ils se trouvèrent en ligne, à une bonne portée de canon, vers quatre heures environ du soir. Ils avaient eu le soin de nous tourner et de nous enlever le vent, que pourtant nous aurions, je présume, bien pu conserver. Loin de moi, toutefois, l'idée d'accuser, en aucune façon, notre brave amiral, Villaret-Joyeuse, qui, certes, dans ces journées à jamais mémorables, ne tremblait pas comme le représentant du peuple Jean Bon Saint-André qu'il avait à son bord.

L'escadre anglaise s'étant rapprochée de nous, il n'y avait plus à reculer; nous commençâmes le feu : on y répondit faiblement, car on était un peu loin, quoique à portée; c'était une simple entrée de jeu. Ce jour là, le combat ne dura guère que deux heures, et je crois bien me rappeler que l'ar-

rière-garde seule y prit part. —Si les journaux de bord existent encore dans les archives de la marine, on peut s'assurer de l'exactitude de ces faits. A la tombée de la nuit, le feu cessa ; la mer était houleuse, il ventait grand frais. — Le lendemain matin, l'action se rengagea et se prolongea jusqu'à près de deux heures de l'après-midi. Tout-à-coup les deux flottes furent enveloppées d'un brouillard tellement épais, que le matelot placé au bout du mât de beaupré ne voyait pas la poupe du vaisseau qui le précédait. — Le jour suivant, entre une et trois heures de relevée, le temps s'éclaircit, et Anglais et Français étaient presque tous pêle-mêle : néanmoins aucun acte hostile n'eut lieu ni d'un côté ni de l'autre ; chaque navire se rallia au pavillon de sa nation, et, peu de temps après, les flottes belligérantes se trouvèrent de nouveau en ligne, vis-à-vis l'une de l'autre, vaisseau pour vaisseau ; car, et, chose bien digne de remarque, c'est que le hasard, sans doute, voulut que le nombre fût égal des deux côtés. — Nous étions vingt-sept contre vingt-sept ; seulement les Anglais avaient la supériorité sous le rapport de leurs bâtiments ; ils en avaient onze à trois ponts : nous n'en avions que cinq ; ils étaient, en outre, plus fournis en artillerie que nous, ce qui devait nécessairement rendre plus considérable le chiffre de leurs équipages ; du côté de l'ennemi existait donc,

effectivement, une force qui l'emportait de beaucoup sur la nôtre.

Les deux escadres restèrent en présence jusqu'au lendemain matin sans avoir, après toutes leurs combinaisons de la nuit, perdu une seule ligne; chacun de nos vingt-sept vaisseaux se trouvait exactement, comme la veille, en face de l'un des vingt-sept vaisseaux anglais. Ceux-ci, ayant conservé le vent, vinrent présenter leurs flancs à portée de canon. — Nous commençâmes l'attaque; ils ripostèrent, et, par une habile manœuvre, ils arrivèrent de nouveau tous ensemble, et dans le plus grand ordre, nous présenter leurs flancs après nous avoir tiré plusieurs bordées; les deux lignes se battaient avec un ensemble admirable. L'amiral anglais, sans doute fatigué des ripostes, donna l'ordre de couper la ligne; à ce mouvement, toute l'escadre ennemie vira de bord et descendit sur nous, en faisant un quart de conversion. — Malheureusement, plusieurs de leurs vaisseaux passèrent trop loin de nos gabiers, armés de leurs grapins, prêts à les lancer et à tenter l'abordage; les navires anglais passés attaquèrent aussitôt les nôtres, qui combattirent en se défendant de leurs deux batteries.

On m'avait posté sur le gaillard d'avant, près du capitaine en second; j'étais porteur d'ordres, grade qui, pendant le combat, correspond à celui

d'aide-de-camp ; je transmettais les paroles de mon chef au capitaine commandant, placé à l'arrière sur son banc de quart ; ensuite j'allais reporter les ordres que je recevais de ce dernier aux chefs qui veillaient dans les différentes parties des entre-ponts ; de là, je retournais à mon poste, pour attendre de nouvelles déterminations.

A cette époque, les bastingages sur les passavants étaient à jour, garnis de filets où les matelots allaient déposer leurs hamacs ; les plats-bords étaient moins élevés qu'ils ne le sont aujourd'hui, le quart du corps les dépassant alors, et permettant aux boulets de vous emporter la tête ; je vis donc le combat tout à mon aise et sous toutes ses faces. Deux fois je dois au capitaine en second d'être encore existant : la première il m'épargna une grave blessure ; la seconde il me sauva d'une mort inévitable. — Me trouvant sur le gaillard d'avant, je fais remarquer à M. Dufay le vaisseau à trois ponts le *Terrible*, dont l'un des mâts, frappé de boulets, tombait à la mer. Au même instant, le pointeur de l'une des pièces se met à crier : au *boute-feu*, abandonné par le cannonier qui venait d'être grièvement blessé ; je me retourne, je m'élance, et, sans réfléchir, ne suivant que ma première impulsion, je saisis le boute-feu, et je pose la mèche, non sur la traînée de poudre qui conduit le feu au trou de la lumière, mais sur la lumière elle-même.

— M. Dufay, qui m'avait suivi dans mon mouvement, se précipite par bonheur sur moi, et, m'enlevant le boute-feu, le dirige d'une main expérimentée; puis, s'adressant à moi : « Malheureux « enfant! me dit-il, vous pouviez vous faire « enlever le bras. » C'est à cet excellent et digne officier que je dois de ne pas être manchot.

Lorsque je n'avais pas d'ordres à porter, je restais à mon poste, tout en suivant des yeux les accidents du combat, et cela sans être, en aucune manière, intimidé ni effrayé du sifflement des boulets qui se succède plus rapidement sur mer que sur terre. — Tout d'un coup, par suite d'une asphyxie dont on ne put d'abord se rendre compte, je tombe, ne donnant plus aucun signe de vie; le pouls avait cessé de battre comme chez le léthargique; le corps n'était atteint d'aucune blessure, et cependant, dans un état désespéré, j'allais devenir la proie des requins, lorsque M. Dufay ordonna que l'on me descendît au poste des chirurgiens. — Là, on me fit respirer des sels; au bout d'un quart d'heure les artères annoncèrent quelques pulsations; on redoubla de soins, et une heure après j'étais de retour à la vigie. — On a cru apprécier qu'un boulet, ayant passé trop près de ma bouche, avait arrêté chez moi la respiration comme aurait pu le faire la foudre. — J'en fus heureusement quitte pour la

peur, et j'en rendis deux fois grâces à celui auquel je dois deux fois la vie, comme aussi le bonheur de pouvoir citer aujourd'hui les sentiments de compassion, de dévouement et de bonté qui le dominaient dans toutes ses actions.

Je reviens aux combats d'Ouessant. — Le dernier jour fut long et sanglant : il cessa vers les quatre heures du soir. Les Anglais furent les premiers à quitter le lieu du carnage ; les deux nations avaient à déplorer le triste état de leurs vaisseaux : carcasses, bords, mâts et voiles étaient criblés de boulets ; douze bâtiments français seulement avaient conservé leur mâture. La bataille nous coûta de deux mille sept ou huit cents tués et blessés, et je pense bien qu'elle a cessé du côté de l'ennemi, non-seulement par rapport à l'énorme perte qu'il avait éprouvée, mais parce qu'il manquait des munitions nécessaires pour la continuer, puisque à nous-mêmes il ne nous en restait plus que pour quatre heures.

Il est donc bien évident que les Anglais ayant abandonné le champ de bataille, nous étions maîtres de le conserver ; mais l'ordre fut donné de nous rallier et de reprendre la route de Brest, en remorquant toutefois les vaisseaux démâtés qui se trouveraient sur notre passage. — J'ai su plus tard que notre intrépide Villaret-Joyeuse avait dit à Jean Bon Saint-André, qu'il était urgent d'opérer

cette mesure avant d'effectuer notre retraite, mais que ce même commissaire lui avait répondu : « *Non, non, allons-nous-en, nous sommes trop* « *endommagés!* — Digne représentant du plus brave et du plus grand peuple du monde, puisse la terre de Mayence t'être favorable et légère!

En conformité de cette dernière injonction souveraine, dictée par un trop timide commissaire national, nous ne recueillîmes en effet que sept ou huit de nos bâtiments mutilés qui se trouvèrent sur notre chemin; huit autres furent positivement délaissés, au nombre desquels le *Vengeur*. Je mentirais à l'histoire si je ne m'empressais d'affirmer qu'il nous eut été aussi facile de ramener tous nos vaisseaux que de nous emparer de ceux des Anglais. Voilà l'énorme faute, voilà de ces faits qui ne s'expliquent que par la lâcheté, et cependant, il faut bien l'avouer, c'est de là que date la décadence de notre marine; et ce qui doit corroborer cette assertion, c'est que, redoutant notre présence, l'ennemi ne vint rechercher ses vaisseaux que cinq ou six jours après, sur la certitude qui lui avait été donnée, par un lougre de leur nation, que les débris de la flotte française avaient cinglé vers Brest.

C'est dans cette dernière circonstance que le *Vengeur* se montra dans toute sa gloire, en inscrivant son nom dans les fastes immortels de l'his-

toire, et que les braves marins qui le montaient préférèrent l'honneur de s'ensevelir dans le sublime abîme à la honte de se rendre aux Anglais.

Quelques jours après, le restant de la flotte mouilla en dehors du goulet de Brest, pour se ravitailler et reprendre la mer au plus tôt. — J'ajouterai que la veille de notre rentrée nous avions rencontré, à vingt ou vingt-cinq lieues de la côte, une escadre anglaise composée d'une quinzaine de voiles, tant vaisseaux de ligne que frégates et autres bâtiments de moindre grandeur. Nous nous attendions à une attaque; mais s'étant aperçus que nous traînions à la remorque huit ou dix vaisseaux de première force, et voyant que nous nous disposions au combat, ils jugèrent à propos de l'éviter; ils nous permirent, au contraire, de les pourchasser jusqu'à la nuit. Nous revirâmes de bord, et le lendemain nous étions au mouillage ci-dessus désigné.

Ces deux flottes ennemies étaient à la piste du convoi de trois ou quatre cents voiles dont j'ai parlé plus haut, et que nous attendions depuis si longtemps qu'il était parti de Boston. Au bout de trois jours, nous le vîmes paraître avec la même joie que le voyageur salue un toit hospitalier, après une longue et fatigante marche à travers le désert. Sans le combat d'Ouessant, il courait grand risque, puisqu'il avait passé sur le champ même de ba-

taille, d'être pris par la division navale anglaise que nous avions vue en rentrant au port.

La déplorable quoique glorieuse affaire d'Ouessant passée, mon inaction m'inspira un indescriptible ennui. Ma jeunesse, mon tempérament, mon caractère m'ordonnaient l'activité, la locomotion, si j'ose m'exprimer ainsi : j'étais constant dans mon inconstance; mais lorsque, revenu à des idées plus calmes, je voulus me fixer, il n'était plus temps. Je demandai mon débarquement; je ne l'obtins qu'à la condition que j'entrerais dans les bureaux des vivres de la marine. — Au bout d'un an, l'envie de revoir mes parents, la nostalgie me tourmentèrent si cruellement, que je donnai ma démission et revins à Paris.

Là, mon père me fit d'abord recevoir comme employé surnuméraire à l'administration des postes; enfant gâté, mes émoluments de 12 à 1500 fr. me furent, plus tard, abandonnés pour mes menus plaisirs; mais, comme pareille bague au doigt était insuffisante pour satisfaire à mes dépenses, ma bonne, mon excellente mère suppléait au déficit qui ne manquait jamais à mon budget.

Possédé du démon de la comédie, je la jouais en société bourgeoise; et, bien des fois, la salle du père Doyen, celle de Mareux, de la rue de la Tour-d'Auvergne retentirent des louanges qui me furent

accordées par un public indulgent ; ces encouragements redoublèrent ma passion pour l'art vers lequel m'entraînait une irrésistible vocation. Ma mère, toujours plus tendre, confidente de mes goûts, se dérobait souvent pour assister secrètement à mes triomphes. Mon cœur se gonfla d'orgueil, ma tête le suivit, et je résolus de débuter, sous un pseudonyme, au théâtre de la Cité, dans le rôle de *Georges* ou *le Soldat prussien*. Sans instruire mon père d'un évènement qui devait décider de mon sort, ma mère le pria de la conduire au théâtre de la Cité; il y consentit, complaisance inouïe de sa part, car il professait la plus incroyable aversion pour la comédie et pour les comédiens ; les voilà tous deux installés à l'orchestre.

Quant à moi, habillé d'avance, mais mon manteau cachant mon costume, je vins paisiblement, comme un simple et bénévole spectateur, m'asseoir près de l'auteur de mes jours ; je restai auprès de lui jusqu'à la fin de la première pièce. Lorsque j'entrai en scène, revêtu de l'habit militaire prussien, son premier mouvement fut de regarder si j'étais encore à ses côtés. — « La ressemblance de notre fils avec cet acteur est bien « surprenante, dit-il à ma mère ; il me semble le « reconnaître au son seul de sa voix. Où est-il « donc? — Oh ! derrière nous, sans doute, aux « premières loges à parler avec des dames. » —

C'est étonnant, c'est étonnant, répétait-il sans cesse, et cela jusqu'à la fin du premier acte ; il me cherchait des yeux dans tous les coins de la salle, impatient de ne pas me revoir.—Il va venir, lui dit, pour le tranquilliser, ma mère qui redoutait son mécontentement. Cependant, au second acte, lorsque je reparus, débarrassé de mon fourniment et de mon havresac, ses yeux se dessillèrent ; il m'avait reconnu. — « Mais c'est mon fils, dit-il, c'est « bien lui; il est affreux à toi de me rendre té- « moin d'une chose que j'abhorre. »—Il se levait pour déserter la place, lorsque ma mère le retint, lui faisant observer qu'elle ne pouvait rester seule. Ce motif était trop plausible pour ne pas l'arrêter dans son premier mouvement ; mais, dût-on m'accuser d'amour-propre, sa vanité paternelle ne put résister aux applaudissements que j'eus le bonheur de mériter ; ses oreilles étaient flattées d'entendre dire autour de lui : « Voilà un jeune homme qui « promet ; tout annonce en lui un talent qui per- « cera quelque jour. » — Bref, mon succès fut complet. — La pièce achevée, je revins rejoindre mon père, qui put recueillir ces paroles : « Ah ! voilà le nouveau débutant ! bravo ! bravo ! « courage ! » — Malgré mon enivrement, j'aurais voulu, dans ce moment, couper la langue aux spectateurs qui me causaient tant de plaisir.

De retour au logis, au souper, car on soupait

encore dans ce temps-là, mon père n'ouvrit la bouche que pour manger; rien, de sa part, qui ressemblât à de la contrainte ou à de la mauvaise humeur; le dieu du silence avait présidé au repas; cependant, avant de quitter la table, il ne put s'empêcher de me dire : « Eh bien! monsieur le « comédien, vous devez être satisfait, vous avez « été bien applaudi! » — Oui, certes, j'étais heureux, car les éloges de cette époque étaient de bon aloi : on ne connaissait alors ni romains, ni chevaliers du lustre, ni claqueurs à gage, pour assurer, bon gré mal gré, le succès d'un mauvais ouvrage ou celui d'un artiste douteux. Seulement, je lui répondis que ma joie ne serait complète qu'autant qu'il voudrait bien m'autoriser à suivre la carrière théâtrale. — « Non, monsieur, non, « répondit-il vivement, je ne veux point d'acteur « dans ma famille; je vous donne trois jours pour « réfléchir; et si votre détermination est toujours « la même, si vous aimez tant les tréteaux, vous « quitterez la maison paternelle, et vous prendrez « ce que vous autres vous appelez un nom de « guerre, bonsoir, monsieur le comédien! »

Ces paroles me furent adressées d'un ton qui n'attendait aucune réplique. — Force me fut, ne pouvant mieux faire, de renoncer momentanément à une profession dans laquelle j'aurais pu acquérir une haute célébrité. — Ma vocation était telle-

ment prononcée à cet égard, qu'en 1815, à la suite d'une attaque d'aliénation mentale, qui dura deux mois, n'ayant pu réaliser le projet que j'avais conçu de me rendre en Amérique, je repris la comédie, avec laquelle je me fis une réputation en moins de trois ans.

Peu de temps avant les faits que je viens de relater, j'avais perdu mon père. Le premier appel de la loi sur la conscription ayant eu un effet rétroactif, je me trouvais conscrit de la première classe. Plutôt que d'attendre mon sort, je m'engageai dans le 11e hussards, dont l'uniforme m'avait séduit par son élégance. Je savais bien diriger un cheval, je savais l'équitation par principes ; j'avais, en outre, une connaissance parfaite de l'escrime : aussi, armé de toutes pièces, comme un preux chevalier, je ne tardai pas à être immédiatement admis dans les rangs. — Lors d'une revue passée à Milan, par notre colonel, notre régiment comptait 709 hommes ; à notre retour en France, nous restions 240. Les débris de ce brave et beau régiment furent, plus tard, incorporés dans le 29e dragons : officiers et soldats éprouvèrent tant de regrets, tant de douleur, qu'avant de se résigner ils mirent leurs uniformes en pièces à coups de sabre. Après une maladie grave qui menaça mes jours, on m'accorda trois mois de convalescence dans mes foyers, et peu de temps après j'obtins un

congé définitif.—Revenu près de ma bonne mère, je me remariai, car j'avais oublié de dire que, sept ou huit mois avant mon départ pour l'armée d'Italie, j'avais épousé une femme dont j'étais resté veuf, après quatre années et demie de la plus tendre union. Quatre ans plus tard, j'eus la douleur de perdre ma mère ; ma seule consolation fut dans la promesse qui nous a été faite par l'Être-Suprême, que nous retrouverons là-haut. pour ne plus les quitter, ceux que nous avons chéris sur la terre.

Bonheur, malheur, ces mots qui se trouvent dans la bouche de chacun, et que chacun interprète à sa manière, ne traduisent le plus souvent que les effets du hasard ; à l'appui de cette opinion peut-être paradoxale, je ne citerai que l'anecdote suivante : je me trouvais en détachement, avec quinze hommes, dans un petit endroit près du *col de Tende,* en Piémont. Un matin, il faisait à peine jour, un des habitants vient nous avertir que les paysans, dits *barbets,* cachés en tirailleurs, dans les montagnes boisées qui bordent les routes, se trouvaient, non loin de ce village, au nombre de deux ou trois cents. Nous étant assurés de ce fait, nous montons à cheval, et, au grand galop, nous atteignons l'étroit défilé que je viens de nommer plus haut. Au moment même où nous partions, je m'aperçois que j'avais oublié, non ma bourse, mais mon sac à argent, sous mon traversin ; je

n'ai que le temps de descendre de cheval pour l'aller chercher ; cependant le détachement n'avait pas jugé à propos de m'attendre et gagnait toujours du terrein. Monter, reprendre mon trésor, redescendre et me remettre en selle, pour tout cela je n'avais dépensé que cinq minutes ; je me trouvais donc seul pour former l'arrrière-garde. Mes camarades n'avaient point quitté le galop; ils l'avaient activé même, ayant eu a essuyer, sans pouvoir riposter, la fusillade prolongée des ennemis, embusqués dans les montagnes, derrière les arbres ou les haies qui les préservaient de tous dangers. J'eus donc seul, à mon tour, à subir le même feu de mousqueterie, le corps alongé sur le cou de mon cheval, pour éviter les balles, dont le sifflement répété ne m'avertissait que trop du péril auquel j'étais exposé; dans ce moment suprême, j'aurais voulu être sur l'hippogriffe, car, ce qui me rassurait fort peu, c'était d'avoir vu sur ma route plusieurs de nos hussards tués ou blessés. Quant à moi, mon schako avait été percé de deux balles ; mon porte-manteau, la manche de ma pelisse portaient l'empreinte des mêmes projectiles; je gagnais toujours du chemin, lorsqu'enfin mon Bucéphale, ayant reçu deux balles dans la poitrine, s'abattit et m'entraîna dans sa chute, alors qu'une autre balle était venue mourir dans la chair de ma cuisse.

Comme elle n'était point profondément entrée, j'en pratiquai moi-même l'extraction, et bouchai ma blessure avec mon mouchoir et ma cravatte. J'étais en train de déboucler les courroies de mon porte-manteau, lorsque, tout-à-coup, cinq hommes armés, sortant d'une espèce de spélonque, font feu sur moi. — Par un hasard providentiel, je ne fus pas atteint : Dieu daigna veiller sur moi ; mais la leçon fut dure et sévère ; les cinq brigands arrivent sur moi ; je dégaîne : ma première pensée ayant été de résister, mais, reconnaissant l'impossibilité de me défendre, je jette mon sabre au loin. Bientôt je suis entouré de ces aimables guerillas : tandis que l'un commence par me fouiller et faire changer de poche ma précieuse escarcelle, l'autre se saisit de mon porte-manteau, le troisième de mes pistolets, les deux derniers de ma pelisse et de ma carabine ; jamais voleurs de grands chemins ne dépouillèrent un homme aussi lestement.

Quant au chapitre des procédés, voici ce qui se passa. — Lorsqu'ils m'eurent laissé comme un petit saint Jean : qu'en ferons-nous, dit l'un d'entre eux? Bah ! le plus court, c'est de le tuer. Ces paroles résonnaient fort mal à mes oreilles, comme on peut le croire : mourir à vingt ans, loin de son pays, loin de toutes ses affections, voir s'anéantir en une seconde des rêves d'avancement et de fortune ! Que d'idées ne surgirent pas dans ma

jeune et brûlante imagination! Que de regrets ne vinrent pas agiter mon cœur? — Cependant on s'apprêtait à l'exécution de la sentence de mort, lorsque celui qui tenait le sac, c'était sans doute le chef de la bande, s'approche de moi et m'administre sur le nez, la plus belle chiquenaude qui, je pense, ait jamais été donnée ou reçue; les larmes m'en vinrent aux yeux. — Allons, dit-il, en très bon français, c'est un trop gentil hussard, il faut le laisser vivre.—Tous les canons de fusil s'abaissèrent, et voilà tous mes hommes partis; je m'estimai heureux d'en avoir été quitte à si bon marché. A quoi tient la vie? Pourtant cette humiliante croquignole, chiquenaude ou pichenette, m'humilia à tel point, que si j'avais encore été possesseur de mes armes, je m'en serais servi jusqu'au dernier soupir pour laver cet affront. Une chiquenaude! quelle honte ! J'eusse préféré vingt coups de sabre. Ce mot me rappelle l'atroce plaisanterie de Danton le cannibale, qui osa dire que la guillotine n'était qu'une chiquenaude sur le cou.

Le lendemain, je retrouvai le détachement, mais de quinze que nous étions partis, nous n'étions plus que neuf, dont deux blessés. — En rentrant en France, notre état de délabrement inspirait de la compassion à toutes les populations; nous ressemblions plutôt à des bandits qu'à des soldats français. J'ai fait soixante ou quatre-vingts lieues

nu-pieds, pour ménager une paire de bottes trouées que j'arborais seulement dans les villes où nous étions obligés de coucher. A Gap, cependant, je vis cesser mes douleurs sous le rapport de la masse de chaussure : un avocat me donna des bas et des souliers, plus quelques pièces blanches, bienfait qui n'est jamais sorti de ma mémoire. Pour donner une exacte idée de notre position, à nous héros en déroute après la défaite de Scherer, à nous, tant officiers que soldats, j'affirme ici que l'on nous faisait tourner les localités les plus importantes, pour que personne ne pût s'apercevoir de notre misère. — A Valensolles, petit hameau des Basses-Alpes, au moment où les habitants, à notre arrivée, assistaient à l'appel qui a toujours lieu pour les billets de logement, une jeune fille, suivie de son père et de sa mère, vient droit à moi, se jette dans mes bras en criant : Mon frère ! mon frère ! tandis que la mère exclamait de son côté : Mon fils ! mon fils ! — Erreur de tendresse ! car tous reconnurent bientôt que je n'étais pas celui qu'ils croyaient avoir embrassé. — A Aix, en Provence, je fus habillé de pied en cap par une belle dame qui voulut bien s'intéresser à mon sort. D'étape en étape, nous arrivâmes enfin à Senlis ; mais là, vaincu par la fatigue et les privations, je fus surpris par une longue et cruelle maladie qui me retint pendant plusieurs mois au Val-de-Grâce.

Ce fut au sortir de ce lieu de repos que j'obtins mon congé définitif.

Plus calme désormais, rendu à mes foyers, à ma femme et à ma fille, après avoir réalisé le peu de fortune qui me restait, je spéculai sur la hausse et la baisse, tantôt heureux, tantôt malheureux, jusqu'au moment où je partis, comme employé dans les vivres, pour la campagne de Russie. Revenu, par miracle, de cette glorieuse, mais trop désastreuse expédition, j'embrassai définitivement la carrière du théâtre.

SOMMAIRE.

Je m'embarque pour Saint-Pétersbourg.— Un navire de commerce français sombre entre Douvres et Calais.—Côtes de la Scandinavie.—*Pater noster* de la Suède.—Notre vaisseau sauvé par un pêcheur.—Notre arrivée à Cronstadt.—Je sauve le bâtiment.—Noms de mes compagnons de voyage.—Inspections de la douane russe. —Le paquet de perruques.—Paul Ier et ses courtisans.—Aspect de Saint-Pétersbourg. — Modicité du prix des courses en droschis comme en traîneaux.—Denise-Toussaint, actrice, rivale de Mlle Mars.—Un amphibie.—Début de la troupe.—Camp de Maubeuge. —Valenciennes.—S. G. Mgr. le duc de Wellington.—Le roi de Prusse.—Surprise et désappointement inattendus.—J'ai joué pour le roi de Prusse.—Le grand théâtre de Saint-Pétersbourg.—Chevaux et voitures pris par la glace.—Voitures de la Cour.—Inconvénient d'y monter le premier.—Un rhume.—Le docteur Monin. —Consigné chez moi.—Le planton.—Les prévenus.—Les enthousiastes.—Les indifférents.

Ainsi, comme on peut le voir, moi aussi, pauvre hirondelle septuagénaire, j'ai haï le logis et le foyer paternel; le mouvement est indispensable à mon existence; sans être un Juif errant, j'ai abordé presque toutes les zônes du globe, et si je consacre ici la plus grande partie de mes souvenirs au pays qui m'a le plus intéressé, c'est bien moins pour satisfaire à l'amour-propre du vieillard, qui cherche coquettement à se rajeunir, que pour distraire et instruire à la fois les personnes impartiales qui accorderont quelques instants à la lecture de ce livre.

Dans mes nombreuses excursions sur terre et sur mer, au milieu de l'incessante agitation de ma vie, que je me suis plu à rendre vagabonde, pélerin philosophe, constamment excité par le désir d'émotions nouvelles, emporté comme un point dans l'espace, étincelle échappée à l'embrâsement révolutionnaire, j'ai tour-à-tour visité la France entière, l'Italie, le Danemark, l'Allemagne; la Russie seule me restait à explorer, à étudier; je ne sais quelle force magnétique m'entraînait vers cette contrée. Fut-ce un bonheur ou une mauvaise fortune pour moi? Le public en jugera, comme aussi des impressions que m'ont laissées mes longues et fréquentes périgrinations dans l'empire des Tsars, objet pour moi d'une curiosité sans cesse palpitante et jamais satisfaite.

Je l'avouerai sans honte: pour paraître en Russie, je n'avais point, comme M. de Custine, les avantages d'une grande fortune, le prestige d'un nom historique, les titres qu'impose un vaste savoir, la flexibilité du courtisan; je n'étais pas non plus porteur, comme lui, de ces lettres de recommandation devant lesquelles s'ouvrent, à deux battants, les portes les plus closes et jusqu'à celles des palais impériaux. J'étais un simple artiste dramatique déjà assez renommé à Paris, dans les villes départementales, en Angleterre, en Hollande, en Belgique, etc., mais toujours dévoré de

la plus noble des ambitions, celle de perfectionner mon talent et de mériter de plus en plus les suffrages du public.

Lors de mon premier voyage en Russie, je partis de Honfleur, vers le commencement d'août 1819, à bord d'un brick marchand, l'*Espérance;* nous étions dix-neuf passagers, la plupart engagés au théâtre impérial de Saint-Pétersbourg; mais, forcés par les vents contraires, une heure après avoir levé l'ancre, nous mouillâmes devant le Hâvre, d'où nous ne mîmes réellement à la voile que dix jours après; nous traversâmes vent-arrière le détroit du Pas-de-Calais. En parlant de ce passage assez dangereux, je me rappelle qu'en 1818 ou 1819, un brick de commerce qui se rendait à Pétersbourg avec un bon nombre de négociants et de marchands français établis dans cette ville ou ayant l'intention de s'y fixer, sombra; tout périt, corps et biens, à l'exception d'un seul passager, qui apportait avec lui 20 ou 25 mille francs de marchandises; cet honnête homme revint au Hâvre, trouva place sur un autre bâtiment en destination pour Saint-Pétersbourg. La nouvelle de la perte de son navire et le miracle que Dieu avait opéré pour lui seul, lui valurent, de la part de l'Empereur, une pension viagère de 1200 roubles. N'est-ce pas là un trait de barbarie? Qu'en dites-vous, M. le

marquis? Une dame Gervais avait chargé une forte partie de nouveautés sur le vaisseau qui a péri, et sur lequel elle devait faire son passage; heureusement retardée à Paris, elle était arrivée trop tard au Hâvre pour s'embarquer; transportée sur un autre navire, elle fut accueillie à Pétersbourg avec la plus grande bienveillance et protégée par toutes les classes de la société; les grandes dames russes lui accordèrent leur confiance.—Encore un trait de sauvagerie! Et remarquez bien, M. de Custine, que le malheur, dans ce sinistre, n'avait pesé que sur des Français.

Notre navire n'était pas fin voilier; il nous avait fallu deux semaines pour traverser la mer d'Allemagne et franchir le Catégat et le détroit du Sund. A peine avions-nous heureusement quitté ces parages, d'ordinaire si dangereux, qu'assaillis, au lever de l'aurore, par une épouvantable bourrasque et les forts courants, qui, déjà, pendant la nuit, nous avaient entraînés et fait dériver sur les côtes, le capitaine ne trouva rien de mieux que de se confier à un pilote du pays, un pêcheur qui, pour notre salut à tous, avait passé la nuit près des nombreux rescifs sur lesquels nous eussions tous infailliblement péri; ce pêcheur monte à bord, s'empare du gouvernail et nous met à l'abri, dans un endroit qui présentait un sûr mouillage, au milieu de cet archipel innombrable

de rochers nommés *Pater noster*, sur les côtes de Suède, et entre lesquels nous n'aurions jamais pu passer, faute de connaître les localités. Ce ne fut qu'après onze jours de repos forcé sur ces côtes hospitalières que nous reprîmes la mer, pour nous diriger sur Cronstadt, où nous arrivâmes vers le 20 septembre, après une traversée de quarante-quatre jours, et de si longue durée, que l'on avait cru le bâtiment perdu, et les comédiens ordinaires de l'Empereur, comme ayant été débuter dans l'autre monde.

Nous étions en rade, prêts à jeter l'ancre, lorsque j'eus le bonheur de sauver notre équipage d'un grand danger. Le vent soufflait fort et la mer était très grosse; apercevant un lougre anglais qui louvoyait pour sortir, venant droit sur nous, je dis au timonier de regarder et de passer la barre à tribord; il le fit, il était temps; dix secondes plus tard le mât de beaupré du vaisseau anglais entrait droit dans nos haubans; c'eut été un abordage sans combat, et Dieu seul sait ce qui serait advenu; heureusement j'avais enfreint l'ordre donné par notre capitaine de ne pas rester sur le pont. Le danger aussitôt passé, je vis le commandant anglais lancer au pilote qui tenait le gouvernail, le plus brillant coup de poing que le plus habile boxeur pourrait asséner, et cela avec accompagnement de deux soufflets appliqués de main de

maître ; le matelot avait tout mérité. Nous jetâmes l'ancre ; une heure après, les douaniers vinrent apposer les scellés sur les écoutilles, nous interrogèrent, prirent note de nos déclarations, nous permirent de prendre nos sacs de nuit, qu'ils visitèrent avec le plus grand soin, et nous pûmes aller coucher à terre.

Voici les noms des artistes passagers :

Mme *Cartigny*.

Mme *Couleau*.

Mlle *Chateaufort*.

M. *Dorval*, mari de la célèbre actrice de ce nom.

M. *Chateaufort*, père de l'actrice ci-dessus nommée.

M. *Huby*, basse-taille, et son fils.

Et *Moi*.

Deux jours après, un pyroscaphe nous transportait à Pétersbourg avec tous nos bagages. Obligés d'y faire, à la douane, notre apprentissage de tracasseries auxquelles nous n'étions guère accoutumés, nous faisions même assez triste mine devant les inquisiteurs du fisc, lorsqu'un incident des plus inattendus réveilla chez moi et chez tous mes compagnons de voyage, un de ces rires inextinguibles qui font oublier jusqu'aux plus sanglantes contrariétés. Tout s'était assez bien passé ; examen fait et parfait, nous croyions pouvoir partir

avec nos malles, lorsqu'un douanier, plus futé que ses collègues, avise un paquet de perruques, perruques de théâtre, soit dit en passant; à l'aspect de ces innocents objets, dont il ignorait l'usage, lui et ses confrères s'en emparent comme d'un trophée, comme de marchandises prohibées, dressent procès-verbal, et nous laissent désarmés, comme des soldats auxquels on aurait enlevé leurs fusils; ce ne fut que quelques jours après, à l'approche de nos débuts, que l'ordre fut expédié de nous restituer nos gazons accusateurs. C'eût été sans doute pour moi une belle occasion de crier à l'injustice, de vociférer contre la tyrannie et les tyrans; je me contentai de me livrer à un nouvel excès d'hilarité; aujourd'hui même, qu'il me serait tout-à-fait loisible de singer, sans coup férir, le Juvénal, et de lâcher la tartine-monstre à l'endroit du despotisme, je me raille, comme auraient pu le faire Horace ou Boileau, de ces employés bons-valets, qui, pour avancer en grade, s'appliquent à outrepasser les ordres de leurs bourgeois.

Je me rappelle ici, puisque j'en suis sur ce chapitre, mais à un tout autre point de vue, que ce furent les ennemis de Paul Ier qui, pour le rendre ridicule et se faire bien venir auprès du futur souverain, imaginèrent de faire peindre en blanc et en noir toutes les barrières en bois aux portes des villes et des frontières de Russie, et publièrent,

comme venant du fait de l'Empereur, l'ordre à tous les équipages de s'arrêter au moment où sa voiture passerait, aux seigneurs et aux dames même celui de descendre de carrosse, et de saluer le Tsar, la température fût-elle de 25 à 30 degrés de froid. Tout cela fut si bien exécuté à l'insu de Paul Ier, qu'à une fête de la cour, beaucoup d'élus ne s'étant pas rendus à l'invitation, il demanda pourquoi il voyait si peu de monde devant lui. « Sire, lui répondit un de ses plus chauds courti-« sans, un grand nombre de personnes se trou-« vent aujourd'hui malades, atteintes de rhumes « et de refroidissements. — Eh! comment cela? « —Mais, Sire, c'est par suite de l'oukase de Votre « Majesté, enjoignant à ses sujets, les plus éle-« vés même en dignité, de mettre pied à terre « devant elle, et d'ôter leurs chapeaux en présence « du drapeau qui flotte sur le palais impérial. — « Monsieur, je n'ai jamais signé d'oukase sembla-« ble, répondit l'Empereur. »

Pendant mon court séjour à Cronstadt je n'eus guère le temps d'étudier les travaux du port; la saison était déjà avancée, et la plupart des navires ayant opéré le débarquement de leurs marchandises et leur chargement pour l'extérieur, avaient mis à la voile. Il y avait alors une trentaine de vaisseaux à deux et trois ponts au repos dans les bassins du port, et parfaitement abrités; la vue

est également frappée des forts qui défendent la ville et l'entrée de Saint-Pétersbourg. Quand je me rendis de la première à la dernière de ces deux villes, j'avoue, n'en déplaise à M. le marquis de Custine, qu'à cette époque même (septembre 1819), je fus étonné de la grandeur, de la magnificence du spectacle qui se développait devant moi. Sans doute, les côtes de la stérile Ingrie ne présentent pas les accidents pittoresques des rivages méridionaux ; ce ne sont pas là sans doute les amphithéâtres magiques du Bosphore, ni les rocailleux et pittoresques abords des contrées scandinaves ; mais, sur ces plages monotones et rembrunies par les horisons d'automne, l'imagination aime à se reposer sur les efforts de l'art qui a su y triompher d'une nature ingrate. *Au lieu de la ligne tracée par la main tremblante, par la main d'un enfant qui dessine quelque figure de mathématiques,* comme dit M. de Custine, je fus séduit par la magie, un peu sauvage il est vrai, des nouveaux parages que je côtoyais, et je m'inclinai avec respect devant le génie qui avait donné la vie à un point aussi inculte, aussi ignoré du globe, pour en faire l'un des axes de sa politique sublime et improvisée.

Et puis, après une lutte de quarante-quatre jours contre les vagues irritées de la mer du Nord et de la Baltique, comment ne pas entrer avec

reconnaissance, avec admiration dans le golfe de Finlande. Là, ce ne sont plus de misérables huttes de pêcheurs qui, seules, comme autrefois, en animent le paysage; ces cabanes ont aujourd'hui fait place à mille constructions, filles d'un peuple industrieux entraîné par les progrès de la civilisation? Je le dirai donc, sans impartialité, sans enthousiasme : bien qu'absorbé dans mes réflexions d'avenir, bien que ne sachant sur quel terrain j'allais m'aventurer, j'arrivai dans la Bysance du Nord, étranger à toutes les préventions qui peuvent éveiller le sentiment de l'injustice dans l'âme de certains voyageurs intéressés à dénigrer tout ce ce qui est en dehors de leurs affections et de leur culte. Pauvre navigateur, jeté à l'embouchure de la Néva, après plus d'un naufrage sur l'océan de la vie, je remerciais le ciel de m'avoir conduit sur une terre hospitalière; mais le port de salut ne me fascina pas les yeux au point de ne pas faire de distinction entre ce que je trouvais digne de blâme ou de louange.

La fin de septembre et octobre tout entier, voilà, sans doute, le temps le plus désagréable à passer à Pétersbourg. Quelques jours d'une douce température viennent vous rappeler, il est vrai, que vous fûtes heureux pendant un été de six semaines; mais bientôt, pour vous attrister, pour vous préparer au spectacle du blanc linceul qui va couvrir

le sol depuis le 15 octobre jusqu'au 15 avril (27 vieux style), vous n'entendez, vous ne voyez partout que les préparatifs de défense acharnée contre les invasions subites de l'hiver. Dans toutes les maisons, vous n'apercevez que des hommes occupés à calfeutrer les doubles portes et les doubles fenêtres ; le chanvre, le papier, le sel, le coton, les étoupes, le sable, sont mis en réquisition pour intercepter les moindres ouvertures qui peuvent donner issue à l'air extérieur ; dans les palais, dans les châteaux, dans les chaumières, on se gare, on se barricade contre l'ennemi ; car il n'est pas loin ;... c'est l'immense Ladoga, officine des énormes glaçons qui, périodiquement, chaque année, et à quelques jours de différence, confie à la Néva, le soin de les charrier dans le golfe Finlandais, où, une fois arrêtés, le fleuve majestueux se trouve captif, jusqu'à ce que le soleil d'avril vienne fondre sa prison de cristal. — Ce qu'il y a de remarquable c'est que la Néva, en raison de sa largeur, de sa profondeur et de la rapidité de son cours, ne gêlerait jamais, si le lac d'où elle sort ne lui fournissait les blocs de glace qui la ferment pendant sept mois de l'année.

Eh bien, pourtant le dirai-je? ces lugubres apprêts avaient un certain charme pour moi ; d'abord je voyais du neuf, et puis je ne pouvais me lasser d'admirer jusqu'à quelle perfection est ar-

rivé, dans un pays que l'on ose traiter de barbare, de sauvage, l'art de se prémunir contre la rigueur du froid; car, il faut bien le dire en passant, tandis qu'en France les riches maisons et les administrations, seules, jouissent du privilège d'un chauffage bienfaisant et bien entendu, et que les demeures bourgeoises sont livrées à tous les inconvénients des poèles mal organisés, des cheminées qui réclament chaque jour les soins du fumiste, comme les montres de mauvais aloi demandent à chaque instant les secours de l'horloger, en Russie on ignore ce que c'est que la fumée dans les appartements; là de vastes calorifères en carreaux de fayence blanche de Hollande font partie intégrante de l'immeuble, et selon le désir du locataire, s'allument soit en dedans de la chambre, soit dans un corridor, en dehors. — Dans tout ceci je ne vois pas encore une nation trop dépourvue de bon sens; et puisque les Lapons, les Samoyèdes, les Ostiaks, les Tongousses et autres sont limitrophes, il faut espérer qu'un jour le calorique social se propageant, ils ne seront plus réduits à se dégourdir les mains dans des huttes qui n'ont qu'un trou pour laisser échapper la vapeur de leurs combustibles.

En ma qualité de frileux, j'approuvai très fort ces moyens de précaution, et grâce à une prudence qui ne m'a jamais failli dans tous les en-

droits où j'ai résidé, je me mis de suite au niveau des plus terribles adversaires d'une température rigoureuse ; ce n'est pas de ma faute si, arrivant à Pétersbourg au commencement d'octobre, je n'ai eu qu'à me louer de tout ce que j'ai vu, tout au contraire de M. le marquis de Custine qui, pendant la plus belle des saisons n'a trouvé, lui, que maille à partir, au milieu même des éloges qu'il ne peut s'empêcher de lui accorder.

Le mois d'octobre, je le répète, est horriblement fâcheux à subir à Pétersbourg, en raison des torrents de pluie et de neiges fondues qui tombent presque sans interruption ; on dirait la patrie d'Ossian, alors qu'y règnent en despotes les vents tumultueux s'engouffrant dans les vallées calédoniennes. Mais dès que la Néva est prise, dès que le vent du nord commande en maître, et que le traînage est définitivement établi, là commence la véritable résurrection de la ville. Ce ne sont plus qu'équipages de poste ramenant les grands seigneurs et jusqu'aux moindres hobereaux, qui, fatigués d'un trop long séjour dans leurs manoirs, viennent solliciter quelque grâce à la cour, ou continuer auprès du gouvernement les emplois dont ils sont investis. — La foule, plus ou moins bien empaquetée, circule plus fréquemment ; les marchés sont encombrés de denrées de toute espèce. Puis, et c'est le signal le moins équivoque, arrive

de toutes les directions une multitude de petits traîneaux à un cheval (*Sannkis*), dont les cochers tous et indistinctivement baptisés du nom d'*Ivane,* restent, pendant tout l'hiver, à la disposition de chacun, pour vous transporter d'un bout de la capitale à l'autre, moyennant la modique rétribution de 20 ou 30 centimes ; si vous ajoutez 10 centimes pour boire, cocher ni cheval ne connaissent plus de frein, ce n'est plus le vent, c'est l'éclair. Il existe sur toutes les places, pour ce désignées, des équipages plus somptueux à un ou à deux chevaux, mais alors il faut payer en conséquence, et le prix se débat de gré à gré entre les voyageurs et l'automédon à la barbe bien peignée, au caftan persan de drap fin, au bonnet de martre galonné; le traîneau lui-même, recouvert d'une riche fourrure d'ours, permet au plus modeste officier, civil ou militaire, au plus humble commis marchand ou courtaud de boutique, de se donner les airs d'un général en chef dans l'armée ou dans la finance.

Lors de notre arrivée mes camarades des deux sexes et moi, munis de notre engagement préalable au théâtre impérial, nous posâmes tous, provisoirement, nos tentes dans la rue dite *Petite Millione,* chez la mère Vatel, grosse et bonne lorraine qui y tenait auberge et logements garnis. Au nombre de mes compagnons de voyage je citerai

Madame *Cartigny*, spirituelle duègne, sœur du comédien du même nom ; *Denise Toussaint*, belle-fille de M. Maisières, régisseur, avec M. Durand, du théâtre français à St-Pétersbourg ; Denise, pétrie de grâces, de charmes, et de ce je ne sais quoi qui captiverait Lucifer ; Denise, rivale de l'inimitable Mademoiselle Mars, et dont le public russe a conservé un souvenir qui réalise dans la pensée la réunion de tout ce que l'amabilité physique et morale a d'attraits, de tout ce que le talent le plus exquis, le langage le plus pur, la diction la plus appropriée à chaque sujet, peuvent offrir de séduisant, de divin, pour entraîner, pour provoquer ces bravos qui s'échappent involontairement comme l'expression vierge de l'admiration du cœur. — Je ne saurais oublier M. de Châteaufort dont la fille très jolie, mais un peu contrefaite, devait remplir les rôles de jeunes amoureuses ; elle était fort innocente du côté de la lecture et de l'écriture, ne sachant absolument rien que signer son nom ; mais, d'autre part, l'estimable auteur de ses jours avait eu soin de ne lui rien laisser ignorer de la puissance de la beauté sur les jeunes âmes initiées aux mystères du brick l'*Espérance*, où des faits de la nature la plus grave suscitèrent une enquête, à la suite de laquelle, par décision d'un tribunal improvisé à bord, le père et la fille furent mis hors la loi et séquestrés, comme indi-

vidus atteints d'un typhus heureusement fort peu contagieux.

Enfin, après le repos convenable accordé à nos fatigues maritimes, après quelques excursions dans la ville si nouvelle, si curieuse à étudier, et nos visites rendues aux monuments les plus remarquables, les répétitions commencèrent au grand théâtre. Je choisis pour première pièce de début le *ci-devant Jeune-Homme*, que j'avais joué avec autant de bonheur que de succès au théâtre des Variétés, d'abord par un début, dans le même temps où Potier y brillait encore, et ensuite après qu'il eut quitté ce théâtre pour passer à celui de la porte St-Martin. Plus tard, appelé au même théâtre, pour y jouer une partie des pièces du répertoire délaissé par l'inimitable acteur, j'y donnai douze soirées de suite, payées comme acteur en représentation. A cette époque la direction se composait de cinq membres : quatre voulaient m'engager ; un seul, le directeur-artiste Brunet s'y opposa, et l'engagement n'eut point lieu.

Peu de temps après, les souverains alliés passèrent une revue de leurs troupes à Maubeuge, près de Valenciennes, pour le plaisir des têtes couronnées ; M. le duc de Wellington demanda que l'on fit venir Potier pour jouer deux fois devant elles les pièces les plus en vogue. Le favori

du public et de la fortune parcourait en ce moment les villes départementales; on dit à S. G. qu'il n'y avait, alors, pour l'instant à Paris que St-Félix capable de le remplacer; on vint me trouver et l'on me fit la proposition d'aller donner, à Valenciennes, les deux représentations demandées; j'acceptai. Un certain je ne sais quoi me disait de faire mes conditions, j'en parlai; on me répondit: Quand le duc de Wellington demande et déplace un artiste, on doit compter sur sa libéralité. Notez qu'on ne me laissait que le temps d'aller prendre mon passeport, il fallait partir de suite; je ne fis donc aucun arrangement, je courus chercher ma feuille de route.

En sortant de la préfecture je loue une chaise de poste, je fais mes préparatifs, j'envoie quérir des chevaux de poste, et fouette postillon. J'arrivai le lendemain soir à Valenciennes, où j'eus toute les peines du monde à trouver un mauvais gîte à 25 ou 30 fr. par jour. La ville était encombrée d'officiers et de voyageurs; tout était d'une cherté excessive; ces quelques jours furent une bonne fortune pour tout le monde, excepté pour moi, comme on va le voir tout-à-l'heure. La première représentation eut lieu quatre jours après mon arrivée, la seconde le lendemain: la salle ne put contenir tous les amateurs d'une si rare, si riche, si belle et si curieuse réunion. Je

me rappelle, parce que j'en ai été agréablement frappé, que S. M. le roi de Prusse, placé dans le fond de la loge de baignoire à gauche, sur le théâtre, pouffait de rire comme un simple plébéien, et je puis dire que tout le monde l'imitait. Le lendemain, mon devoir accompli, j'attendais d'heure en heure le remercîment, le souvenir ou, pour mieux dire, la munificence de S. G. M. le duc de Wellington ; rien ne vint. — Patience, me dis-je encore, on me fait bien désirer la surprise que l'on me réserve ; et comme l'Anglais, dit-on, est grand, noble et généreux dans ses actions, je n'y perdrai rien pour patienter. Cependant j'appris que M. le duc était parti depuis deux jours, et, après force renseignements, on me dit : « Monsieur, le « quartier général du feld-maréchal est à Cam- « brai, transportez-vous dans cette ville, mais dé- « pêchez-vous, car il doit la quitter très prompte- « ment. » C'était un sujet de S. M. B. qui me donnait ce conseil, ajoutant que j'eusse à demander M. le colonel Bernardt, chef d'état-major ; je lui répondis que je n'avais pas joué à Cambrai. — « Tout est parti ; vous n'avez que cette res- « source ; l'ordre doit être donné de vous payer. « — Mais, Monsieur, ce procédé n'a pas de nom ; « quoi ! M. Potier est absent ; on trouve son émule, « son rival, et on me traite comme un comparse ; « en vérité, ce procédé n'est pas digne d'un lord.

« — Croyez, Monsieur, que S. G. M. le duc de « Wellington, notre généralissime, est noble dans « toutes ses idées, et que vous n'aurez qu'à vous « louer de sa générosité, autant qu'on aurait pu « le faire envers M. Potier. Sans doute, on devait « vous satisfaire ici ; votre plainte est juste, mais « croyez bien qu'un oubli seul causé par la foule « des réclamations, des affaires et des ordres qui « se sont succédés depuis quelques jours, ont évi- « demment amené l'omission dont je parle ; elle « sera dignement réparée. »

Eloigné de m'attendre à un déplacement aussi humiliant, je ne m'étais muni que de l'argent nécessaire à mes frais de route ; mais, forcé de suivre le conseil que je venais de recevoir, je me rendis de très mauvaise humeur à Cambrai, obligé d'emprunter pour faire le voyage. En arrivant, je fus de suite chez M. le colonel Bernardt ; il me reçut assez cavalièrement, me présenta un sac contenant mille francs, en me demandant un reçu. — « Monsieur le colonel, si vous ne me présen- « tez que cela, je ne puis le recevoir, c'est à peine « pour mes frais de voyage, de logement, de nour- « riture, et pour les dépenses qu'entraîne un dou- « ble déplacement ; le talent se paye à part. — « Prenez ou ne prenez pas, vous en êtes le maître, « je n'ai rien à ajouter à ce que je vous offre. » Certes, voilà bien le sort de l'homme attaqué

sur le grand chemin à qui l'on dit : La bourse ou la vie ! Après des pourparlers inutiles, je fus forcé, par mon extrême embarras, de signer le reçu des mille francs ; ainsi, comme on le dit très facétieusement chez nous, toutes mes démarches ont été faites pour le roi de Prusse. J'ai, deux fois, écrit à M. le duc de Wellington pour lui réclamer le prix de mes représentations, je n'ai reçu aucune réponse. Ce trait, qui ne contient que la plus exacte vérité, devait naturellement trouver sa place dans la publication que je fais aujourd'hui. Depuis cette époque, j'ai atteint mes soixante-dix ans, mais le tout est présent à mon esprit, comme si le fait s'était passé hier. Ce n'est donc que pour mémoire que j'en parle, et non pour adresser une réclamation ; seulement je désire faire connaître à S. G. que l'on ne fait pas pour elle en son nom ce qu'elle ferait elle-même.

Le grand théâtre de Saint-Pétersbourg, l'un des plus vastes qui existent, ressemblerait assez, extérieurement, à la Bourse de Paris, dont il n'a cependant ni la majesté ni les formes hardies. Cet édifice est situé sur une grande place, dans le quartier désigné sous le nom de *Kalomna ;* aux quatre angles, se trouvent des espèces de foyers surmontés de piliers en fer, avec toits grillés, où, pendant les fortes gelées, l'on dispose de grands feux à l'usage des cochers qui attendent leurs maî-

tres ; quant aux chevaux, les pauvres bêtes n'en voient que la lumière, et, à la fin du spectacle, de tout noirs qu'ils étaient en arrivant, ils partent tout blancs de leur sueur congelée, ou de la neige ou du givre tombés pendant le spectacle. Je citerai à cette occasion un fait qui m'a été attesté par des témoins oculaires : c'était en 1810 ou 1811, avant la déclaration de guerre entre la France et la Russie. Par un de ces dégels qui, deux ou trois fois par hiver, viennent vous avertir de la présence future de l'été, de nombreux équipages s'étaient rendus au grand théâtre ; les rues étaient imbibées de neige fondue, les chevaux barbottaient exactement dans l'eau. — Pendant le spectacle survient tout-à-coup un froid de 15 à 20 degrés ; à la sortie du théâtre, chacun réclame sa voiture, mais vainement : carrosses et quadrupèdes ne peuvent bouger, les cochers sont comme des artilleurs dont les pièces ont été enclouées? Comment se tirer d'un embarras si imprévu? Bien vite on s'arme de torches pour fondre la glace ; d'autres, mieux avisés, vont recruter des haches au moyen desquelles on peut dégager les équipages et les chevaux. Les variations de température sont, d'ailleurs, assez fréquentes à Saint-Pétersbourg, en raison du voisinage de la mer.

A notre première représentation, le spectacle se composait de *l'Opéra comique*, où feu M. Génot,

depuis régisseur de l'Opéra-Comique et beau-frère de Mme Volnys, engagée aujourd'hui au théâtre impérial de Saint-Pétersbourg, obtint un succès mérité ; du *Ci-devant Jeune Homme* et de *Werther*, les deux pièces les plus en vogue alors à Paris. Dans l'une et l'autre de ces deux pièces, inspiré sans doute par la présence des grands-ducs Nicolas et Michel, que chacun s'empressait de saluer comme frères du pacificateur du monde, je fus électrisé au point, que, couvert d'applaudissements unanimes à plusieurs reprises, j'eus le bonheur de recevoir les félicitations de leurs Altesses Impériales, qui, depuis lors, n'ont cessé de m'accorder leurs bonnes grâces et de me recevoir dans leur intimité. Tous les plus grands seigneurs me firent aussi l'honneur de m'ouvrir leurs maisons.

M. de Custine pourra me dire qu'un pareil triomphe, qu'une aussi éclatante distinction ont pu me causer un de ces éblouissements qui aveuglent et ferment la bouche à tout critique. Que M. le marquis de Custine se tranquillise : une faveur semblable flatta sans doute mon amour-propre, et m'engagea de plus en plus à la mériter ; mais je m'en serais cru et rendu indigne si elle m'avait empêché de voir, d'entendre et de parler librement. Je dois même déclarer ici, que lorsqu'il m'est arrivé d'être un peu trop excentrique dans mon langage, je n'ai jamais trouvé pour me re-

prendre que la férule de MM. Durand et Maisières, régisseurs, jaloux d'une réputation qui me valait la présence d'un public toujours bienveillant, ainsi que les suffrages des membres de la famille impériale et des seigneurs les plus distingués de l'empire.

A Paris, M. Durand, chargé, par la direction impériale, de former une troupe d'artistes, disait à chacun d'eux, en signant leur engagement : « Les voitures de la cour viennent vous prendre « chez vous, et vous reconduisent ensuite à votre « domicile. » Pareille annonce flatte et chatouille l'oreille... *Des voitures de la cour !*... Quoi de plus séduisant !... Quel honneur pour les artistes français ! Le madré régisseur savait bien ce qu'il en était ; mais nous, nous le prenions à la lettre. Quelle déception ! quel désappointement ! Au jour et à l'heure de la première répétition annoncée, chacun attend chez soi l'*équipage de la cour :* les uns, mieux avisés, avec un stoïcisme qui eût fait honte aux sénateurs romains, attendant sur leurs chaises curules l'arrivée des féroces Gaulois ; les autres, et les plus nombreux, avec ce vague de l'espérance qui leur faisait déjà franchir les espaces dans ces chars à ressorts bien pliants, inventés par la mollesse pour les plaisirs de la volupté. — Un *capeldiener* (valet attaché au théâtre), vêtu d'une ample et longue redingotte

rouge, simarre de tous les valets inférieurs de la cour, frappe à ma porte en disant : *Karèta gatôva* (la voiture est prête). Je m'empresse de répondre à son appel, je le poursuis avec autant de célérité que si j'avais été attaché au caducée de Mercure; j'arrive sur le seuil de la porte, curieux de faire connaissance avec ces voitures de la cour si fastueusement exaltées à Paris par un des régisseurs du Théâtre-Français impérial. Que vois-je?... O surprise! ô misère humaine! une carcasse de voiture désignée sous le nom de *corpousse*, véritable squelette d'équipage, attelé de deux simulacres de quadrupèdes intitulés chevaux; on eût dit un corbillard expédié pour nous déposer en terre sainte. Ces espèces de fiacres, que nous qualifions sapins, portent la date la plus respectable, et l'on m'a assuré que depuis le temps de l'impératrice Anne jusqu'à nos jours, ils ont fait les honneurs de la gaîté, du plaisir, comme aussi le désespoir des artistes obligés d'accepter l'hospitalité dans leurs caisses lézardées et suspendues, presque sans ressorts, sur des roues incessamment vacillantes : du reste, il serait impossible de dire la couleur qui a décoré ces véhicules, agréablement à jour pendant l'été; mais l'hiver... hélas!... ces chars, qui ne vont presque toujours qu'au pas, partent de bonne heure et parcourent les différents quartiers pour aller cher-

cher les acteurs, se rendent au domicile des plus éloignés, et en recueillent ainsi trois ou quatre; cinq ou six dans leur retour; de sorte que celui qui a le malheur d'y monter le premier se trouve promené, malgré lui, pendant au moins une heure, tel temps qu'il fasse, avant d'arriver au théâtre. et notez qu'il faut descendre aussitôt que le cocher vient vous annoncer sa présence, sans quoi vous êtes obligé de vous rendre au théâtre à pied, ou à vos frais en voiture. Le moyen d'éviter le froid, le rhume ou la plus légère indisposition, surtout l'hiver, dans ces élégants et brillants équipages de la cour. Un jour je pris le rhume... non, ce fut lui qui me saisit à la poitrine et au cerveau... J'oublie de déclarer l'attaque de ce malfaiteur; je ne devais jouer que deux jours après; mon ennemi me poursuivant sans relâche jour et nuit, le spectacle fut changé, et l'on me mit à l'amende, pour ne pas avoir dénoncé celui qui, m'ayant pris à la gorge, me retenait prisonnier depuis dix jours. Je le caressais nuit et jour, afin de me le rendre bienveillant; mais si nous vivons pour manger, encore faut-il manger pour vivre; mon bon et savant docteur, M. Monin, le meilleur des hommes, le plus charitable et le plus désintéressé des médecins, m'invite à dîner : il m'envoie sa voiture, j'y entre, et j'en sors enveloppé d'une belle et bonne fourrure, la tête bien encapuchonnée, et

j'en reviens de même. Les régisseurs sont instruits de mon infraction aux règlements, que je ne connaissais pas encore ; ils font un rapport au prince Toufiakine, directeur des théâtres impériaux, et, le lendemain, me voilà aux arrêts forcés chez moi, avec un sous-officier à ma porte ; celui-ci s'installa en garnisaire, dormant dur et longtemps, car les Russes aiment beaucoup à dormir ; je lui payais chaque jour la somme fixée pour le dédommager de sa peine ; c'était parbleu bien plutôt à lui de me payer, moi qui lui procurais un repos très doux, après qu'il avait dévoré les restes du repas que l'on m'apportait. Au bout de dix jours je fus rétabli ; on releva le planton et je redevins libre. — Artistes et cochers sont passibles d'une forte amende pour la plus légère infraction. (*Voyez* le règlement pour les artistes à la fin du volume.) J'apprends cependant que l'on a fait justice de ces guimbardes, et qu'aujourd'hui les comédiens n'ont rien à reprocher aux voitures que la cour met à leur disposition.

Une fois ma position faite et mon crédit établi, j'eus tout le temps de me livrer à des observations journalières sur cette ville, que mon engagement de trois ans me permettait d'étudier tout à mon aise, sous le rapport de son gouvernement, de sa religion, de ses mœurs et de ses coutumes. Ce qui eût été un travail pour un autre devint récréation

pour moi ; et, sans vouloir me rendre coupable d'un in-folio, je résolus cependant de consigner, sur un agenda spécial, toutes les réflexions que ferait naître en moi tout ce que j'allais voir de nouveau, sauf à les publier plus tard, pour l'édification de mes concitoyens et pour ma propre satisfaction.

Il en est d'un pays étranger que l'on visite comme d'une pièce que l'on va voir pour la première fois. Là, comme ici, les spectateurs sont ou prévenus, ou enthousiastes, ou indifférents ; or, les uns et les autres manquent du seul sentiment qui doit prédominer en pareille circonstance : l'impartialité. Qu'une affiche colossale annonce un drame nouveau de MM. tel ou tel, chacun, je ne parle pas de messieurs du paradis ou de l'olympe, mais des véritables juges compétents en pareille matière, au seul nom de l'auteur, déjà connu d'avance, au seul titre, avant même le lever de la toile, aura tracé la ligne de démarcation qui va s'établir entre cette myriade d'arbitres qui constitue la masse, les uns se rangent de suite et franchement sous la bannière de leur écrivain favori : ce sont les sectaires qui n'arrivent au théâtre qu'avec des voix de stentor et des mains de bois. — Les autres, armés de sifflets et de ces *chuts* devant lesquels s'abaissent tous les rideaux, se présentent, bien décidés à ne voir que défauts et

monstruosités dans l'œuvre d'un producteur qui n'est pas de leur choix. — La troisième classe, celle des indifférents, la plus nombreuse parce qu'elle n'est point passionnée, forme ce qu'on appelle le noyau, ou pis encore, la tapisserie; sans yeux, mais non sans oreilles, ils assistent au spectacle, comme ces badauds qui, sur les boulevards ou le Pont-Neuf, regardent la lune à l'aide d'un télescope, au bout duquel ils n'aperçoivent, en tout et pour tout, dans cette céleste lampe, que justement, bien qu'en plus grande dimension, le simulacre des montagnes, des lacs et des océans que nous croyons y remarquer à la simple vue. Je ferai cependant une observation pour ce qui concerne les enthousiastes : j'ai vu de ces énergumènes, aiguillonnés par le fanatisme, ayant à peine eu le temps de mettre le pied sur la terre promise, emboucher tout d'abord les cent trompettes de la renommée, épuiser toutes les formes de l'adulation, puis, désillusionnés au bout de quelques jours, se mordre les doigts de dépit et de honte, et regretter amèrement leurs faux-frais de vaines et fausses louanges; encore ne sont-ils pas plus raisonnables que les pessimistes ou les détracteurs quand même. Ceux-là au moins se rendent à l'évidence, ils s'inclinent devant la vérité; tandis que ceux-ci, injustes par système, ne veulent pas même reconnaître, dans le tableau qui se déploie devant eux,

le moindre détail qui puisse devenir l'objet d'un bravo ou le but d'une admiration méritée. Ceux qui voyagent avec prétention, comme M. de Custine, se barricadent contre toute espèce, non d'admiration, mais de justice, même, pour tout ce qu'ils peuvent rencontrer de bon et de louable ; ils vont plus loin : ils ne devinent pas le mal puisqu'il n'existe point, mais ils le supposent, ils le trouvent là où il n'est pas, là même où il ne pourra jamais naître. — Les enthousiastes, c'est-à-dire les romains ou *cavaliere serviente*, et, surtout, les amis des cours, arrivent, dans telle ou telle région, avec un arsenal complet d'éloges outrés, de périodes hyperboliques, de panégyriques composés à l'avance, et de tout ce fatras nauséabonde dont fourmillent tant de relations plus ou moins mensongères. — Enfin, en troisième ligne surgissent les hommes de glace, sorte de métis qui ne disent ni oui ni non, hommes sans couleur, caméléons cosmopolites, usant tour à tour du fiel et du miel, véritables membres du juste-milieu dans la chambre des représentants des voyageurs.

Je ne me rangerai dans aucune des trois classes de spectateurs que je viens de désigner : je ne me mis ni dans le cabriolet, ni dans l'intérieur, ni même dans la rotonde de la diligence ; je me logeai en modeste pélerin sur l'impérial, d'où il me fut permis de tout voir, de tout entendre, de tout

observer, sans faire semblant de rien, sans préoccupation, sans arrière-pensée, et cependant bien éloigné de cette absence de tout intérêt qu'apportent les ineptes à tout spectacle qui peut s'offrir à leurs yeux. J'avais deux idées bien arrêtées : l'une de me prémunir contre les exagérations, l'autre de me mettre en garde contre les assertions en sens contraire.

J'avouerai donc tout d'abord que je fus médusé par le grandiose de la nouvelle ville, dont le plus grand des Romanof venait de doter son empire : mon admiration pour cette création subite l'emporta sur l'ennui qu'excite involontairement la monotonie des plages si peu accidentées qui s'étendent le long des bords de la Néva ; je ne pus m'empêcher de rendre hommage au puissant génie qui, du sein des marais, avait su faire naître une métropole, luttant aujourd'hui de luxe, d'opulence et de splendeur, avec les plus célèbres capitales de l'ancien et du nouveau monde. De larges et magnifiques rues tirées au cordeau, le quai du Nord tout en granit sur toute sa longueur s'étendant depuis le palais d'hiver jusqu'à la fonderie des canons (Litéïnaïa) ; le quai anglais, qui part de la place d'Isaac, où se trouve la statue de Pierre-le-Grand, jusqu'à l'endroit nommé *Galernaïa*, parce que là stationnent les bâtiments de toute grandeur lancés à Saint-Pétersbourg, jusqu'à

ce qu'ils partent pour Cronstadt où ils doivent être gréés. C'est là aussi que se trouvent les grandes usines pour la construction des vaisseaux, les scieries, suiferies, et autres établissements destinés aux différentes branches de la navigation; cette partie de la ville est bien triste, bien solitaire, bien abandonnée pendant l'hiver; mais l'été, rien n'égale le mouvement, l'activité qui y règnent : c'est, du matin au soir, le bruit des marteaux, des poulies, des grues, qui vous avertit du réveil et du triomphe du grand fleuve; c'est le propylée du temple élevé à Neptune, par Pierre Ier, dans le golfe de Finlande.

Les acteurs français ne jouant que trois fois par semaine, je ne manquais pas d'employer le lendemain des représentations à visiter quelque nouveau quartier de la ville, ou quelque monument que l'on m'avait indiqué comme digne de remarque. Tant d'autres, avant et après moi, s'étant occupés du soin de décrire toutes ces merveilles boréales, je m'abstiendrai d'en dérouler le panorama aux yeux de mes lecteurs; mais toute ma haine pour les redites et les répétitions ne saurait m'empêcher d'exprimer tout ce que je ressentis d'électrique en voyant d'un côté le palais de l'Empereur, flanqué du colossal bâtiment de l'amirauté, avec son admirable promenade à trois faces; plus loin, la vaste place d'Isaac, avec son église

moitié en briques, moitié en marbre ; telle qu'elle était alors ; l'hôtel des chevaliers-gardes, celui des postes ; le palais du Sénat-dirigeant ; le superbe pont de bateaux qui, unissant la rive gauche à la rive droite, vous conduit au quartier du Wassili-Ostrof (île de Basile) ; l'un des plus considérables, des plus habités, surtout pendant la belle saison, mais aussi l'un des plus sujets aux inondations ; comme situé presque au-dessous du niveau de la Néva. Je restais en extase devant ces édifices véritablement gigantesques ; lorsqu'un Français, depuis longues années domicilié à Pétersbourg, et qui, par complaisance, avait bien voulu me servir de cicerone, me tira de ma rêverie en me disant :
« Quel dommage, Monsieur, que tout ce qui sur-
« prend si miraculeusement vos regards ne soit
« qu'une illusion, qu'un prestige, qu'une espèce
« de fantasmagorie. De tout ce que vous voyez
« ici, il ne resterait peut-être pas pierre sur pierre
« dans dix ans, si l'art ne venait sans cesse se
« mettre en travers, contre les ravages d'un climat
« tellement désastreux, que le granit, le bronze et
« le fer, lui-même, ne peuvent résister à ses at-
« teintes. Voyez les dalles de ces parapets, voyez
« ces blocs de granit qui vous semblent devoir
« défier les siècles : eh bien ! la mort a déjà passé
« par là ; partout des crevasses ; et l'herbe, pen-
« dant l'été, envahit jusqu'aux abords du palais

« des Tsars! On dirait qu'un ange dévastateur « plane sans cesse sur ces nouveaux remparts « sortis, à la voix du génie, des entrailles d'une « terre maudite. Vous contemplez ces maisons, « ces hôtels où réside l'élite de l'aristocratie, ce « temple, séjour du maître de cet empire, ces « églises surmontées de leurs coupoles byzantines, « où le Russe vient se prosterner devant le Roi des « Rois : eh bien ! Monsieur, tout cela me fait l'effet « d'autant de châteaux de cartes. Tous les édifices « me semblent construits en papier mâché, et je « donnerais la ville entière, ses dômes, ses arse- « naux, ses canaux, contre une seule des rues de « Milan ou celle de Rivoli à Paris. »

Je ne m'attendais d'autant moins à cette éruption volcanique de dépréciation, que mon cicerone m'avait paru être un homme des plus raisonnables, d'un caractère sage, et que sa position, comme négociant, devait engager à être plus circonspect, du moins avec un étranger. J'avais encore les oreilles étourdies de tout ce qu'il venait de me dire, et il s'attendait sans doute à de grands éloges de ma part, sur la boutade qu'il venait de me débiter, lorsque ayant recueilli mes esprits, je lui adressai la réponse suivante, telle que je crois me la rappeler encore aujourd'hui : « Monsieur, je « suis loin d'admettre tous les pronostics de pro- « chaine ou plutôt d'incessante destruction que

« vous lancez sur la Ninive du Nord. Je comprends
« difficilement qu'un homme de haute conception,
« tel que vous l'êtes, s'érige en prophète au point
« de prédire la mort à une ville qui vient à peine
« de sortir du néant. Mais dans le cas même où
« j'accepterais une condamnation qui sent par
« trop son Jérémie, vous me permettrez cependant
« de vous faire observer que celui qui a enfanté
« tant de prodiges a dû, dans son testament, in-
« diquer à ses nobles successeurs les moyens de
« conserver son sublime héritage; et vous m'a-
« vouerez que depuis 1703, époque où le vain-
« queur de Pultawa posa la première pierre de sa
« nouvelle capitale, pas un de ceux qui se sont
« assis après lui sur le trône n'a manqué d'ajouter
« un nouveau ciment aux nouveaux murs qu'il
« avait improvisés. Qu'importent et la rigueur du
« climat et l'inclémence de la région septentrio-
« nale que sa politique l'a forcé de choisir? Qu'im-
« portent les marécages et les sables mouvants?
« La coquette Venise ne vit-elle pas au milieu des
« lagunes? Amsterdam ne s'élève-t-elle pas,
« grande et majestueuse, du sein des vastes ma-
« rais du Zuydersée? Monsieur, le génie qui a
« présidé à la création de Pétersbourg planera
« longtemps encore sur sa conservation; le maçon
« russe triomphera d'une température de 30 de-
« grés de froid; le temps aura beau manger la fonte

« de ses arsenaux et de ses parapets, l'art luttera
« et prouvera à l'homme que l'homme peut, pen-
« dant des siècles, disputer la victoire à la nature. »

Mon interlocuteur fut obligé de reconnaître la justesse de mes observations, et j'étais loin de croire à cette époque que, vingt-huit ans plus tard, je serais forcé de les reproduire en réponse au langage de M. le marquis de Custine, qui se trouve précisément, et je ne sais par quel hasard, le même que celui de mon inconnu de 1819.

Cependant, mes succès croissant de jour en jour, et le public me donnant, à chaque représentation, des preuves non équivoques de sa satisfaction, j'étais, selon moi, parvenu à l'apogée du bonheur auquel peut aspirer un artiste dramatique, lorsque je ne tardai pas à recevoir l'invitation de me rendre chez les grands-ducs Nicolas et Michel, dont l'indulgence voulut bien accorder quelque mérite à mon talent.

Depuis lors et chaque jour, LL. AA. II. n'ont cessé de me combler de leur bienveillance ; j'avais su faire infiltrer dans leur caractère encore tout juvénil le goût des plaisanteries de bon ton, à faire passer sur leurs lèvres ce bon rire, qui fait tant de bien, lorsqu'il se rapproche de la nature et qu'il part du cœur. Je fus glorifié, je l'avoue, de leur gracieux accueil ; mais je dois dire aussi que je ne négligeai rien pour m'en rendre digne. — Un

semblable privilège me valut bien des envieux ; je me vis en butte aux sarcasmes de mes camarades, qui jalousaient ma position ; ils ne savaient pas, les infortunés ! qu'en Russie, surtout, la faveur est capricieuse, et que là, plus qu'ailleurs, la roche tarpéienne est près du Capitole.

C'est là que j'ai été témoin de ce que d'autres voyageurs n'ont pas, comme moi, été à portée de voir. J'ai assisté à des scènes d'intérieur dont, seul, je peux donner la description. Les deux grands-ducs, je les ai étudiés l'un et l'autre avec la plus grande attention : Nicolas, d'un caractère plus sérieux, plus réfléchi que le grand-duc Michel, avait alors vingt-trois ou vingt-quatre ans ; Constantin n'avait pas encore renoncé à la couronne, et rien, à cette époque, ne révélait que le Tsaréwitch était appelé à la recevoir : il ne pouvait donc y avoir, dans toutes ses manières, qu'un laisser-aller en tout subordonné à l'amour sincère qu'il portait à son auguste frère. L'ambition ne s'était pas emparée de son âme, et le sceptre ne brillait pas encore devant lui avec son diamant d'omnipotence. Il venait d'épouser la fille de Guillaume III, roi de Prusse, et, tout entier aux douceurs du mariage et de la paternité, rien ne révélait en lui le souverain ; à cette époque, pas plus qu'aujourd'hui, on ne lui a donné le regard fauve, sec et dédaigneux, à moins que l'on ne prenne

pour l'expression du dédain le caractère de noble sévérité qui distingue sa physionomie, du reste extraordinairement mobile.

Le grand-duc Nicolas était, il est vrai, peu communicatif, surtout avec les grands dignitaires et les généraux de l'empire; mais cette espèce de contrainte était toute naturelle. Tous ces hommes titrés et chamarés, fidèles à l'usage antique, se rendaient près des grands-ducs bien plus par étiquette et dans un sentiment d'intérêt personnel, que par entraînement.

Les grands-ducs voyaient dans Alexandre plus un père qu'un frère; aussi avaient-ils pour ses ordres la soumission la plus respectueuse; mais cette déférence n'altérait en rien ni l'amitié qu'ils lui portaient, ni la confiance qu'il avait su leur inspirer. Lorsqu'ils revenaient de chez l'Empereur, qu'ils l'avaient trouvé gai, content, on les voyait joyeux comme des enfants heureux des caresses paternelles. A l'époque dont je parle, c'étaient encore des mineurs dans toute la force du terme, et malgré les grosses épaulettes et le cordon de Saint-André qui les décoraient, je peux dire, comme Figaro, qu'ils n'avaient pris encore que la peine de naître, quoiqu'ils eussent fait, avec l'armée, la campagne de France. Revues, parades, inspections, étaient presque les seules occupations de LL. AA.; elles avaient pour hochets des soldats:

aux grands enfants de grands joujoux ; mais leur échappait-il un ordre trop rigoureux, commettaient-elles une action condamnable, elles étaient, aussitôt, réprimandées par l'Empereur, à qui, ainsi qu'à l'Impératrice-mère, on rapportait chaque jour leurs démarches, leurs paroles et leurs actions.

Pour donner un léger appui à ce que j'ai avancé plus haut, relativement à la réserve et la contrainte du grand-duc Nicolas, je rapporterai le trait suivant : un soir, entre autres, il entra, sans être annoncé, chez son frère le grand-duc Michel ; je m'y trouvais ; il m'adressa ce bonsoir aimable, dégagé de cet air protecteur, dont les parvenus seuls ont fait une étude particulière ; je répondis à ce bonsoir, plein de cordialité, d'intérêt, d'affabilité et de plaisir, avec les expressions convenables de respect et de dévouement. — Laissez-là, me dit-il, votre monseigneur et toutes vos altesses impériales, mes oreilles n'entendent que cela à chaque instant : ici, point d'étiquette ; amusons-nous, rions ; pour moi, ces moments-là sont trop rares, je veux profiter de celui qui se présente. Il prit, ou, pour mieux dire, nous prîmes tous trois les flambeaux, les déposâmes par terre, pour les aligner comme les quinquets d'une rampe de théâtre, et nous nous mîmes à jouer quelques scènes de *Werther*, en y ajoutant des calembourgs : les grands-ducs en faisaient beaucoup ; ces princes,

doués, comme l'Empereur Alexandre, d'une mémoire extraordinaire, se rappelaient très bien, l'un le rôle de Charlotte, et l'autre celui d'Albert (la pièce de *Werther* a obtenu le plus grand succès à Saint-Pétersbourg); enfin, nous passâmes au moins deux heures, pour moi, dans une ivresse de bonheur facile à concevoir, et de grand plaisir pour tous.

Pendant tout le temps que dura mon engagement au théâtre impérial, je n'eus point d'alternative de bonne et de mauvaise fortune. Bien vu, comme on disait dans le vieux style, de la cour et de la ville, je passais des jours véritablement heureux. Accueilli, trois fois par semaine, par un public dont la faveur ne m'abandonna jamais, reçu, avec distinction, chez les plus grands seigneurs, qui se plaisaient aux inspirations et aux élans de ma gaieté naturelle, ne négligeant pas non plus la société de mes compatriotes, dont l'esprit et le talent entretenaient chez moi le feu sacré, rien ne me manquait de ce qui contribue au bien-être de l'homme modeste, en retour de ce qu'il est susceptible de donner à la bonne compagnie; de mon côté, je faisais tous mes efforts pour apporter ma part de contentement et d'hilarité à cet entrain qui fait le charme de la vie, lorsqu'aucune cause bien réelle ne jette le trouble et l'ennui dans le cœur.

Le tonnerre des combats ne grondait plus; la

voix de l'ange pacificateur s'était fait entendre, les blessures n'existaient plus, et d'honorables cicatrices attestaient seules que l'Occident et l'Orient s'étaient mutuellement précipités l'un sur l'autre, mais que de leur choc avait surgi un esprit de concorde qui amenait, à sa suite, les progrès du commerce, de l'industrie, et cette prospérité dont les États jouissent sous le règne de princes intelligents et généreux. Alexandre était l'Idoménée du pôle ; sa capitale en était la Salente.

A la paix générale, la Baltique, fermée par le réseau de fer du système continental, avait rouvert ses ports au commerce du monde, et chaque année, par quelques belles journées de juin ou de juillet, lors de la première apparition des pyroscaphes ou bateaux à vapeur sur les mers du nord, j'aimais à me faire transporter à Cronstadt, pour y admirer l'activité des arrivages et des départs. En 1821, on y a compté plus de 2,000 navires de toutes nations : on eût dit une ville flottante. Ces bâtiments, symétriquement rangés par ordre d'arrivée ou de chargement, s'étendaient sur un espace de près de deux lieues carrées ; il n'existait entre eux, tant le nombre en était considérable, que l'espace nécessaire pour laisser voguer les chaloupes, et adapter des planches pour servir de passage de l'un à l'autre. Chaque jour amenait quelque lacune, mais le lendemain plus de vide,

de telle sorte que, du commencement de mai jusqu'à la mi-septembre, rien n'égale, si ce n'est à Londres, le mouvement de va et vient qui, pendant tout ce temps, alimente le port et la ville de Cronstadt. — Il n'est pas inutile de mentionner que le premier navire qui y aborde, après que la Néva est débarrassée de ses entraves de glaces, entre franc de toute espèce de droit ; son chargement consiste ordinairement en oranges et en citrons venant de Malte, de Sicile ou de Portugal. Et, à propos de ces fruits, dont la nature a doté les pays brûlants situés sous les latitudes intertropicales, je fis l'observation que, loin de faire partie d'une branche de négoce en hiver, comme chez nous, les navigateurs intelligents avaient bien choisi leur saison pour en assurer le débit, à cette époque où le soleil, restant presque continuellement sur l'horizon, amène souvent sur cette zône hyperboréenne, des chaleurs que l'on ne rencontre pas quelquefois sous l'équateur. Et chose bien surprenante, c'est qu'une dixaine des plus belles et plus douces oranges, ne coûte pas plus de 60 à 80 centimes la dixaine.

L'Empereur était alors, on peut le dire, au faîte de sa gloire et de son bonheur intérieur. Heureux d'avoir arrêté l'effusion du sang, uniquement occupé de l'administration de son Empire, travaillant lui-même avec ses ministres, il trouvait sa plus

douce jouissance à encourager les sciences et les arts. L'instruction publique, confiée à l'intelligente direction de M. le conseiller d'État Ouvarof, l'un des plus savants hommes de l'Europe, versé dans les connaissances de presque toutes les langues anciennes et modernes, prit un développement tel, que tout l'empire en ressentit les bienfaits, tandis que, jusqu'alors, le foyer des lumières s'était concentré dans Saint-Pétersbourg, Moscou et Casan. De nouvelles universités furent fondées, et le flambeau de la civilisation fut appelé à éclairer la Russie, depuis les rives de la mer Blanche jusqu'aux bouches du Don et du Volga.

Les peintres, les statuaires, les architectes accoururent de toutes parts à la voix du puissant monarque; le golfe de Finlande rouvrit à son orgueilleuse voisine ses trésors de granit, et des blocs de soixante pieds de haut furent déposés sur les bords de la Néva, pour se transformer en somptueuses colonnes, destinées à soutenir le dôme de la nouvelle église d'Isaac. M. Monferrand gagnait à la fois, par son immense talent, la faveur du Tsar et une célébrité qui ne finira qu'avec les temps. — Trois officiers de l'École polytechnique, envoyés par Napoléon à Alexandre, après la paix de Tilsitt, étaient chargés d'établir un système de canalisation entre toutes les mers et tous les fleuves de Russie. En 1812, l'Empereur, cédant à l'irritation

populaire, ou plutôt aux suggestions du patriotisme mal entendu des boyards, avait exilé MM. Bazaine, Fabre et Potier, le premier à Irkourtsk, les deux autres sur les frontières inhospitalières du Caucase; mais à la conclusion de la paix, il s'était empressé de rappeler ces hommes dont il appréciait le savoir immense, le zèle qu'ils avaient apporté à son service, et le grade de général vint bientôt les consoler de l'injustice involontaire et imprévue, dont les circonstances les avaient rendus victimes.

Lorsqu'en 1812 on apprit que Napoléon avait passé le Niémen, l'effervescence populaire fut grande à Saint-Pétersbourg; l'ambassadeur de France, comte de Lauriston, était déjà parti; mais le chargé d'affaires et ses secrétaires n'ayant pas encore quitté l'hôtel, les mougiks ameutés s'y portèrent en masse, hurlant, vociférant et cassant les glaces à coups de pierres. Grand nombre de Français furent insultés et frappés dans les rues, au point que les étrangers de cette nation n'osèrent plus se montrer en public. Cette irritation dura pendant quelques jours; mais la police reçut bientôt de l'Empereur l'ordre de prendre les mesures nécessaires, pour empêcher le retour de ces scènes tumultueuses. — Les seigneurs, de leur côté, témoignèrent leur indignation, à l'occasion de la guerre, en défendant à leurs enfants l'étude

du français. Cet idiôme fut, pendant près d'un an, interdit dans toutes les écoles ; ce ne fut qu'au retour d'Alexandre, en 1814, que ce monarque leva l'arrêt de proscription qui pesait sur notre langue, et qu'il rendit un oukase en vertu duquel elle serait enseignée et parlée généralement comme par le passé. Il est fâcheux que M. de Custine n'ait pas encore trouvé, dans ceci, une occasion de pérorer tout à son aise sur cet acte de despotisme du Tsar ; mais ce fait ne lui aura sans doute échappé que parce qu'il est entièrement à la louange du Tsar.

Tout le monde sait que lors de l'invasion, dans cette même année, l'armée française avait été divisée en deux corps principaux : l'un, comme éclaireur, commandé par le général Victor, ayant sous ses ordres le contingent prussien, sous les ordres du général York ; l'autre, et le principal, conduit par Napoléon lui-même, se frayant la route de Moscou par les inoubliables batailles de Polotsk, de Smolensk et de Borodino. Si le premier plan du grand capitaine, celui de marcher droit à Pétersbourg, eût été suivi, nul doute que le géant russe n'eût succombé dans sa lutte contre le Jupiter corse ; par suite de la trahison de l'employé de la guerre Michel, fusillé pour avoir livré les secrets de l'État au comte Tchernichef, qui n'eut que le temps de se soustraire au sort qui l'attendait, Napoléon dut nécessairement trouver, dans son

génie, une de ces combinaisons qui, soudaine comme l'éclair, devait foudroyer les ennemis. Mais ce fut en vain qu'il lança cinq cent mille hommes contre la Moscovie en stupeur : les cloches du Kremlin avaient sonné l'heure de la fatalité. Le Fabius russe devait, par sa prudence calculée, arrêter l'impétuosité du moderne Annibal, et Rastoptschine devait, comme un autre Erostrate, incendier Moscou pour immortaliser son nom. Ce fait historique, qui l'emporte aujourd'hui sur celui de Pojarski, dont la mémoire ne saurait mourir dans le souvenir des Russes, ce fait, par politique et par nécessité, a été attribué à l'exaspération de l'armée victorieuse ; mais le vrai, c'est qu'à cette époque Rastoptschine n'eut que le temps d'échapper à la fureur de ses compatriotes qui, trop faibles pour comprendre la sublimité de son patriotisme, comme les Grecs à Missolonghi, ne voyaient en lui que le destructeur fanatique d'une ville que le vainqueur avait intérêt à conserver. Si je rapporte cette circonstance, ce n'est pas dans le but de prendre ici la défense de l'histoire, souvent induite en erreur par les témoignages et les relations soi-disant les plus véridiques ; c'est uniquement pour faire voir que le Tsar, non par égoïsme, comme on le prétend, mais par pure condescendance et par amour pour ses sujets, a voulu s'identifier avec leur manière de voir, en

lui sacrifiant la connaissance exacte qu'il avait des choses. Il signa l'exil de Rastoptschine. — M. de Custine voudrait-il puiser encore, dans ce fait, un motif d'accuser le Tsar, dont la sévérité ne fut que l'effet de son admiration, de sa reconnaissance pour l'homme auquel il devait véritablement la conservation de sa couronne, et qu'il voulait, sous cet acte apparent, arracher à la haine ou à la vindicte de ses compatriotes ?

En étudiant bien la ville de Saint-Pétersbourg et celle de Moscou, vous n'y trouvez que deux manières bien distinctes de vivre : celle du pauvre et celle du riche, comme vous ne voyez aussi que des maisons-palais ou des chaumières ; que des équipages somptueux traînés par quatre coursiers aux harnais dorés ou argentés, ou par quatre vieux chevaux, attelés avec des cordes à de vieilles carcasses de voitures décorées du nom de carrosses. — Quant à cette vie moyenne, cette aisance qui tient le milieu entre la richesse et la gêne, vous feriez de vains efforts pour la rencontrer. A Pétersbourg, l'on a beaucoup ou l'on n'a rien. La classe inférieure seule a recours à des espèces d'épiciers appelés *lavochniki* (boutiquiers), où elle se fournit de minimes quantités de sucre, de café, de miel et d'autres marchandises. — Quant aux maisons opulentes, elles vont faire leurs approvisionnements au *gastinnoï-dvor,* vaste bazar quadrila-

téral, dépôt de denrées de toute nature, où il est défendu de faire du feu, même dans les plus grands froids, et, pendant la nuit, gardé par des chiens, dont les hurlements interdisent l'entrée dans ces immenses magasins.

Un des plus curieux marchés à voir dans cette ville est celui connu sous le nom de *Sennoï;* c'est là que, pendant l'hiver, des convois de centaines de traîneaux apportent des gouvernements ou provinces les plus éloignées, la volaille, le gibier, le bœuf, le mouton, le veau, le caviar, les poissons de toute espèce. J'y ai vu des légions de porcs gelés, dressés tous debout, comme pour avertir l'acheteur de leur présence. Ce marché est surtout fréquenté par les marchands russes, qui vont s'y pourvoir de ce dont ils peuvent avoir besoin pour leur consommation, surtout aux approches des fêtes de Noël et de Pâques, les deux plus grandes solennités du pays, époques auxquelles ils sont dans l'habitude d'offrir des repas à leurs amis ou aux personnes avec lesquelles ils veulent entrer en relations d'affaires ou d'alliance. J'y ai acheté moi-même, au prix d'un rouble et demi ou deux roubles, des sterlets, poissons des plus recherchés, que l'on ne pourrait se procurer en été à moins de dix ou quinze roubles (papier); le sterlet étant d'ailleurs si estimé que, s'il en tombe quelqu'un dans les filets des pêcheurs de la Néva, il doit être immé-

diatement déclaré et offert à l'Empereur qui, bien entendu, le paye au-delà de sa valeur. C'est un hommage rendu au prince, c'est un tribut si vous le voulez; mais la générosité du souverain sait largement rétribuer cet usage, dans lequel personne, du reste, ne saurait rien voir de condamnable.

Puisque j'en suis sur l'article pêche, je ne puis me refuser à décrire avec quel plaisir j'ai souvent assisté à celles auxquelles se livrent journellement, pendant la belle saison, les *ribaki* (pêcheurs), montés sur une frêle embarcation. Trois ou quatre d'entre eux lancent un immense épervier. Le sort en est jeté : — « Allons, mes bons messieurs, qui veut gagner? disaient ces braves gens aux nombreux spectateurs assemblés sur la grève. — Et combien le coup de filet? m'écriai-je du sein de la foule. — Dix roubles. — Oh! non, j'en donne cinq roubles.—Allons, va pour cinq roubles. » Le marché conclu, au bout d'un quart d'heure on tire l'épervier, et quel n'est pas mon étonnement d'y voir pris deux magnifiques saumons, l'un de quarante-deux livres, l'autre de trente-six.—Je ne me fis pas prier pour gratifier mes bienfaiteurs d'un second billet de cinq roubles, et d'aller inviter mes camarades à venir prendre leur part de ma bonne fortune. — Après le dîner, nous retournâmes en masse au même endroit, mais il paraît que mes

largesses avaient tellement enthousiasmé mes bons pêcheurs, que nous les trouvâmes tous étendus, couchés auprès de leurs filets, dans un état complet d'ébriété. — Au reste, tout le monde n'est pas aussi heureux que je le fus cette fois, car j'ai vu bien des personnes, séduites par mon bonheur, ne recueillir de leurs coups de filet, achetés d'avance, que quelques goujons et quelquefois même moins encore que cela.—Quant à moi, je remerciai Dieu d'avoir renouvelé, en ma faveur, le fait de la pêche miraculeuse.

Des différentes classes de marchands. — De leurs privilèges. — Des droits qu'ils ont à payer. — Esclaves affranchis ou non, décorés du titre de Mestschâni (Bourgeois). — La Douma. — Hôtel-de-Ville.

A Pétersbourg et à Moscou, sauf quelques dandys étrangers qui affichent le système Clodion, vous rencontrez une immense multitude d'hommes à barbe, divisés en trois catégories : la première comprend tout le haut et bas clergé ; la seconde les marchands russes des trois guildes ou classes différentes ; la troisième, enfin, se compose des paysans serfs exerçant, dans les deux capitales, une

industrie quelconque ; et remarquez bien que la frénésie de cette parure naturelle du visage masculin ne date, chez nous, que depuis l'apparition, en Allemagne et en France, des barbes cosaques et kirguises venues en auxiliaires aux Russes qui, certes, n'étaient pas commandés par un Attila. Il faut ajouter à cela l'idolâtrie qui nous a pris tout-à-coup, comme cela se pratique d'habitude dans notre pays, pour tout ce qui sentait le moyen-âge. Peu contents des gigantesques moustaches de la vieille armée impériale, nous en sommes venus d'abord à la mouche et à la modeste royale de Henri III et de ses mignons, puis au simple collier qui encadrait, puis enfin, grâce au père Enfantin et aux Saints-Simoniens ses adeptes, à ces barbes colossales dont ne rougiraient ni les Assuérus, ni les Hippocrates, ni même les Mages qui déposèrent la myrrhe aux pieds de notre divin Sauveur.

Or, cette remarque, si futile qu'elle puisse paraître, est un argument presque inattaquable pour prouver que l'origine du peuple russe est tout asiatique. Les patriarches anti et post-diluviens, les prophètes grands et petits, les rois juifs, assyriens et perses, les Grecs, les Romains, et les Gaulois eux-mêmes, et plus tard les Francs, n'ont pas failli à cette méthode, qui donne du caractère à la physionomie de l'homme, qui ajoute à sa fierté virile, et l'on cherche en vain, dans l'histoire,

le nom de l'inventeur des rasoirs. Quoi qu'il en soit, la barbe a compté au nombre de ses ennemis les plus implacables Napoléon et Alexandre Ier, qui avait hérité de cette haine de son illustre aïeul Pierre-le-Grand. L'Empereur Nicolas tient un milieu terme à cet égard, quant à la proscription générale qui existait autrefois dans l'Empire. A l'exception de l'armée, toujours soumise aux anciens us, tout le monde a la permission de porter au menton un poil plus ou moins long, plus ou moins touffu. On voit, par là, que le Tsar n'est pas, comme le prétend l'auteur de *la Russie*, entaché de ce caporalisme reproché à Paul Ier, à Constantin et même à Alexandre.

Les petits marchands ambulants ont le droit d'exercer toutes sortes de commerce : tels sont les menuisiers, les maçons, les domestiques, les cochers, etc. Ceux-là sont ordinairement des serfs qui, munis de passeports signés de leurs seigneurs, voyagent dans les diverses provinces ou se fixent dans telle ou telle ville pour y vivre de leur industrie, et prélever sur leurs bénéfices le chiffre de capitation auquel ils sont imposés. Ils forment la dernière guilde, ou classe inférieure des commerçants.

Dans la seconde catégorie sont compris tous les gens tenant boutique, tant nationaux qu'étrangers, lesquels doivent se faire inscrire à la *Douma*,

espèce d'hôtel-de-ville où ils payent le montant de leurs impositions. De ce nombre font partie les *lavochniki* (épiciers), les tailleurs, les cordonniers, etc. Enfin, la première classe embrasse les affranchis devenus tels en achetant leur liberté, ou des serfs intelligents qui, n'ayant pu la racheter, sont devenus tellement riches, que souvent ils luttent de luxe et d'opulence avec leurs maîtres. J'ai connu de ces Crésus esclaves traverser les espaces dans de somptueux équipages ou de magnifiques traîneaux, donner des festins dignes de Lucullus, et mener une existence bien autrement splendide que celle de maints petits possesseurs de fiefs. Il ne faut pas s'étonner alors que ces gros financiers barbus soient admis avec honneur à toutes les fêtes et à tous les bals de la cour. Leur immense fortune leur sert de passe, et eux seuls ont le droit de se présenter en costume national au maître souverain qui, déposant pour eux ce qu'a d'imposant la majesté impériale, les accueille toujours avec la plus grande bienveillance. Cependant, telle est l'étiquette de la hiérarchie aristocratique, qu'un de ces marchands, fût-il plus riche que les Aguado et les Rotschild, n'a pas le droit de faire atteler plus de deux chevaux à sa voiture, en eût-il cent dans son écurie.

Indépendamment des trois classes de marchands dont je viens de parler, il en existe une pour la

définition de laquelle je cherche vainement un terme. C'est une espèce de mosaïque d'hommes tenant le milieu entre la servitude et la liberté, portant le nom de *mestschânis*, mot que les Russes traduisent par le mot français de bourgeois. Les relations avec cette caste sont généralement fort difficiles, fort épineuses, pour les étrangers surtout, car son caractère social n'étant pas bien déterminé, on marche avec elle comme sur un terrain mouvant : on ne connaît pas plus ses droits et ses privilèges que son côté faible, de manière qu'en cas d'altercation on ne sait où s'adresser pour porter plainte ou pour se faire rendre justice. Le fait est que les *mestschânis* jouissent de très peu de considération ; et quant à moi, je l'avoue, je préfère, au risque de passer pour Vandale, un bon gros mougik, tout uni, à l'un de ces esclaves à demi-civilisés qui ne savent pas eux-mêmes quelle est leur position dans le monde. Le nombre en est cependant fort considérable, principalement à Saint-Pétersbourg, où il existe une longue et belle rue à laquelle ils ont donné leur nom, parce que ce sont eux qui l'ont fait construire et qu'ils l'habitent pour la plupart.

La *DOUMA*, dont j'ai parlé plus haut, est un édifice de fort peu d'apparence, surmonté d'une tour à horloge. C'est là que se réunissent les syndics nommés en cas de faillite, ainsi que les membres

du conseil municipal, lorsqu'il s'agit de délibérer sur quelque affaire commerciale de haute importance ; c'est là aussi que se décident, comme chez nous à la justice de paix, les différends d'intérêt qui peuvent survenir, chaque jour, entre les habitants de la ville.

Au pied de cette même *DOUMA*, maison de conciliation et de justice, sur la même ligne que les *milioutinïa lafki,* boutiques construites par le marchand *Miïïoutine,* qui leur a imposé son nom, et dont les Chevets rançonnent la haute et la basse aristocratie, s'est impatronisée une caste de vendeurs d'argent, d'or, de platine, d'autres métaux encore, tous imberbes, et qui, en cas de besoin, exercent avec le plus grand savoir, mais surtout avec la plus grande prudence, la profession d'agents de change et d'agioteurs. — On ne saurait les accuser d'aucune autre passion que d'une soif inextinguible pour le numéraire, de quelque nature qu'il puisse être ; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cette passion ne saurait être héréditaire ; cette classe spéciale acquiert chaque jour de nouveaux adeptes comme les trapistes.— Vertueux, par excellence, sous le rapport des mœurs, car le grand Turc pourrait les admettre sans crainte au milieu de son sérail, mais plus juifs que les Juifs, et ne connaissant que le veau d'or, ils font payer bien cher l'avantage de les

aborder, et le pouvoir ultrà-usuraire qu'ils ont de vous tirer d'embarras. — On n'est point admis dans cette association si l'on ne fait partie des *Starovertsi* (vieux croyants), secte obéissant à une charte toute exceptionnelle, dont le premier article est la non-propagation de l'espèce humaine, dont tous les membres mâles et femelles acceptent les conséquences. Cependant, il m'a été dit plus tard que des mesures avaient été prises pour détruire ce fanatisme anti-naturel.

RÉPONSE

A l'Avant-Propos de M. de Custine ou de son Éditeur.

—

Soit que l'on écrive l'histoire, soit que l'on tienne à de simples mémoires, le principe adopté, surtout aujourd'hui, c'est de ne pas confondre la fable avec la réalité, c'est d'être juste à l'égard des rois et des peuples, envers les masses comme envers les individus; c'est, en un mot, de dire ce qui est, de ne jamais dire ce qui n'a pas été, et de présumer tout au plus ce qui peut advenir; car, faire autrement, dans ce dernier cas, c'est se poser en prophète, se proclamer l'oracle ou l'arbitre des destinées humaines. Il est sans doute permis à l'historien de rattacher les faits présents aux faits écoulés et à ceux qui doivent leur succéder; cette triple étude est pour lui un devoir, sans l'accomplissement duquel s'écroulerait tout l'échafaudage d'une narration fictive à l'instant ré-

prouvée par tous les esprits sains, qui, pour s'avouer éclairés, veulent, avant tout, être convaincus de l'exactitude des choses avancées. Mais là ne s'arrête pas encore sa tâche; aux rayons de la philosophie, il doit approfondir chaque fait accompli, étudier les effets et les causes, juger les circonstances d'après les hommes, et les hommes d'après les circonstances. C'est alors, seulement, qu'il exposera, non d'après son sens particulier, mais d'après le sens de tous, des tableaux auxquels son style et son génie pourront, il est vrai, imprimer un cachet spécial d'originalité, mais dont aucun ne traversera les siècles, s'il n'est pas crayonné par la vérité.

J'ai habité la Russie pendant près de quatorze ans ; je l'ai sillonnée dans toutes ses directions, de l'est à l'ouest, du Nord au Midi. Du palais des Tsars et du château des boyards jusqu'à l'izba du paysan, j'ai tout étudié, tout vu ; j'ai calculé le bien et le mal; j'ai plané sur le luxe des grands, j'ai déploré la misère des populations; et, de tout cela, j'ai formé un faisceau d'idées, je me suis fait une opinion dont je ne saurais me départir, sans cesser d'être homme de conscience. Le livre que je présente ici au public est l'expression de la plus exacte vérité sur un gouvernement, sur des mœurs et des habitudes que l'Occident ne connaît encore que d'après les récits plus ou moins véridiques,

par des mémoires le plus souvent apocryphes, par des anecdotes la plupart controuvées, par des relations dues à quelque ressentiment personnel ou à l'esprit de parti.

J'ai à répondre à plusieurs ouvrages tous dirigés contre la Russie : celui de M. le marquis de Custine, qui a eu un succès que l'on voudrait vainement contester ; celui, moins connu, par M. Ivan Golowine, et plusieurs autres, tels que ceux qui ont paru sous les titres de *Allemagne, Russie et France,* par Marc Fournier ; les *Mystères de Russie*, par M. Frédéric Lacroix, ce dernier, ramassis d'immondices dont auteurs et libraires trafiquent aux dépens d'un public auquel ils répondraient, pour se justifier, que jamais ils n'ont mis le pied sur le sol russe. Je pourrais citer d'autres opuscules mort-nés, à quoi bon ? Je m'attacherai d'abord à réfuter le premier, déclarant, par avance, que j'éloigne de moi toute espèce d'arrière-pensée, de passion et d'animosité.

En premier lieu, dans l'avant-propos qui, du reste, est admirablement bien écrit, je ne vois qu'une véritable amplification théologique en faveur du catholicisme, d'abord, sans doute, pour se concilier les suffrages de messieurs du clergé. Que M. de Custine eût consacré à la religion professée par les Russes un chapitre particulier, rien n'était plus convenable, plus indispensable même, puis-

que sur elle reposent en grande partie la manière de vivre, les idées, le caractère, les mœurs même de ce peuple; rien de mieux. Mais poser cette question en tête d'un agenda de voyageur, en faire le pivot de toute une narration, ceci est plus qu'ambitieux, c'est déplacé. Pourquoi, à propos de simples mémoires, agiter les questions qui ont, pendant plus de trois siècles, jeté tant de perturbation dans les esprits? Sans doute il est d'un bon catholique de défendre l'Église romaine, ses dogmes, sa suprématie si vous voulez, en un mot, de faire aux yeux du monde sa profession de foi; mais pourquoi remuer la cendre des morts, et vouloir ressusciter le fanatisme, dans un moment où les âmes sont dans un état d'incandescence dont la politique peut se servir contre la religion, et la religion contre la politique? En cela, je trouverais le peuple russe l'un des plus sages; car, se contentant de la croyance en Dieu et des pratiques extérieures du culte et du rit, les prêtres et les moines eux-mêmes, à moins que ce ne soit dans l'intérieur des églises et des monastères, s'abstiennent, au dehors, de toutes controverses sur les sujets religieux; et que l'on n'aille pas croire qu'elles leur soient interdites par le gouvernement, c'est qu'elles sont étrangères à leurs goûts, à leur manière de voir.

M. de Custine reconnaît lui-même cette vérité,

quand il dit, page 9 : « Que les protestants ont « fait un grand bien sans le savoir, qu'ils ont « réformé l'Église mère, que l'Église qu'ils ont « quittée est devenue peu à peu, depuis Luther « et Calvin, ce qu'elle aurait dû être toujours : « plus évangélique que politique. »

Mais il se trompe quand il semble affirmer, page 8, que les Russes ne voient pas dans l'Empereur le chef temporel de leur Église. Comment ne le verraient-ils pas tel, puisqu'ils n'ont que deux mots pour devise et pour cri d'enthousiasme : *Bog* (Dieu) et le *Tsar* (le représentant de Dieu)? D'ailleurs, les archimandrites et les métropolitains, revêtus de leurs ornements les plus riches et coiffés de leurs mitres les plus resplendissantes, leur paraissent bien mesquins et bien obscurs en présence du soleil impérial.

Et puis, qu'importent toutes ces nuances, oui, si vous voulez, tous ces schismes dans le christianisme? De quelque nom que vous le revêtiez, n'est-ce pas toujours la religion du divin Rédempteur? En se faisant patriarche de l'Église russe, Pierre-le-Grand n'a pas attaqué Jésus-Christ; il n'a fait que vaincre le prélat ambitieux qui voulait lutter avec lui de puissance à puissance; par cet acte de vigueur, il consacra le sentiment de tolérance que certes n'aurait pas eu le clergé russe, dans la marche de son pouvoir ascendant; il tua

les Popes moralement, comme il avait tué physiquement les Strélitz.

Le monde est un tableau vivant que chaque voyageur-peintre envisage sous le point de vue qui lui sourit davantage. Ce voyageur, ce peintre ont leurs affections particulières, leurs goûts prononcés, d'où il ressort qu'il n'est rien de rare comme de trouver des idées bien assises sur n'importe quelle contrée qui ait été explorée par eux. Allez donc trouver la vérité sous le pinceau de l'égoïsme et de la prévention qui, en tout cas, devrait rester muette en présence de ce qui existe! Rendez-vous donc un compte exact de ce qui ne vous est représenté qu'à travers le prisme d'une passion prédominante ou d'opinions émanées de préjugés!... Mais toutes ces œuvres si avidement accueillies par la curiosité ne sont, pour la plupart, que des monceaux de lignes et de phrases destinées à faire un ou plusieurs volumes, selon la richesse du sujet, qu'une masse de mensonges plus ou moins bien arrangés pour entraîner, pour tromper le lecteur.

Sans doute au milieu de ces pages si pauvrement éparses dans l'histoire, consacrant les vertus des princes et le noble caractère des nations, en surgissent d'autres bien plus riches, bien plus attrayantes, il faut le dire, parce qu'elles consignent des millions d'évènements qui font peu d'honneur

à l'humanité, généralement plus portée à croire le mal que le bien; mais pourquoi le privilège d'intéresser serait-il réservé plutôt à celles-ci qu'à celles-là? L'écrivain aurait-il donc assez peu de courage pour renier son for intérieur, pour ne pas exprimer ses sentiments, ses pensées, ses convictions? J'admets les observations justes, les réflexions spirituelles, la satire même, lorsqu'elle est motivée; mais personne au monde ne me fera lire avec intérêt, avec plaisir, des diatribes dictées par l'esprit de parti ou fondées sur la spéculation.

Etudiez bien tout ce qui, en dehors des ouvrages véritablement historiques, a été débité sur la Russie depuis Voltaire, Lévêque, Leclerc, Castéra, et MM. de Custine, Lacroix, I. Golowine, etc. Qu'y voyez-vous? D'abord fort peu de connaissance de l'histoire et du caractère de ce peuple moscovite qu'on a toujours soin d'affubler du manteau de la barbarie, puis des notions inexactes sur le gouvernement russe, auquel on prête des projets auxquels il ne pense même pas. Cependant mon intention, dans le présent ouvrage, n'étant pas d'attaquer mes adversaires sur la ligne de la politique, et me renfermant strictement dans l'article des mœurs et dans la personne de son souverain, je me ferai un bouclier de mon expérience et de mon long séjour dans ce pays, pour tâcher de triompher des

incrédules et leur offrir la contre-partie de ce qu'il a plû de dénigrer, à des hommes qui, comme on le dit proverbialement, n'ont vu la Russie que par un trou, à des hommes dont la prévention a guidé la plume, chose que n'excuseront ni l'habile arrangement des idées, ni les fleurs d'un style élégant et soutenu. Je ne sais pas, moi, faire le thème en deux façons.

D'abord, j'adopterai toujours très peu l'édifiante ingénuité de M. le marquis de Custine, qui, sans préjugés, aborde une contrée entièrement neuve pour lui, la traverse à vol d'oiseau, et en revient avec des tablettes chargées de noir qu'il intitule : *La Russie en* 1839. Comment en deux mois et demi ou trois mois au plus, M. de Custine a-t-il pu résumer à lui seul ce qui a fait, depuis Charlemagne, l'étude de tous ceux qui se sont appliqués à faire apercevoir à l'Occident ce point obscur qui aujourd'hui, sous le nom de Panslavisme, menace d'absorber toute l'Europe orientale, depuis le golfe de Finlande jusqu'aux bouches du Danube, au Bosphore de Thrace et à l'Adriatique?

M. de Custine nous déclare, toujours fort ingénuement, que les lettres qu'il a fait paraître étaient de simples lettres de portefeuille; comment se fait-il, s'il ne voulait pas les livrer à la publicité, qu'elles soient toutes revêtues de ce vernis d'acerbité qui décèle ou de la mauvaise foi, ou quelque

inexplicable rancune dont il ne peut rendre compte? Est-il donc un censeur si pur qu'il trouve des taches dans le soleil? Il flatte, il est vrai, mais à la manière des chats, les Russes, au détriment de leur souverain; il les trouve *grands* dans leurs vices même les plus choquants, il les trouve aimables et d'un caractère intéressant..... Ne serait-ce pas ici l'historien-voyageur qui serait intéressé?..... A quoi bon se battre les flancs pour se faire bien venir d'une nation où l'on a trouvé la plus généreuse hospitalité, et quêter son absolution au prix de ses convictions? Ou je me trompe grossièrement, ou Machiavel a guidé la plume de M. de Custine, toutes les fois qu'il a parlé du Tsar et des grands de l'empire. ... Pourquoi tant de tolérance pour le menu peuple, et tant de sévérité pour les boyards? Il y a là une aberration que je ne concevrai jamais, un oubli de franchise que personne n'admettra de la part d'un homme haut placé, qui ne doit rien craindre de la noble émission de ses opinions.

Certes, il est louable, il est bon, il est beau de voyager lorsque l'on a le goût et les moyens de le faire. Rarement on a vu des aventuriers abandonner leur idée fixe de faire fortune, pour transmettre à la postérité les observations qu'ils ont recueillies sur leur route; mais l'homme civilisé, l'homme instruit et millionnaire, qui n'a d'autre

but que le progrès et l'intérêt de sa science, est armé de toute autre manière que les Don Quichotte de grands chemins : partout où il passe, partout où il réside, rien ne lui échappe; son carnet est un précieux mémorandum, sur lequel il inscrit ses moindres réflexions qui, faites sur le théâtre même, portent un intérêt de localité dont le secret meurt dans le silence du cabinet.

Oui, comme le dit judicieusement M. de Custine, la Russie est peut-être le pays le plus curieux à observer aujourd'hui. A l'Occident, limitrophe des pays les plus éclairés; à l'Orient, en contact avec les hordes les plus reculées en civilisation, elle présente au philosophe, à l'historien, à l'explorateur, un de ces exemples uniques dans les fastes de l'univers, d'un peuple qui, en moins de deux siècles, d'enfant devient adulte, et dont l'adolescence et la jeunesse ont été si précoces, qu'en ce moment même, à moins d'un de ces évènements imprévus, d'une de ces commotions politiques soudaines comme la foudre, et qui en fassent la reine du monde, elle aura atteint sa vieillesse, peut-être même sa décrépitude et sa caducité, sans avoir joui de sa virilité. M. de Custine veut obliger son lecteur à le suivre, autrement dit, à admettre toutes les teintes de ses tableaux; mais c'est là, ce me semble, une prétention bien ambitieuse... Où serait donc le libre arbitre? Permis à M. le marquis

de Custine de solliciter et de mériter même l'admiration de ceux auxquels il raconte; mais il a trop d'esprit pour aspirer à pareille déférence et à des élans d'enthousiasme de la part des personnes que leur position a mises à portée de dire les choses comme elles sont, et non comme elles pourraient être, et qui, exemptes de toute influence étrangère, de tout sentiment personnel, ne transigent jamais avec l'exactitude des faits, la religion des traditions et le témoignage des hommes consciencieux. M. de Custine est presque téméraire en affirmant qu'il est étranger à l'intérêt, à la peur qui dictent des éloges, à la haine qui dicte des calomnies.

Ennemi du gouvernement représentatif il revient en France ami des constitutions; à quoi attribuer une conversion aussi subite? L'auteur a le soin de la justifier en termes qui ne laissent rien à désirer; cependant, à travers les louanges qu'il prodigue au gouvernement mixte, malgré l'énumération des avantages qu'il lui reconnaît, il est facile de voir que le converti lui-même voue un culte secret à l'idole de ses pères, et que la monarchie telle qu'il la comprend et qu'il la désire, frise de bien près le despotisme, puisque, refusant l'élévation des sentiments au citoyen constitutionnel, il ne concède qu'à regret plus d'activité à la pensée et plus de puissance à l'action des lois.

N'aperçoit-on pas là l'oreille d'un lièvre tant soit peu jésuite qui veut flatter sa coterie?

Maintenant, puisque M. le marquis de Custine connaît si bien la Russie, le caractère de ses habitants, l'extrême susceptibilité de la police, comment se fait-il qu'avec le tact dont il est pourvu, il ait cru devoir conserver par devers lui, sans oser les envoyer en France par la poste, les observations qu'il a soumises avec tant de bonheur au public sous la forme de lettres? C'est que, sans nul doute, cette police n'est pas aussi tracassière qu'on veut bien le dire; c'est que, si elle eût été telle, avertie des intentions de M. le marquis, elle aurait envahi son domicile et mis ses papiers sous le scellé, et qu'aujourd'hui nous serions privés de ses impressions de voyage. Nous l'estimons très heureux d'en avoir été quitte à ce prix, car nous connaissons tels individus qui, pour bien moins, n'ont pas eu le même bonheur. Il est vrai que M. de Custine a été fort reconnaissant envers ses amis de Russie, et que, pendant trois années entières, ses mémoires sont demeurés cachés sous son traversin; sa peur n'était donc qu'une panique; il savait bien qu'une semblable peccadille ne le conduirait pas en Sibérie; la plus grande punition eût été son retour en France, ou pour mieux dire le dépôt de sa personne à la frontière; et son plus grand dédommagement, il l'eût trouvé

dans sa philosophie aidée de sa prodigieuse mémoire et de cette intention, injuste sans doute, mais qui, quelquefois cependant, révèle l'esprit de raisonnement et l'intelligence supérieure.

Je ne suivrai point M. de Custine pas à pas dans le dédale de son avant-propos semi-politique, semi-religieux ; je souffrirai avec lui de cette lutte qu'il a, dit-il, soutenue contre lui-même, avant la mise en lumière de son œuvre, tourmenté d'un côté par ses souvenirs d'amitié dans le Nord, de l'autre, par son antipatie pour le Tsar et son code draconien ; mais toujours réfugié sous l'aile de la Charte française, il rend sa plume esclave de sa pensée, qu'il affranchit de toutes entraves, qu'il abandonne à tout ce que l'imagination peut enfanter de fictif pour se mettre au lieu et place de la vérité. Moi, je l'arrête au milieu de sa course vagabonde, et, opposant des faits à des faits, je veux prouver aux lecteurs que M. le marquis, malgré toute sa sagacité, n'a été que le sculpteur inexpérimenté d'une statue qu'il n'a représentée que sous une seule face ; qu'il n'a su ni copier ni même rêver son modèle, et que son livre, si bien rédigé qu'il puisse l'être, sous le rapport de la forme, pèche essentiellement par le fond, pierre angulaire de tout ouvrage, surtout en matière de controverse.

En résumé, M. de Custine connaît parfaitement

son époque ; il sait qu'un éditeur, avant de publier, tient surtout à une garantie matérielle, qu'il lui faut ce qu'on appelle de la page, de la copie. — Quant à moi, quoique bien blessé, même sur le champ de bataille littéraire, fier de mes cicatrices et de mes défaites, mais fort d'un bien long séjour en Russie, pendant lequel je ne suis pas resté oisif, je dirigerai mes batteries continues d'observation à celle de l'honorable marquis. A l'arsenal de documents, de récits de salons, de traditions de coulisses, de sarcasmes, en un mot de fausses données, dont il a enrichi son mémorial, fruit de moins de trois mois de présence, à Pétersbourg, à Moscou, Nijni-Novgorod etc., etc., j'opposerai une seule arme : le vrai. Je serai juste, sans me faire ni apôtre, ni séïde, mais je dirai ce que j'ai vu, ce que j'ai étudié, ce que je sais, et dussé-je passer pour un Hérule ou un Goth, je ne saurais m'empêcher de représenter sous leur jour véritable le Tsar, sa cour, et de tracer la physiologie du peuple russe tel qu'il existe réellement.

SOMMAIRE.

M. le comte Ivan Golovine.—Idées libérales.—Constitution.—Pierre-le-Grand.— 1789. —Napoléon.—Affranchissement des serfs français.—Gouvernement mixte.—Avantages du gouvernement monarchique.—La première civilisation russe vient de l'Orient ; la seconde et la principale, de l'Occident.—Le Tsar-Dieu.—Mécontentement des Seigneurs contre Alexandre.—Associations secrètes.— Caractères des Grands-Ducs Nicolas et Michel. — Conjuration du 14/26 décembre 1825.—Le Grand-Duc Michel.—Entretien de deux Moujiks.—Courage du Grand-Duc Nicolas.—Type du caractère russe.—Influence mongole.—Les Russes avant et après leurs incursions dans le Bas-Empire.—Premiers établissements anglais en Russie.— Saint-Pétersbourg et Cronstadt. — Catherine-Louis XIV.—Le caractère russe perd de plus en plus de sa nationalité. —Madame de Staël.—Citations.—M. Ivan Golovine.—Evènements de 1825.—Avènement de Nicolas Ier.—Esprit de la Révolution de Pologne, en 1831.—Origine de la haine des Russes contre les Polonais.—Conduite de ces derniers, à Moscou, de 1603 à 1612, à l'époque des quatre faux Dmitris. — Sac de Praga, par Souvârof, en 1794.—Distinction entre Nicolas et Fernand Cortez et Pizarre. —Caractère constant de la politique anglaise, depuis Elisabeth et Cromwell.—Affaire de Parga, en 1820 ; conduite des Anglais à cette occasion ; mort d'Ali-Pacha, et quelques mots sur cet illustre et cruel visir.—Motifs qui ont dû inspirer la conduite du Tsar.— Leçon d'expérience.

J'arrive à l'ouvrage de M. Ivan Golovine, de deux années postérieur à celui de M. le marquis de Custine. Je l'ai lu avec toute l'attention, je dirai même la religion que doit tout lecteur consciencieux à un écrivain qui, tout en professant le plus grand amour pour son pays, semble, pourtant, prendre à tâche de le montrer plus arriéré, plus barbare qu'aucun autre, de calomnier son souverain, en un mot de continuer l'œuvre de rébellion

à l'exécution de laquelle n'ont pu parvenir les fauteurs les plus intelligents, les plus énergiques des sociétés secrètes en Russie, sous le règne de l'empereur Alexandre.

Que M. Golovine me permette de lui dire qu'il va trop vite en besogne ; que la Russie, assise au banquet européen, depuis cent cinquante ans à peine, n'est nullement mûre pour être dotée d'une constitution, dont la mise en pratique aujourd'hui mettrait la monarchie en péril, en sapant de prime-abord les principes sur lesquels elle repose. Qu'il se rappelle le peuple russe dont il a fait un portrait si frappant ; qu'il étudie ces hommes de la nature, héritant de père en fils de l'esclavage et d'un sentiment d'idolâtrie pour le Tsar ; qu'il réfléchisse aux efforts surhumains qu'il a fallu à Pierre-le-Grand, pour tremper ses sujets dans la piscine de la civilisation ; et il conviendra que le moment est bien éloigné encore où les idées libérales pourront trouver de l'écho dans les deux capitales mêmes de l'immense Moscovie.

Entre Tarquin, qui fut chassé de Rome, et Auguste, premier empereur, il s'est passé une période de cinq cents ans, pendant laquelle on peut dire que Rome vécut sous l'influence de la fièvre républicaine. Comment se fait-il qu'après tant de combats pour maintenir la liberté, tant de luttes pour sauvegarder les droits du peuple, tant de gloire

conquise au prix du sang le plus généreux, ces fiers romains, que le nom de roi faisait frissonner, aient consenti, jusqu'à l'invasion des barbares, à courber la tête sous le joug impérial? Comment se fait-il encore qu'après la révolution de 1789, qui a ébranlé le globe jusque dans ses fondements, qu'après dix ans à peine d'une république célèbre par tant de hauts faits et tant de crimes, la France, si simple dans ses mœurs, ait salué avec joie le manteau des Césars dans lequel se drapait Napoléon avec la double couronne dont il décorait son front? Cette transformation politique est-elle une preuve de la faiblesse des peuples ou de l'audace des ambitieux; ou bien ne serait-elle pas plutôt un hommage involontairement rendu par les nations au gouvernement qui leur convient le mieux, au risque d'accepter le despotisme, l'absolutisme et l'autocratie sous le nom de monarchie, parce que là, seulement, peut exister la centralisation, force vitale des pouvoirs législatif et exécutif?

Les peuples occidentaux, fatigués de tant de convulsions politiques, affranchis, par les deux révolutions d'Angleterre et de France, de l'ignominie de la glèbe et des tortures du féodalisme, ont adopté un gouvernement mixte, auquel la politique a donné le nom de constitutionnel; et, certes, puisqu'il faut rendre justice à qui de droit, nul gouvernement n'offre aux administrés plus de sé-

curité, plus de garanties d'ordre et de liberté publique ; tout, dans le tracé, s'y trouve en harmonie : pondération des pouvoirs, distinction exacte et précise dans les attributions de chacun d'eux ; égale répartition et compensation dans leurs actes, rien ne manque, dans ce sublime triumvirat, pour assurer le bonheur des hommes soumis à ce mode de souveraineté ; mais depuis la charte de Jean-sans-Terre jusqu'à celles de Louis XVIII et de Louis-Philippe, examinons bien si ce qui existe sur le papier est bien rigoureusement observé et mis en pratique. Si bien étudiés, si bien combinés qu'en aient été les articles, les porteurs du sceptre aperçoivent, à chaque événement un peu grave, que le texte leur laisse à eux trop peu de puissance, ou aux peuples trop de latitude ; et, de même que les légistes et les jurisconsultes consacrent leurs veilles à commenter l'esprit de la loi, les pairs et les députés travaillent cette pauvre charte, et, l'interprétant chacun à leur manière, et dans leur intérêt, finissent par lui trouver un tout autre sens que celui sous lequel le comprend la nation ; tel ou tel mot leur offre une amphibologie dont ils s'emparent bien vite, pour faire peu à peu disparaître quelque parcelle de cette liberté qu'ils n'ont concédée qu'à leur corps défendant. La charte et la loi sont choses tellement sacrées qu'elles devraient ne pouvoir être soumises à au-

cun contrôle, à aucun commentaire; les termes devraient en être si clairs, si précis, qu'il y aurait presque crime à y trouver une autre interprétation que celle qu'elles ont consacrée! Mais tel est l'esprit humain, que ses œuvres, même les plus parfaites, laissent toujours quelque chose à désirer, et que sous le régime constitutionnel, la politique, la marche de l'administration, la prospérité ou la misère publique dépendent essentiellement du caractère particulier du chef de l'état qui, malgré lui, finit toujours par gouverner, tout en ne voulant que régner.

Ainsi donc, le consentement des peuples étant un témoignage irréfragable, et la plupart des peuples étant soumis à la volonté d'un seul, de quelque nom que l'on puisse revêtir ce seul, il s'ensuit que la forme du gouvernement monarchique est celle qui convient le mieux au caractère de l'homme, amoureux, avant tout, de son bien-être et de sa tranquillité. Le despotisme peut être débordé, vaincu par les circonstances; l'autocratie peut, comme un linceul, couvrir les cendres des Charlemagne, des Tchinguis, des Timour, des Bajazet, des Thamas Kouli-Khan; l'autocratie peut lever la tête sous les traits du maître du Céleste-Empire, du monarque du Japon, du Tsar de toutes les Russies; mais il n'en reste pas moins vrai que l'action du pouvoir est moins grande, moins forte,

moins formidable, moins concentrée dans une république, que dans un royaume ou un empire dont le chef, soleil politique, dispense tous les rayons de l'autorité souveraine.

L'Occident ayant reçu les premiers éléments de civilisation de l'Orient, a dû en recueillir nécessairement le régime monarchique, émané lui-même de la puissance patriarchale; et ce régime, quand les livres saints ne seraient pas là, pour l'attester, est écrit dans notre cœur, par un décret immuable de l'être suprême; il a voulu que la sainte hiérarchie, dont la grandeur ineffable forme le dernier échelon, fût représentée sur la terre par une échelle de grades, de rangs plus ou moins élevés dont le dernier échelon serait quelqu'un de ces êtres privilégiés, auxquels on est convenu d'appliquer les titres de princes, de rois, d'empereurs, etc.

Et comme, malgré sa fusion avec les anciens Scythes, les Sarmates, les Varègues et, malgré même ses relations récentes avec l'Europe occidentale, on ne peut s'empêcher de reconnaître que le peuple Russe ne soit originaire de l'Orient, dont il possède les mœurs nomades, la bonhomie, l'hospitalité, on est obligé d'admettre aussi que la forme de son gouvernement est admirablement bien adaptée à son caractère, qui, s'il n'était comprimé par la crainte, tendrait constamment à se

toujours contre l'autorité et à reprendre ses allures sauvages et vagabondes. Je ne répéterai point avec Pangloss, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ; je ne me ferai pas le panégyriste aveugle des nombreux abus qui se commettent journellement en Russie ; mais ce dont je suis bien convaincu, et ce que je désirerais surtout inculquer dans l'âme de mes lecteurs, c'est que les améliorations gouvernementales n'étant arrivées chez nous qu'après des efforts inouïs et des tâtonnements sans nombre, il faudra des siècles peut-être encore, pour que la Russie puisse se mettre au niveau des peuples aux oreilles desquels est parvenu le simple nom de *Constitution*. Cela est si vrai que, lors de la fameuse conspiration de 1825, les conjurés ayant prononcé ce mot qui aurait du être magique, le peuple se mit à crier : *Da zdrâzdvouïetie Konstanntine*, vive Constantin ! Voilà où en est encore cette nation qui, trop jeune pour lutter avec les pères conscrits de la civilisation, ne sent pas encore ce feu de régénérescence et de vigueur intellectuelle qui élève les hommes au-dessus les uns des autres ou qui du moins les rend égaux.

C'est sans doute une impression bien fâcheuse, un cruel spectacle de voir en Europe l'esclavage, non-seulement régner chez une nation chrétienne, mais constituer la base essentielle de son exis-

tence ; mais ici la philosophie doit s'effacer devant la politique, ou plutôt l'une doit reconnaître que la Russie n'est pas encore prête pour être libre ; et je mets en fait qu'aujourd'hui, si les Russes étaient délivrés du servage, ils ne seraient pas même à la hauteur des vilains du moyen-âge dans nos contrées, si, à cette époque, on eût exempté ceux-là de la glèbe et de tout droit de vasselage. Semblables à des oiseaux nés dans une volière, dont on ouvrirait les portes, ils se dirigeraient étourdis dans l'espace, et ne sachant où s'arrêter, ils deviendraient bientôt la proie des vautours ; et que l'on ne croie pas qu'aucune des révolutions de Russie ou de Pologne ait eu pour but l'affranchissement des esclaves, non ! C'est en quoi je suis de l'avis de M. Ivan Golovine, forcé d'avouer qu'en Russie, comme en Turquie, comme à Rome, sous les premiers empereurs, il ne peut y avoir que des révolutions de palais ; il ne faudrait pas même songer à y voir éclater de ces révoltes dans lesquelles des légions créaient chacune un César, auquel elles confiaient le soin de consolider sa couronne.

Il y a plus : l'autocratie du souverain n'a rien à redouter de la situation des esclaves dans l'empire, car partout où se montre le monarque, il est salué, vénéré, comblé de bénédictions ; c'est Dieu qui passe, c'est son représentant sur la terre, et tous les cœurs lui sont acquis ; elle n'a pour enne-

mie que l'aristocratie russe qui ne vit, qui ne brille qu'en raison du plus ou moins grand nombre de ses serfs. Pourquoi l'empereur Alexandre a-t-il excité à un aussi haut degré le mécontentement de ses boyards? Pourquoi, peut-être, ce qu'éclaircira l'histoire, a-t-il succombé à la fleur de ses ans? C'est que, dans sa grandeur d'âme, il avait voulu l'affranchissement de tous les serfs de l'empire, et que pour donner l'exemple, il avait libéré ceux de la couronne; c'est que, par cette mesure, qu'il provoquait, sans oser pourtant la rendre l'objet d'un oukase, il sondait l'esprit de ses grands vassaux, pour voir si leur égoïsme comprenait sa magnanimité.

Le peuple ne fut donc pour rien dans l'échauffourée du 14/26 décembre 1825. Son sort devait rester le même, et les associations formées sous le nom d'*Union du salut*, d'*Union du bien public*, ou du *Livre vert*, n'avaient d'autre but que de substituer une dynastie à une autre, parce que l'on croyait Nicolas imbu des mêmes idées qu'Alexandre. Ce fut positivement une guerre de partisans, d'autant plus maladroits, que les moteurs avaient choisi pour chef l'homme le plus incapable, le plus inepte, le moins énergique, le moins susceptible de comprendre la hauteur de la mission dont il assumait les résultats sur sa tête.

Alors, j'en appelle à vous tous, Messieurs, qui

ne voyez dans Nicolas Ier qu'un homme au regard fauve et au cœur de hyène! Qu'eussiez-vous fait dans ce moment suprême, qui devait décider du sort de l'empire et de la couronne? Auriez-vous candidement attendu que les conjurés eussent utilisé leurs instants, pour pénétrer dans le palais et passer au fil de l'épée toute la famille impériale? Qui de vous, si fier contempteur du noble élan, de la tacite indignation du Tsar, aurait, comme lui, eu le courage d'affronter personnellement la trombe prête à fondre sur lui? — Daignez vous rappeler, Messieurs, qu'à cette époque (1825) Nicolas était encore à son apprentissage, dans l'art de gouverner; il avait vingt-huit ans, et certes, ce n'était pas le moyen de le rendre clément, que d'inaugurer son règne par un acte qui menaçait sa vie et celle de toute sa race.

J'ai eu mille fois, dans l'intimité dont il daignait m'honorer, l'occasion d'étudier le caractère de l'empereur Nicolas, lorsqu'il n'était encore que Grand-Duc. Il était, il est vrai, très peu communicatif, surtout avec les hauts dignitaires de l'empire et les généraux. Cela doit facilement se concevoir. Ces grands personnages venaient auprès de lui et de son frère Michel, plus par convenance, par devoir que par dévouement; j'en appelle à tous les courtisans des temps passés et présents! Seront-

ils les mêmes dans l'avenir? Je le présume! Quoiqu'il en soit, d'après nos propres observations et d'après l'opinion généralement reçue et avouée, les grands ducs Nicolas et Michel voyaient et aimaient dans Alexandre bien plus un père qu'un frère; aussi avaient-ils pour ses ordres la soumission la plus respectueuse, et dans la vie privée, d'où était bannie toute étiquette, les mots de Monseigneur et d'Altesse semblaient même mal sonner à leurs oreilles! On m'objectera peut-être, qu'il y a loin de la conduite, du caractère, des mœurs d'un grand duc héréditaire à ceux d'un empereur; mais on ne saurait cependant s'empêcher de convenir que cette transition, si rapide qu'elle puisse être, ne transforme pas un homme, que d'un agneau elle ne fait pas un tigre, et qu'une fois tenant le sceptre et portant la couronne, un Tsar ne se dépouille pas entièrement du type de généreuse bonté qui caractérisait celui qui devait succéder à Alexandre, en vertu de l'acte de renonciation de Constantin au trône de Russie, par suite de son mariage avec la princesse de Lowicz.

Le jour de l'échauffourée de la place d'Isaac, car cela ne mérite pas d'autre nom, après un projet aussi longuement médité; les conjurés, entre neuf et dix heures du matin, vinrent s'emparer de cette place, du côté de l'église qui porte ce nom, et qui a presque une verste de long, avec des trou-

pes qu'ils avaient amenées, et dont le nombre augmenta par l'arrivée successive de quelques détachements; les principaux chefs ne paraissant point, les troupes restèrent l'arme au bras dans la plus complète inaction. Il n'en fut pas de même du côté du palais, qui n'avait alors d'autre défense que la garde nécessaire à son service journalier; on fit venir des troupes et de l'artillerie; avant deux heures on était plus qu'en mesure pour repousser les insurgés.

Le Grand-Duc Michel, arrivant de Varsovie, le même jour, entre onze heures et midi, sans se donner le temps de changer de vêtement, se transporta, de suite, à la caserne d'un des régiments dont la moitié se trouvait déjà du côté des révoltés, fit prendre les armes à l'autre moitié, se mit à la tête et l'amena en personne à son frère.

Ainsi que je l'ai dit, la place du palais et celle d'Isaac n'en font qu'une; l'empereur la parcourait, tant à pied qu'à cheval, se mêlant même parmi ses ennemis! Ne se mettait-il pas à leur discrétion? Est-ce là craindre pour sa vie? Dans le nombre des aides-de-camp, qui suivaient l'empereur, il en était un qui devait le frapper. Quel motif arrêta son bras? — « Son sangfroid et sa témérité m'en « imposèrent, dit-il, lorsqu'il fut questionné. »

Jusqu'à midi aucune forte résistance ne pouvait être opposée à une tentative de la part des ré-

voltés. Heureusement la défection, la crainte et de fausses dispositions paralysèrent tout le mouvement d'attaque qui, pour le guider, ne comptait dans les rangs que des chefs secondaires. Pouvait-on prévoir où aurait pu s'arrêter cette insurrection, si elle avait eu du retentissement dans l'intérieur de l'empire?

Quelques paroles entendues de la conversation de deux mougiks, à ce sujet, suffira pour faire trembler encore sur les suites que la réussite du complot aurait entraînées. « Ah! disait l'un, quel « dommage que la révolution n'ait pas eu lieu, « nous serions tous riches a présent.— Comment « cela, dit l'autre?—Eh certainement! Nous eus- « sions tué nos maîtres et pillé leurs maisons.— « C'est vrai ça. » Mais ce dialogue, il ne faut point en douter, se passait entre deux paysans stipendiés; car, ainsi que je l'ai dit plus haut, le peuple était entièrement étranger à cet événement tramé dans l'ombre, par des hommes qui voulaient substituer leur propre aristocratie à celle qu'ils se proposaient d'écraser.

A la mort d'Alexandre, j'ai dit et je crois encore qu'il y a double hypothèse dans le mouvement insurrectionnel qui a marqué l'avènement de l'empereur Nicolas Ier. Si ce monarque en était instruit, sa politique a-t-elle exigé qu'il fermât les yeux sur l'éruption du volcan, ou même qu'il la

provoquât ; ou bien s'il ignorait les secrets dont Arakhtchéïef, seul, aurait pu lui donner connaissance, après la mort d'Alexandre ; pourquoi n'a-t-il pas dissipé de suite un rassemblement illégal de troupes, à une portée de fusil de son palais ? Pourquoi a-t-il attendu que le sang coulât et que ses jours fussent en danger ? Lorsque la nouvelle du mouvement fut arrivée jusqu'à lui, est-ce un ange tutélaire qui lui a inspiré d'aller comme le Christ au-devant de ses adversaires, ou bien un démon qui l'a averti de leur lâcheté ? — Non, sa décision fut spontanée, sa présence fut un coup de foudre pour les Catilinas... Un tel acte de courage ne pouvait lui inspirer que du mépris pour ses assassins...

Pour l'écrivain philosophe qui a étudié la Russie, autrement que sous l'influence d'un bien-être particulier qu'il tient de la prospérité d'une industrie quelconque ou de ses relations avec la cour, le Russe, même le plus pur sang, est un composé de Grec astucieux, avec lequel il a eu si longtemps affaire dans les premiers temps de la monarchie ; du Normand, brave dans les combats, mais procédurier en temps de paix ; enfin, des indomptables Scythes, devenus depuis Sarmates, Roxolans et Slaves ; de là, ce mélange de ruse, de courage et d'inconstance, que présentent aujourd'hui le type physique et le caractère moral des

habitants de la Moscovie. Si l'on cherche la cause de l'esclavage en Russie, on ne le trouvera pas ailleurs que dans le long asservissement des Russes au joug tatar, qui pesa sur eux depuis 1224, époque de l'invasion des Mongols, jusqu'à la bataille de Koulikof, où Jean III, victorieux, commença à ébranler le pouvoir de ses dominateurs, et jusqu'à l'affranchissement définitif qui n'eut lieu qu'après la conquête de Casan, sous le règne formidable d'Ivan-Groznoï (Jean-le-Terrible). Et, chose que les historiens n'ont pas encore fait observer jusqu'à ce jour, et sur laquelle cependant ils auraient du s'appesantir, c'est que les Russes d'Igor, de Sviatoslaf et de Vladimir, seuls qui, descendant le Dniéper, dans d'innombrables barques, allaient porter le ravage dans l'empire d'Orient et rançonner les Césars-Byzantins, jusque dans leur capitale, n'étaient pas assujétis à leurs chefs, comme ceux que les grands-princes de Moscou, reçurent des lieutenants du Khan des Tatars.

Sous le règne de ce Jean IV, surnommé le Néron du Nord, commencent les premières relations sérieuses entre la vieille Europe et la Moscovie, dont le nom, à peine connu, se rattachait à celui, même encore, des contrées asiatiques. Les voyageurs, des missionnaires avaient précédemment exploré la Pologne et les pays limitrophes; mais, c'est à peine s'ils avaient osé s'aventurer

dans une région habitée par des hommes séparés du reste du monde par leurs mœurs, leur langage et leur religion ; cependant, à l'époque où la découverte du cap de Bonne-Espérance et celle de l'Amérique eurent changé la face politique et commerciale du globe, la grande Elisabeth fut la première dont le génie comprit les immenses avantages que des rapports d'amitié avec les grands-princes de Russie, procureraient au royaume qu'elle avait élevé à un aussi haut degré de puissance. Des ambassadeurs anglais furent envoyés à Moscou, au nom de la grande souveraine ; ils y furent reçus avec un luxe tout-à-fait asiatique, une hospitalité dorée, pour ainsi dire ; et, grâce à la magnificence que déploya elle-même la députation britannique, il fut conclu, entre les deux États, un traité par lequel l'Angleterre obtint le droit d'établir un comptoir à Archangel, pour l'échange des marchandises anglaises et autres, contre les bois de construction, le lin, le chanvre, et tous les approvisionnements nécessaires à la marine. C'est de là, on peut le dire, que date l'incontestable supériorité numérique de la force navale anglaise ; car ce ne fut que longtemps après, c'est-à-dire, lorsque Pierre Ier eut fondé Pétersbourg et Cronstadt, que les autres puissances occidentales, et surtout la Hollande, envoyèrent leurs vaisseaux dans un port qui leur offrait un

nouveau débouché pour l'excédant de leurs produits, et des matériaux plus que suffisants pour la confection, l'armement et les agrès de leurs navires de guerre et de commerce.

Au fur et à mesure de l'agrandissement de la nouvelle capitale, les étrangers y affluèrent bientôt de toutes parts ; d'un autre côté, les alliances des monarques russes avec les familles princières de la Germanie y attirèrent une multitude d'Allemands, qui, joints à la foule de ceux de l'Esthonie, de la Courlande, de la Livonie et de l'Ingrie, et précédemment encore, après la soumission des grands-maîtres de l'ordre Teutonique, fournirent une masse d'étrangers dont les indigènes ne prirent aucun ombrage, protégés qu'ils étaient par la cour, ou indispensables qu'ils se montraient par leur savoir, leur industrie, et leur désir de se rendre utiles à leur nouvelle patrie. Enfin, Catherine II voulut, dans son palais, implanter la politesse, les mœurs aimables et jusqu'au langage de la cour de Louis XIV. De là, une nouvelle attaque au caractère primitif du russe ; de là, cette fusion imperceptible de deux nouveaux éléments à ce mélange de Grecs, de Normands, de Scythes et de Slaves que nous avons cité plus haut. Il est vrai que la jeune capitale se ressentit beaucoup plus qu'aucune autre de cet amalgame d'idées nouvelles, de points de vue

étrangers qui firent de Pétersbourg comme l'étoile du cosmopolisme.

Il est vrai encore que dans l'intérieur de l'Empire, dont Moscou la Sainte est toujours demeurée le centre, on retrouve le signe primordial de la nation ; mais on ne saurait pourtant ne pas reconnaître qu'un contact trop rapide, trop forcé même avec les étrangers, n'ait fait perdre aux Russes cette teinte d'originalité qui séduit, qui intéresse, qui attache l'observateur dans l'étude d'un peuple neuf. Voilà ce qui a fait dire à Mme de Staël : — « la Russie est un fond tatar avec une lisière française ; » à un autre : — « les Russes sont des fruits pourris avant d'être mûrs ; » à un troisième : — « Pierre-le-Grand a mis sa nation en serre-chaude ; il l'a élevée à la vapeur. » — Dans tout cela il y a plus d'esprit que de vérité ; ces axiômes peuvent être applicables à la population de Saint-Pétersbourg, mais ce n'est pas là qu'il faut chercher la nationalité russe ; c'est, je le répète, à Moscou, et dans les gouvernements de l'intérieur seulement, que l'on trouve la vieille Russie, telle qu'Alexis Mikhaïlovitch l'a léguée à Pierre-le-Grand.

M. Golovine, en parlant de ses compatriotes, a beaucoup puisé dans la boîte aux sarcasmes ; il les sème à profusion lorsqu'il s'agit de la Russie ; mais je ne saurais y ajouter foi : il n'est pas pos-

sible qu'un vrai Russe ait pensé de telles choses; il se peut qu'il les ait sanctionnées de sa signature, mais elles ne sont point dans son cœur; nous ne sommes plus au temps où la Moscovie, encore inconnue, et abordée seulement par quelques pélerins aventureux, comme Pierre Carpin et Paul Jove, n'était aux yeux de l'Europe, encore mal civilisée, que le séjour d'hommes à longues barbes et de bêtes féroces. Depuis l'inoubliable adage : *A beau mentir qui vient de loin*, on a pu consacrer dans quelques mémoires, dans l'histoire même, des relations controuvées, des faits inexacts; mais depuis vingt années, surtout, que la correspondance entre Paris, Pétersbourg, Moscou et Odessa même a triplé de célérité; depuis que le détroit du Sund n'est plus qu'un pont suspendu, sous lequel passent les pyroscaphes de Dunkerque et du Hâvre, le mensonge n'est plus possible, tout au plus que du jour au jour ou du jour au lendemain. Ce qui semblait vrai la veille est rapidement démenti. Mais aujourd'hui, à l'aide du télégraphe, de la vapeur et des rails-ways, l'air et l'espace ne sont plus des obstacles; aujourd'hui que chacun, tout porté qu'il soit à la désinvolture de conscience, ne recherche que la vérité; on se contente peu de notions inexactes, de données incertaines; le menteur nomade a peu de vogue; les voyageurs philosophes sont en grand nombre, et ne se gênent

nullement pour attester, preuves en main, la légèreté, la fausseté de toute assertion mal constatée.

Le persifflage est chose facile, principalement dans la bouche d'un homme d'esprit, et je conçois qu'un écrivain trempe sa plume dans le fiel, lorsqu'il a été abreuvé d'amertume ; j'admets tout le mordant de la satire dans une œuvre dictée par l'indignation ; mais je n'accepterai jamais qu'un noble, surtout, de quelque nation qu'il soit, fasse abnégation de patriotisme au point de dénigrer son pays, au point de marcher à pieds joints sur les plus simples éléments de la vérité, alors qu'il s'attaque à son souverain, aux actes de son gouvernement, aux mœurs, au caractère même de ses concitoyens. Je ne croirai jamais, je l'avoue, aux conversions subites, bien moins encore en politique qu'en religion, parce que le fanatisme est bien plus rare dans la première hypothèse que dans la seconde; parce que les séïdes se rencontrent plus difficilement que les Jacques Clément et les Ravaillac; aussi je me demande comment M. Ivan Golovine, membre d'une des plus illustres familles de Russie, et que l'aristocratie moscovite comptait au nombre de ses plus dévoués, s'est tout-à-coup métamorphosé en ultra-libéral, en un des coryphées du constitutionnalisme le plus exalté, pour ne pas dire plus. Je ne fais pas ici l'inquisiteur: je

n'irai pas sonder l'âme de l'auteur de *la Russie sous Nicolas Ier*, ni lui demander compte de ses convictions ; je rendrai-même justice à la perfection de son style, à la finesse de ses observations, souvent très justes et très vraies ; mais comme j'ai pris à tâche de le réfuter dans tout ce qu'il avance de contraire à l'exactitude, à des faits j'en opposerai d'autres non moins certains, non moins consacrés par le témoignage de tous. Sur l'histoire ainsi écrite à des points de vue divergents, le lecteur pourra asseoir son opinion, à l'égard d'un pays depuis trop longtemps ignoré, parce qu'exploré par des hommes dominés par une passion quelconque, il n'a été transmis au public que des faits controuvés ou mutilés, que de fausses descriptions et des portraits peu fidèles.

Pour répondre à tout ce que M. Golovine expose dans son premier chapitre, je lui demanderai d'abord ce qu'il eût fait, lui, s'il se fût trouvé à la place de Nicolas, au moment où Alexandre, ayant fermé les yeux, le laissait maître de la couronne. Oublieux des volontés suprêmes de l'illustre défunt, aurait-il remis le sceptre à un frère qui s'était lui-même déclaré inhabile à le porter? Aurait-il eu, puisqu'il n'était encore que Grand-Duc, la préscience des complots qui, dans les associations secrètes, se tramaient contre l'autorité impériale, contre son existence? Surpris à l'improviste

par les conspirateurs, le 14/26 décembre 1825, aurait-il eu, comme Nicolas, le courage de s'arracher des bras de tout ce qu'il avait de plus cher, et de s'avancer, entouré de quelques officiers seulement, dont un au moins était dans le secret de la conjuration, au-devant d'une mort presque certaine? Aurait-il préféré, pendant qu'on l'eût égorgé, assister au massacre de son auguste mère, de sa femme, de ses enfants, de son frère, de tous ceux qu'il aimait? Aurait-il vu tomber impunément à ses pieds, frappé d'une balle ennemie, l'un des plus anciens, des plus braves, des plus intrépides généraux de son armée, Miloradowitch, lâchement tué par Kakhovsky, comme le fut, neuf ans plus tard, l'intrépide duc de Trévise, placé à côté du Roi Louis-Philippe, point de mire du fanatique Fieschi? Que M. Golovine se transporte à cette heure qui sonnait pour décider à jamais de la consolidation ou de la chute d'un trône ébranlé par une si soudaine, une si épouvantable commotion! N'eût-il pas rassemblé toute son énergie pour repousser l'agression, pour pulvériser ses adversaires, pour sauver sa couronne? J'ai trop bonne opinion de M. Golovine pour penser qu'il eût agi autrement.

N'aurait-il pas, en outre, mis la main à l'œuvre pour connaître toutes les ramifications de cette vaste conspiration, qui embrassait, comme dans

un réseau, depuis les Etats germaniques jusqu'aux provinces les plus reculées de la monarchie russe? Peu confiant dans une commission dont les membres n'eussent peut-être pas attaché le même prix à l'investigation, à la découverte de la vérité tout entière, ne se serait-il pas fait président de la cour suprême pour traduire à sa barre, pour interroger lui-même ceux qui avaient joué leur tête contre la sienne? N'eût-il pas reconnu qu'en politique les demi-mesures sont plus que des fautes, et que, dans les conflits de cette nature, il ne faut laisser aucun refuge aux vaincus? Les conjurés, s'ils eussent été vainqueurs, se seraient-ils montrés cléments? Eussent-ils fait les Auguste envers un Cinna tel que Troubetskoï, qui ne demanda que la vie pour prix de sa lâche génuflexion? Et puis, tout en admettant la légitime sévérité de l'Empereur Nicolas, qui vous dit que l'on n'a pas outrepassé ses ordres? Puisque vous connaissez si bien les hommes, ne savez-vous pas que les subalternes renchérissent toujours, par adulation et dans l'espoir d'un lucre quelconque, sur la rigueur des mesures prescrites par leurs supérieurs, à plus forte raison par un Tsar?

Et quand bien même il serait vrai que, de l'interrogatoire subi par les chefs de la conjuration, ait surgi la preuve que le procès ne pouvait reposer sur une accusation de régicide, M. Golovine,

empereur et autocrate de toutes les Russies, héritier des Romanof, aurait-il écarté le crime de lèze-majesté, seul passible, d'après la loi du pays, de la peine capitale? Ne fallait-il pas un exemple pour faire taire toutes ces foudres, pour faire rentrer dans le fourreau tous ces glaives dirigés contre son sein? Ne fallait-il pas établir des catégories entre les criminels, infliger des châtiments calculés sur une échelle de proportion de culpabilité? Je n'agréerai donc point le sentiment de vindication personnelle que l'auteur prête à Nicolas Ier; car, dans une circonstance aussi solennelle, dans un évènement qui devient question de vie ou de mort pour un empire, le monarque, comme la loi, punit, mais ne se venge pas.

L'instruction minutieuse de cette grave affaire devait nécessairement amener la découverte des fils d'une autre affiliation non moins à redouter, qui, depuis la fin de la guerre de 1812, existait dans le grand-duché de Varsovie. Elle s'étendait dans les duchés de Posen, en Lithuanie et même en Gallicie; elle ne tendait à rien moins qu'à affranchir ces provinces de la domination russe, et à rétablir en un même faisceau tous les éléments de la nationalité polonaise, qui, seulement étouffés après le partage de 1772, vivaient encore plus ardents que jamais, par l'espérance que les Polonais avaient conçue de la reconstitution du royaume

de Pologne. Aucun historien n'a encore pu comprendre le motif pour lequel le Grand Homme s'obstina constamment à retarder la réalisation du vœu de ce peuple dévoué, dont les fils avaient lutté d'héroïsme avec les soldats de la grande armée ; Napoléon lui-même, dans ses mémoires, ne traite que fort légèrement cette importante question ; il ne veut pas, lui qui a reconnu avoir commis tant d'erreurs, avouer son énorme faute, celle de n'avoir pas relevé la seule digue qui pouvait arrêter le flot russe. Les Polonais, cette fois désillusionnés par l'abandon de leur protecteur, rentrés dans leur ancienne ligne politique, en vertu des traités de 1815, à l'exception toutefois de la cession à la Russie du duché de Varsovie, arrachés à la suzeraineté du Roi de Saxe, si dévoué à la cause française, ne perdirent cependant pas tout espoir de recouvrer leur liberté. Retombés sous le sceptre du Tsar, peu reconnaissants de la douceur du gouvernement d'Alexandre, ils commencèrent, dès 1818, à rêver la grande insurrection qui devait s'accomplir quelques années plus tard. Ce fut alors que cet empereur, courroucé de l'ingratitude de ses nouveaux sujets, se vit contraint, tout en leur conservant leur constitution, garantie par le Congrès de Vienne, de déployer plus de rigueur pour le maintien de ses propres droits, de faire surveiller de plus près les mem-

bres influents de la Diète, les généraux les plus considérés, les plus aimés de la nation, les chefs présumés des associations anti-moscovites, et, en dernier lieu, d'envoyer son frère Constantin à Varsovie, avec pouvoir de vice-roi, et l'ordre de prendre le commandement en chef de l'armée polonaise. Tout le monde s'accorde à louer l'excellente administration du grand-duc, le soin peut-être trop grand qu'il mit à se populariser, la bonne tenue, la discipline sévère qu'il introduisit parmi les troupes, les abus qu'il s'appliqua à réformer dans la gestion des finances; et cependant, sous ce régime presque paternel, les Polonais n'en continuaient pas moins à semer la propagande dans toutes les provinces qui avaient fait partie de l'ancien royaume. Les tentatives en étaient à ce point lors de la mort d'Alexandre qui, depuis quelques années, affaibli par la maladie de langueur à laquelle il succomba à Taganrog, ne trouva pas la volonté d'exécuter les mesures nécessaires pour faire cesser cet état de choses.

Nicolas, arrivé au trône, dut nécessairement être instruit des moindres détails de cette vaste combinaison rétroactive, dont il n'avait entendu parler que vaguement, quand il n'était que prince héréditaire; car le gouvernement autocratique, excluant tout idée d'un conseil où puissent être admis les membres de la famille impériale, il est

présumable qu'il resta étranger à tout ce que le Tsar, son frère, savait à cet égard. Une fois au fait, et plus actif qu'Alexandre, plus impétueux, plus jaloux de son autorité, ses regards durent se porter tout d'abord sur une province qui cherchait clandestinement à s'y soustraire; et certes, il n'aurait pas manqué de sévir immédiatement, sans les deux guerres qu'il eut à soutenir à la fois, au commencement de son règne, contre les peuples du Caucase et les Persans.

A son retour des Balkans, après les traités d'Andrinople et d'Unkhiar-Sélesski, en 1827, Nicolas n'eut point de repos qu'il ne se fût fait rendre un compte circonstancié sur la situation politique de ses états de Pologne; il prescrivit plus d'activité à la police, donna des ordres pour la suppression de tout écrit libéral susceptible d'atténuer le devoir d'obéissance au prince et aux lois; il prescrivit la plus grande sévérité à son Lieutenant dans le Grand-Duché. Quel souverain n'en eût fait autant, alors qu'il avait été assuré des mauvaises dispositions des Polonais à son égard? Quel souverain, fidèle observateur du plan suivi par son aïeule, transmis par elle à ses héritiers, n'eût deviné que le moment approchait de réaliser l'un des projets sur lesquels roule la politique russe? Pourquoi la diplomatie occidentale, si adroite, si alerte, lorsqu'il s'agit de ses intérêts,

n'a-t-elle pas su pénétrer que Nicolas attendait une occasion plus favorable encore, pour légitimer l'incorporation à sa monarchie, d'un pays qui ne cesserait d'être turbulent, que lorsqu'il aurait été privé de tous ses moyens de révolte? Que de princes, que d'hommes d'état même, n'ont-ils pas employé le même systême, ou pour conjurer un violent orage qui s'amoncelait sur leur tête, ou pour déjouer une conjuration? Combien même n'ont-ils pas envoyé des affidés qui, à force d'habileté et sous le masque de la plus franche bonhomie, ont su pénétrer dans le conciliabule des conspirateurs, et s'asseoir à leurs festins, pour aller ensuite divulguer leurs secrets à leurs commettants? Les gouvernements sont égoïstes comme les individus; et comme le pouvoir est une propriété acquise, par n'importe quel droit imprescriptible, ils ne sont point coupables d'employer tous les actes licites et jusqu'aux ruses de guerre pour le conserver.

On objectera que la Russie avait été imposée à la Pologne, et que, conséquemment, celle-ci ne lui devait pas obéissance passive; mais puisque l'Europe entière, fatiguée d'une guerre de vingt ans, se soumettait avec résignation aux traités de 1815, le Grand-Duché de Varsovie se serait-il cru seul obligé de s'y soustraire? Or, puisqu'il commettait cette infraction, puisqu'au lieu de se soumettre à

son nouveau souverain, il méditait les moyens de le combattre, Nicolas avait le droit incontestable d'agir en monarque irrité, et d'employer lui, de son côté, tous les moyens en sa puissance, pour les faire rentrer dans le devoir.

La révolution de juillet 1830, si soudaine, si sublime, ne put, si habilement comprimée qu'elle l'a été, être enchaînée à tel point qu'elle ne dût avoir aucune portée, aucun retentissement. Des bords de la Seine aux rives du Rhin, de la Sprée, du Danube, de la Vistule et de la Néva, une crise politique de cette importance fit ressentir ses effets chez les nations, nos voisines plus ou moins rapprochées; et tous les peuples, à commencer par les Anglais, saluèrent avec enthousiasme, avec frénésie, l'apparition du drapeau tricolore! Aussi, à l'éruption du volcan parisien, l'ébranlement devint-il général, et l'étincelle électrique se communiqua tout d'abord aux Polonais, depuis si longtemps alliés des Français, et qui n'avaient accepté qu'en protestant contre le lot qui leur était échu, par le traité de Vienne, de redevenir sujets du monarque russe. Et quelle circonstance aurait jamais pu se montrer plus favorable, plus opportune? La panique répandue dans toute l'Europe; la Prusse et l'Autriche aux aguets, l'Espagne et l'Italie n'attendant que des chefs pour obéir à la propagande; la France toute rayonnante de la plus glorieuse,

de la plus pure des victoires, certes, c'était là ou jamais le moment, pour la Pologne, de rattacher ses destinées à celles d'un pays auquel elle était dévouée d'âme et de cœur? De plus, la Belgique venait de séparer sa cause de celle du roi de Hollande, Guillaume II, beau-frère de Nicolas; tout semblait donc se réunir pour rendre toutes chances favorables à un mouvement bien combiné mais surtout rapide. Cette commotion eut lieu le 29 novembre 1830, car les Polonais, bien moins encore que les Français, s'attendaient à l'action contre-révolutionnaire qui allait faire reculer d'un demi-siècle l'élan constitutionnel; ils ignoraient encore les véritables auteurs de la catastrophe de juillet; ils pensaient qu'à quatre mois d'intervalle, leurs frères de France pourraient bien leur venir en aide, à l'heure où, eux-mêmes, ils allaient sonner le tocsin de la liberté.

Maintenant que toutes les passions sont éteintes, et que quinze années ont passé sur la poussière des victimes, et sur la tête des vainqueurs, jetons un coup-d'œil sur ce mouvement de Pologne qui, pendant quelques mois, eut la vaine prétention de triompher. Y a-t-il eu de l'accord, de l'entente entre les chefs? Ont-ils bien compris le but de leur entreprise, si belle, si sublime, si patriotique qu'elle ait pu être? En cas d'avantage, comment en auraient-ils usé avec les vaincus? Pour peu que

l'on ait étudié l'histoire de Russie, l'on verra que dans les guerres si fréquentes qui eurent lieu entre les Leckhs et la Russie, depuis Vitovte, Boleslas et les Jagellons, les derniers furent toujours les plus cruels lorsqu'ils avaient le dessus. Qui ne frémirait d'horreur en lisant les scènes de meurtre et de carnage dont se rendirent coupables les Polonais, pendant leur séjour à Moscou, de 1603 à 1612, époque où, à la suite des faux Dmitris, tous trois stipendiés par Sigismond, ils ne méditaient rien moins que la conquête de la Russie. — Cette tentative leur coûta cher.

Ce n'est point par hasard, c'est pendant neuf ans consécutifs que les Polonais, profitant des dissentions survenues en Russie, lors de l'apparition des faux Dmitris, ont exercé, dans Moscou et les provinces adjacentes, les plus horribles barbaries. — L'histoire est là.

Voici les faits : — 1603. — Un faux Dmitri, Otrépief, jeune moine échappé, par miracle ou par calcul politique, d'un couvent où il avait été relégué, entre triomphant dans Moscou, suivi des deux armées russe et polonaise, et d'un nombreux cortège de la plus haute noblesse ; il ne lui manquait plus que d'être reconnu par la Tsarine, veuve d'Ivan, qui devait être sa mère. La reconnaissance se fit ; il y eut de tendres étreintes et des pleurs.

Otrépïef, enivré de sa fortune, ne tarda pas à en abuser : il contracte une alliance avec les Polonais, demande la main de la fille du palatin de Sandomir ; elle lui est accordée. A la tête de quatre mille Polonais, qu'il fait entrer dans Moscou, il place la couronne des Tsars sur le front de cette beauté étrangère. — La présence des ennemis irréconciliables de la nation, leur arrogance, leur hauteur, leur irrévérence dans les églises indignaient le peuple et les grands. — Le nouveau souverain, de son côté, perdait avec rapidité, par ses excès honteux et ses prodigalités, la faveur de ce peuple qui venait de le proclamer avec transport. D'autre part, le prince Vassili Ivanovitch Schouïski, qui avait joué un rôle si important, sous Boris Godounof, épiait le moment de rallumer les torches de la guerre civile. Il s'introduit dans la ville, à l'occasion des fêtes du mariage de Dmitri, et y fait répandre le bruit que les Polonais, à la suite de la fille du palatin de Sandomir, ont tramé le dessein de massacrer les habitants de Moscou. — On s'arme soudain, on court tumultueusement au quartier des Polonais, qui sont égorgés sans pitié. Que serait-il arrivé sans l'avis de Schouïski ?

En 1606, apparaît un autre imposteur sous le nom de Dmitri ; ce nouveau prétendant fut battu, et presque aussitôt remplacé par un troisième que les Cosaques mirent à leur tête. Enfin, un dernier

faux Dmitri parut encore sur la scène, et trouva encore des partisans. Ce ne furent point de sauvages Cosaques ou une poignée de mécontents qui le reconnurent, mais des villes entières. Les Polonais se mirent en mouvement pour soutenir celui-ci, lorsqu'il eût été accrédité par quelques victoires. Le palatin Mnichek le vint trouver dans son camp ; — sa fille Marina, épouse du premier faux Dmitri, le reconnut pour son premier mari, et se conduisit en conséquence ; il est évident qu'elle ne pouvait pas être dupe de l'imposture ; ce fut donc par dévouement patriotique, et *pour nuire aux ennemis de son pays*, que cette illustre dame reçut les embrassements d'un brigand infâme, car c'est ainsi que le désignent les historiens.

Tandis que Schouïski, auteur d'une conspiration, vengeur d'une autre, était forcé de revêtir le froc ; tandis que la Russie n'avait plus de souverain (1611), les grands, partagés d'opinion et de parti, ne sachant à qui porter leurs serments, prirent la résolution de gouverner eux-mêmes.— Cependant, le faux Dmitri bloquait toujours Moscou ; la Pologne offrait un roi : c'était le fils du sien, et, à cette condition, elle eût abandonné la cause de l'imposteur. La nécessité fit accepter ce honteux accommodement, et le Tsar fut conduit avec sa famille auprès de Sigismond. Les Tatars,

alliés du faux Dmitri, s'ennuyant de cette guerre, le massacrèrent un matin. Et (1612) *l'insolence des Polonais étant parvenue à son comble*, tout ce qui existait de cette nation dans la ville et dans les environs fut tué, dans la nuit du dimanche des Rameaux.

Ce fut à cette funeste et sanglante époque que brilla, comme une étoile, le nom d'un simple boucher, *Kozma Minine*, surnommé Pojarski, parce qu'il sauva sa ville natale de l'incendie (en russe Pozar), qui, dit-on, allumé par les Polonais, dans divers quartiers, devait la consumer tout entière. — Devenu chef militaire, Pojarski battit les Polonais en plusieurs rencontres ; Zaïcotski, le protecteur de Marina, qui achevait avec lui le cours de ses prostitutions, alla porter le ravage dans la principauté de Rézan ; mais, ayant été fait prisonnier sur les bords du Jaïk, et conduit à Moscou, il y fut empalé ; son fils, qui n'avait que trois ans, fut pendu ; Marina mourut en prison. — Représailles barbares ! — Mais qui les avait provoquées ? — Quels ennemis se montrèrent plus perfides, plus traîtres, plus inhumains, plus barbares ! Et, après cela, quel peuple, si débonnaire qu'il puisse l'être, n'aurait conservé, dans son cœur, avec le souvenir de tant d'atrocités, le sentiment d'une impitoyable vengeance ? — Aussi les Russes prirent-ils de cruelles représailles, lors

des troubles de Pologne, en 1794. — Souvarof, envoyé contre l'armée polonaise, commandée par Kosciusko, termina cette courte campagne par la prise de Praga, faubourg de Varsovie, où s'étaient réfugiés les derniers appuis de l'indépendance polonaise. — Praga, très bien fortifiée, avait une artillerie nombreuse et 25,000 hommes de garnison. Le 22 septembre, les Russes l'attaquèrent sur quatre colonnes, avec toute l'impétuosité et la précision qui distinguaient toujours les opérations dirigées par Souvarof : en moins de quatre heures, toutes les fortifications étaient enlevées de vive force, et six mille hommes baignaient de leur sang l'étroit espace du combat. — La terreur s'empara des assiégés ; la plus grande partie, se dirigeant vers la Vistule, pour passer sur le pont de bateaux, ce pont s'écroula sous le poids ; deux mille hommes trouvèrent la mort dans les flots ; huit mille furent faits prisonniers, et il n'échappa qu'un petit nombre au désastre. La ville fut ensuite ce qu'on appelle mise à feu et à sang. Soixante-douze canons, et tous les magasins de munitions et de vivres tombèrent au pouvoir du vainqueur.

Il est vrai que Catherine ne s'était pas montrée fort loyale envers son cousin royal et son allié Auguste Stanislas, qu'elle retint captif dans ses états, après l'avoir astucieusement fait tomber dans ses

filets diplomatiques. J'accepte de la part des ennemis les plus implacables de la Russie, cette excuse politique, mais je répondrai que, si, d'un côté, la Pologne avait été déjà bien punie de sa haine contre la Moscovie, par les partages de 1772 et de 1793, et par le pacte de 1815, que si elle avait été livrée par lambeaux aux trois grandes puissances du Nord, oublieuses des exploits de l'immortel Sobiesky, triomphateur des Turcs à Belgrad et à Peterwaradine, il n'en reste pas moins vrai qu'il existait entre les deux nations, comme entre les Romains et les Carthaginois, ce levain d'animosité, qui ne peut disparaître qu'avec l'extinction de l'une d'entre elles ; — c'était une lutte à mort entre l'aigle blanc de Pologne et l'aigle bicéphale de Russie ; et dans des luttes ainsi acharnées, qui donc empêchera le vainqueur de couper les ongles au lion qu'il a su dompter? Ainsi, malgré toutes les déclamations, malgré tous les raisonnements, toutes les arguties des apôtres de la liberté des peuples, il reste prouvé que Nicolas, triomphateur des Polonais, n'a fait, en les traitant avec tant de rigueur, qu'user d'un droit qui lui appartenait, par le seul sentiment même d'épargner à ses sujets tous les maux qui les auraient accablés, dans le cas où la fortune adverse eût voulu que les Russes succombassent dans ce suprême combat à outrance.

Un jour que je raisonnais sur l'importante et

grave question de Varsovie, avec un de mes amis, homme sage, instruit, un peu politique, modéré dans ses opinions, il me dit : « Mais Nicolas Ier, « après avoir foudroyé Praga et s'être débarrassé « des plus dangereux de ses ennemis, Nicolas « n'aurait-il pas bien fait d'en revenir à des pen- « sées plus douces? Sa clémence n'aurait-elle « pas été plus puissante que sa sévérité? Qui l'em- « pêchait de former une armée polonaise? Plus « vaincus par la générosité que par son excessive « rigueur, jamais soldats n'eussent été plus dé- « voués, plus fidèles ; ils eussent été un rempart « vivant contre toutes les entreprises de l'Occi- « dent, du Sud et de l'Orient ; la reconnaissance « en eût fait des héros, dignes de leurs ancêtres, et « des vieux serviteurs de l'empire. — Votre ré- « flexion, répondis-je, part, sans contredit, d'une « âme noble, et je ne plains pas moins que vous, « les martyrs d'une cause quelconque ; mais son- « gez-donc qu'il s'agit ici d'un duel national, que « la question s'est agitée entre deux ennemis mor- « tels, qu'il n'y avait pas de rémission, pas d'ac- « commodement, pas de concession possible ; que « nous autres, qui assistons à la lutte dans la foule « des combattants, ne pouvons voir, comme le gé- « néral en chef, se dérouler les manœuvres qui « amènent la victoire ou la défaite ; qu'en politi- « que, nous ne tenons point, comme les diplo-

« matea, les fils des événements qui rattachent le « présent au passé et au futur ; et que les conseils « d'un modeste soldat comptent pour bien peu « dans la balance des intérêts internationaux. — « Soit, reprit mon interlocuteur, vous pouvez « avoir raison, mais rappelez-vous qu'une obser- « vation d'un simple troupier a souvent fait chan- « ger un plan de bataille et décidé du sort de la « victoire. »

Est-ce à dire que l'empereur Nicolas ait dû se conduire à l'égard de la Pologne, autrement qu'il ne l'a fait? — Non, derrière lui étaient son peuple, et cette vieille aristocratie moscovite, moins oublieuse encore que le peuple, des crimes commis par les Polonais dans la ville sainte. Une demi-justice ne pouvait satisfaire à la rancune nationale, et prévenir les nouvelles tentatives d'insurrection de sujets qui nourrissaient une haine invétérée contre la Russie. Qui donc oserait comparer Nicolas à Fernand Cortez ou à Pizarre, faisant, au nom du Christ, anéantir des populations entières, pour leur arracher leurs trésors? Les Mexicains, les Astèques, les Péruviens, s'étaient-ils révoltés contre leur souverain légitime? Etaient-ils venus porter le meurtre et le pillage jusque dans l'Escurial? avaient-ils tenté la conquête des royaumes de Castille et d'Arragon? Les malheureux Indiens n'étaient coupables que de posséder des richesses

dont eux-mêmes ignoraient le prix. Montézuma et Guatimozin, n'étaient ni des Klopisky, ni des Radzivil, ni des Skrynecky, ni des Soltik ; ils périssaient victimes d'une cupidité, d'une cruauté dont on ne trouve pas d'exemple dans les fastes de l'histoire ; ils n'avaient ni prévu l'agression de leurs ennemis, qu'ils prenaient pour des dieux armés du tonnerre, ni préparé une défense ; ils n'avaient rien organisé dans l'ombre. Mais les chefs du mouvement révolutionnaire de Pologne connaissaient parfaitement la portée de leurs actions ; pendant quinze ans, ils avaient calculé, combiné chacune de leurs démarches, et malgré la présence de Constantin, malgré toutes les mesures prises par Alexandre et, après lui, par Nicolas, on peut dire que le Grand Duché de Varsovie était en état perpétuel et flagrant de rébellion. Ici la générosité eût été déplacée ; le présent devait s'éclairer du passé et s'inquiéter de l'avenir. Pour qui connaît les deux nations Russe et Polonaise, il n'y avait pas de milieu possible. L'une ou l'autre aurait fait ce qui a été accompli ; seulement la partie n'était pas égale, et la prudence aurait dû guider le faible, avant qu'une vaine ambition ou un vieux ressentiment ne lui mît les armes à la main. Sans doute, une catastrophe de cette nature devait profondément impressionner l'Univers : un peuple ne disparaît pas impunément de la surface du globe ;

tel qu'un cèdre déraciné, il laisse un vide qui reste longtemps béant, pour attester la puissance du colosse ; mais la terre va bientôt recouvrir cette immense ouverture, et la mémoire des hommes consacre, seule, le souvenir de l'existence de l'arbre qui planait au-dessus du Liban.

A Dieu ne plaise que je me réjouisse des terribles châtiments infligés à la grande, à la valeureuse nation qui vient de périr ; plus que pas un, je déplore tout ce qu'elle a souffert, tout ce qu'elle souffre encore ; plus que personne, j'admire le courage dont elle a fait preuve, en combattant pour son indépendance, et celui, plus héroïque encore, avec lequel elle supporte ses biens lamentables adversités. Mais à tous les regrets des peuples révoltés, indignés de la sévérité du vainqueur, à mes propres émotions même, j'opposerai la question politique, et cette ligne de conduite que se trace tout gouvernement, dans l'intérêt de sa conservation. N'avons-nous pas, de l'autre côté de la Manche, une nation bien autrement envahissante que la Russie? Depuis Elisabeth et Cromwel, n'a-t-on pas vu l'Angleterre employer le *fas* et le *nefas* pour arriver à ce degré de puissance qui menace aujourd'hui l'existence des états européens, et de toute la zône qui s'étend depuis l'Indus jusqu'au Gange? Cent quatre-vingt millions de sujets s'inclineraient-ils maintenant sous la verge britan-

nique, si les Anglais avaient manqué un seul jour de suivre le plan qu'ils se sont primitivement tracé, d'obtenir la souveraineté des mers? Que de patience, que de sacrifices ne leur a-t-il pas fallu pour atteindre ce but! Pitt, Fox et leurs successeurs, soit Torys, soit Wighs, n'ont fait que suivre, qu'élaborer la même idée; aussi tout, jusqu'au système continental de Napoléon, projet sublime qui devait ruiner la moderne Carthage, tout dut plier devant cette volonté de fer, qui triomphe de tous les obstacles. Et que de flots de sang n'a pas coûté l'accomplissement de cette volonté? Comment s'est-elle vengée de l'affranchissement des États-Unis?... par la prise de Seringapatam et la mort de Tippo-Saïb; de l'inflexibilité de la république française, et le régime prohibitif créé par le héros de Lodi, du Caire, de Saint-Jean-d'Acre et d'Austerlitz? par des massacres stipendiés, par les secours prêtés aux agents royalistes chargés de faire périr le premier Consul, par les subsides accordés à l'Autriche, à la Prusse et à la Russie, pour se coaliser contre le sous-lieutenant qui n'avait usurpé qu'une place abandonnée, par la paix conclue, en 1812, entre Alexandre et la Porte-Ottomane! A-t-elle épargné le parjure? S'est-elle fait faute de trahison? Demandez aux Parganiotes, comment un amiral anglais s'est conduit envers eux, en 1820?

Ali convoitait depuis longtemps le territoire de Parga, le seul point de l'Epire qui eût jusqu'alors échappé à sa domination. Agia, bourgade chrétienne du littoral, après s'être révoltée contre lui, s'était réunie aux Parganiotes. Le pacha en prit prétexte pour commencer les hostilités ; ses troupes, sous la conduite de son fils aîné, Moukhtar, s'emparèrent d'abord d'Agia, où elles ne trouvèrent que quelques vieillards à égorger, et marchèrent de là sur Parga. Les habitants eussent infailliblement succombé ; mais les Français, sous la protection desquels Parga s'était volontairement placée, tenaient garnison dans l'Acropole. Nos grenadiers descendirent rapidement au secours des Grecs, et chargèrent les Turcs avec tant de furie, qu'après un moment de combat, ceux-ci s'enfuirent de tous côtés.

Ali, plein d'anxiété, se tenait à Prévéza, attendant des nouvelles ; un courrier, expédié au commencement de l'action, lui avait apporté des oranges cueillies dans les vergers de Parga. — Ali lui donna sa bourse pleine d'or ; il était au comble du bonheur, lorsqu'un tatar vint lui apprendre la déroute de son armée. Le visir, confus, changea de visage, et rentré dans son palais, il se livra aux plus violents transports de désespoir. — Parga ! Parga ! s'écriait-il ; elle m'a échappé ! et il laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

Les armes ne lui ayant pas réussi, il eut recours à la ruse. Il écrivit au commandant français, Nicolle, une lettre qui supposait la continuation d'une correspondance établie depuis longtemps entre eux, et il eut soin, par une autre perfidie, que cette lettre tombât entre les mains des primats de Parga. Mais le résultat ne fut pas celui qu'il attendait ; les Parganiotes reprirent les négociations qu'ils avaient autrefois entamées avec les Anglais. Ceux-ci envoyèrent sur le champ un parlementaire au colonel Nicolle, pour lui proposer de rendre la place, à des conditions honorables ; le colonel répondit par un refus formel. Mais quelques jours après, la ville fut prise par trahison, et le pavillon britannique fut arboré sur le faîte de l'Acropolis de Parga.

Cependant, une agitation sourde remuait la Grèce ; les Hellènes comptaient, d'après les menées de Capo d'Istria, sur une puissante assistance de la part de la Russie. Mais l'Angleterre tenait cette protectrice en échec ; elle voulait en outre que la nation grecque fût détruite. Dans ce but, ses agents se rapprochèrent d'Ali-Pacha. Celui-ci ne répondait qu'un mot : Parga ! Je veux Parga ! Il fallut la lui donner.

Confiants dans la parole du général Campbell, les Parganiotes se reposaient après la tempête, lorsqu'une lettre du lord haut commissaire,

adressé au lieutenant-colonel de Bosset, vint les détromper, et leur montrer tous les maux qui allaient fondre sur leur ville infortunée.

Le 23 mars 1817, le ministre plénipotentiaire, de la Grande-Bretagne, signa, malgré tous les antécédents, un traité qui stipulait la cession absolue et en toute souveraineté, à la Porte Ottomane, de Parga et de son territoire. Bientôt on vit arriver à Ianina, sir John Carlwright, consul d'Angleterre à Patras, pour régler la vente des propriétés des Parganiotes, et traiter des conditions de leur émigration. Jamais acte pareil n'avait souillé la diplomatie européenne; mais Ali-Pacha avait fasciné les agens anglais.

Cependant, le lord haut commissaire de la Grande-Bretagne, sir Thomas Maitland, était invité à une conférence, à Prévéza, par Ali-Pacha, qui se plaignait du prix exorbitant de 500,000 livres sterling, auquel les commissaires avaient estimé Parga. On avait cru l'épouvanter par ce chiffre monstrueux, mais Ali ne se laissait pas facilement décourager. Il donna au lord haut commissaire un banquet fraternel qui dégénéra en orgie effrénée. Au milieu des épanchements de l'ivresse, le turc et l'anglais disposèrent du territoire sacré de Parga, la somme fut réduite à deux cent-soixante-seize mille soixante-quinze livres sterling. — Honte à la nation égoïste et vénale qui a

souffert qu'on se jouât ainsi de la vie et de la liberté d'un peuple! — Honte à jamais à l'Angleterre!

Ali-Pacha (Télépeninnli), visir de Ianina, surnommé *Arslan* ou le *Lion,* figure dans l'histoire, comme un personnage du premier ordre, et, en même temps, comme un des plus cruels tyrans qui aient tourmenté l'espèce humaine. — Ali naquit vers l'an 1741, à Télépéni, ville moderne, située à vingt lieues au nord de Ianina. Il se donnait une origine asiatique, assurant que ses ancêtres avaient passé de l'Anatolie en Epire avec les hordes de Bajazet. Quoiqu'il en soit, il embrassa avec ses frères d'armes, la profession lucrative de kleftes, sorte de brigands avoués et publics, qui le rendirent assez puissant pour envahir le domaine de Télépéni. — A sa mort, son fils Ali, qui avait à peine treize ans, eût été entièrement dépouillé, si sa mère *Khamko*, douée de beaucoup de capacité et d'une grande force d'âme, n'eût elle-même administré son héritage. Ali se montra toujours envers sa mère fort reconnaissant et fort soumis. Sous la tutelle de cette femme, qui s'élevait au-dessus des faiblesses de son sexe, il s'accoutuma d'abord à tous les exercices d'un palikan albanais. Il eut bientôt à soutenir tous les efforts des habitants de Kardiki, ses ennemis les plus acharnés, qui le dépouillèrent et le chassèrent du toit pater-

nel. Sa mère *Khamko* et sa sœur *Khanitsa*, faites prisonnières, subirent, pendant un mois, les traitements les plus ignominieux.—Pendant ce temps Ali errait; il était réduit aux dernières extrémités, lorsqu'il découvrit un trésor dans une vieille masure, et pour lui tout changea de face. Il leva deux mille hommes et rentra triomphant à Télépéni.

Sa mère et sa sœur, rachetées par un grec ou par un juif, après avoir été si imprudemment outragées par les Kardiniotes, n'eurent pas de peine à réveiller en lui le sentiment de vengeance dont il était animé contre ses ennemis *. Il se rendit bientôt maître de sa ville natale, encore rouge du sang de Selim-Bey, Sandjak de Delvino; il fut nommé, par le sultan, lieutenant du pacha de Romélie; en 1787, on lui confia la charge de *Dervendji-Pacha* (grand prévôt des routes). Ce fut alors que, maître

* Après l'expédition pendant laquelle Ali avait été exercer ses brigandages pour accumuler les trésors qui, depuis, contribuèrent à son immense fortune et à son influence politique, Khamko lui adressa ces paroles : « Misérable ! tu n'as pas de sang dans les veines ; — il faut que tous les Kardiniotes disparaissent du globe. » Plus tard, ces menaces vengeresses furent accomplies : Kardiki et une commune voisine furent saccagées; il n'en resta pas vestige. Les hommes furent passés au fil de l'épée, et plus de six cents jeunes femmes furent, par ordre de l'odieuse Khanitsa, sœur d'Ali, chassées toutes nues dans les bois. Toutes furent rasées, et tout ce qu'elles possédaient de cheveux fut consacré à faire des matelas à cette moderne Messaline.

de sa position et de celle des Arnautes, il déploya cette activité qui excita les soupçons de la Porte.

Affermi dans son gouvernement, et voyant incessamment grossir ses trésors, il forma le projet de marchander le pachalik de Janina, où après avoir trompé tous les beys, et falsifié le sceau même du Grand-Seigneur, il entra triomphant, en 1788. — Il aspirait à de plus grands honneurs. — Cependant Ibrahim, pacha de Bérat, pénétrant ses projets ambitieux, souleva contre lui les Souliotes, tribu albanaise qui professait la religion grecque. — Au printemps de 1790, Ali les fit attaquer par trois mille de ses soldats qui furent taillés en pièces. — Une trève fut conclue, mais Ali ne faisait que masquer ses intentions.

Le traité de Campo-Formio, entre la France et l'Autriche, ayant amené la destruction de la république de Venise (1797), la France s'empara des îles Ioniennes. Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, envoya à Janina l'adjudant-général Roza, chargé de sonder le Pacha, et de le gagner à la cause de la France. — Cette ambassade, toute pacifique, du reste, fut un nouvel aiguillon pour l'ambition d'Ali, qui, profitant de cette circonstance, eut l'art de réunir huit mille Albanais, pour s'opposer au grand visir envoyé contre lui. — Ayant appris le débarquement de Bonaparte, en Égypte, et les victoires qu'il y avait remportées, il

se montra de plus en plus favorable à la France; mais, instruit de bonne heure que la guerre était inévitable entre la Porte et la France, et qu'un armement considérable de Turco-Russes, se préparait à arracher les sept îles à cette dernière puissance, il forma le vain projet de s'en emparer.

Cependant, à forces d'intrigues, devenu le chef et dominateur des Albanais, Ali avait acquis une telle réputation, que l'amiral Nelson, arrêtant sa flotte, au milieu de la mer Egée, envoya un de ses officiers le complimenter, sur sa victoire de Prévéza.— De retour dans ses états, toujours inquiet, toujours infatigable, il médita une nouvelle expédition contre les Souliotes qui les battirent à plates coutures. — Suppléant à la faiblesse de ses armes par sa politique, il se vit bientôt en mesure de resserrer, dans *Agia-Paraskévi,* ses ennemis, qui furent tous massacrés par cinq mille Albanais (1803).

La destruction des Souliotes lui valut le titre de *Rouméli-Valessi* (vice-roi de Roumélie) ; il dominait alors sur l'Albanie, sur l'Epire, sur la Macédoine et presque sur la Thrace. Malgré la diplomatie russe, jalouse de ses succès, il resta toujours maître de ces contrées, y levant des contributions en son propre nom; mais le redoutable voisinage de Napoléon, maître des provinces Illyriennes, lui fit changer sa politique, et jusqu'après 1815, par

son habileté, par son astuce, il sut conserver une position indépendante. Il ne succomba, comme tant d'autres, qu'à l'enivrement de l'ambition; vaincu, après dix-huit mois de siège, par *Kourdschid-pacha,* surpris traîtreusement par lui, dans sa forteresse du Lac qu'il voulait faire sauter, il fut tué par les satellites du Grand-Visir, le 5 février 1822. — Sa tête, âgée de près de 80 ans, fut expédiée la nuit même pour Constantinople; elle faisait encore trembler ses plus terribles ennemis.

Eh bien, tandis que la Grande-Bretagne, dans le but unique d'assurer à ses marchandises des débouchés sur toute la surface du globe, immolait des millions d'hommes à l'insatiable avidité de son aristocratie et de ses hauts propriétaires tenanciers, était-il donc défendu à toute autre nation de veiller au maintien de sa dignité, en s'opposant à l'usurpation de la couronne par les marchands d'outre-mer? Napoléon, général, Consul ou Empereur, n'avait-il pas le droit, comme un autre Camille, de briser le glaive que les Brennus grands-bretons avaient osé jeter dans la balance de l'équilibre européen? Ne devait-il pas lancer ses cohortes victorieuses contre tous les ennemis que lui suscitait l'implacable Angleterre? La guerre contre l'Espagne, en 1808, toute injuste qu'elle ait pu être, n'est-elle pas, en partie, légitimée par la nécessité où il se trouvait de fermer au commerce

anglais tous les ports de la presqu'île ibérienne et ceux du Portugal? Et, lorsqu'en 1812, il alla porter la guerre en Russie, n'est-il pas évident qu'il avait la double intention de rappeler à Alexandre la foi des promesses *que le sénat-dirigeant devait sanctionner*, et de le forcer à marcher, avec lui, à la conquête des comptoirs anglais dans l'Inde, par la même voie que suivit, il y a près de trois mille ans, le vainqueur de Porus?

De son côté, l'Autriche, l'immuable Autriche, ce corps compacte, qui avait déjà ajouté à son empire la Hongrie, la Bohême, la Moravie et la Gallicie, n'avait-elle pas toujours pour ambition de faire planer ses aigles sur la Lombardie et les Etats vénitiens? Que d'armées n'a-t-elle pas englouties? que de honteux traités n'a-t-elle pas subis, avant d'arriver à la possession de provinces si désirées? Aujourd'hui, même, ne vient-elle pas de s'emparer de Cracovie, et ne rêve-t-elle pas la conquête du cours entier du Danube, qu'elle considère comme son héritage?

Et la Prusse, depuis qu'elle n'est plus l'électorat de Brandebourg, a-t-elle cessé de marcher de jour en jour à cet accroissement de territoire auquel nous la voyons parvenue maintenant? N'a-t-elle point religieusement et patiemment suivi la ligne que lui avait tracée Frédéric-le-Grand, qui avait commencé par s'adjuger la Silésie? A-t-elle oublié

de profiter du partage de la Pologne, en s'emparant du grand-duché de Posen? Et si, pendant les guerres impériales, elle a vu sa puissance menacée de disparaître, n'a-t-elle pas saisi la première occasion de trahir, pour accroître l'étendue de ses domaines?

Et lorsque les Etats secondaires eux-mêmes, tout en gravitant vers l'une ou l'autre des grandes puissances européennes, ont une idée fixe de laquelle ils ne se départent jamais, parce que leur vie politique en dépend, M. Ivan Golovine voudrait que la Russie seule n'eût pas un système à elle, des projets héréditaires dont elle attend la réalisation, d'évènements qu'elle sait prévoir, provoquer ou empêcher! Quoi! Nicolas, souverain du plus grand empire du monde, ne pourra pas réunir la Baltique à la mer Noire, et d'une main toucher aux monts Ourals, au grand mur de la Chine, et de l'autre aux Balkans? Il sera défendu à un monarque encore dans toute la force de l'âge de commander le respect et l'admiration de ses sujets par la sagesse de son gouvernement, la splendeur de son règne, les encouragements dont il favorise le commerce national, la protection qu'il accorde aux sciences et aux arts? Il ne pourra ni envoyer ses armées contre les insoumis du Caucase, ni contre les insurgés des provinces de son empire; il devra renoncer à la couronne et se

démettre de son sceptre pour se montrer grand et généreux envers des rebelles. Non, M. Golovine, quand on publie ce que vous publiez, on n'exerce pas sa plume uniquement à dénigrer un prince que vous n'avez pas vu d'assez haut pour le juger; on commence par penser, par raisonner avant que d'écrire. Lorsqu'on se pose en historien, en philosophe, et surtout en philantrope, on établit un livre sur des bases plus solides que celles sur lesquelles vous avez bâti votre édifice. On étudie les causes qui ont amené les faits, et l'on se rappelle, avant tout, que la critique n'est pas de la satire, qu'elle fait voir le bon et le mauvais côté des choses; mais ne dire que du mal, et n'avoir de l'encre que pour flétrir, peut être un moyen de plaire à certaines gens enthousiastes pour tout ce qui peut flatter leurs opinions exagérées, mais une ressource blâmable pour des lecteurs sérieux qui, dans les questions graves, touchant à l'histoire, exigent de la part d'un auteur l'examen consciencieux des faits et une complète impartialité. — Avis à M. le marquis de Custine et autres.

Si le brave des braves, Murat, fût resté fidèle à son drapeau, s'il se fût rallié au prince Eugène, modèle de l'*honneur* et de la *fidélité*, seuls mots qui décorent son tombeau à Munich, Vienne serait tombée dans ses mains victorieuses, tandis que Paris faisait sa soumission aux alliés; les choses

prenaient une autre marche; nous n'aurions eu ni les traîtres de 1814 ni ceux de 1815. Napoléon, soutenu, dans son infortune, par le dévouement de son beau-frère, se ralliant au prince Eugène, aurait triomphé de l'abandon de ses autres généraux, et honteusement chassé l'ennemi de la capitale; l'intrépide Grand-Duc de Berg, le Roi des Deux-Siciles n'eût pas été misérablement fusillé comme un brigand des Abruzzes ou de la Calabre.—On peut trahir son pays et son prince par paroles et par actions: ces deux manières sont également coupables, bien qu'au premier abord il semble moins criminel de parler que d'agir; je place hardiment M. Golovine dans la première catégorie : il est Russe; comme tel il a prêté serment de fidélité à l'Empereur Nicolas, et c'est violer ce serment que de déverser sur son souverain, non-seulement le fiel de la satire, mais tout l'odieux de l'imprécation et de la calomnie. Là où il n'y a plus de mesure, il n'y a plus de raison. Sans doute je ne suis pas de ces apologistes effrénés qui ne voient rien à critiquer en Russie; mais je soutiendrai, envers et contre tous, que, pour ce qui concerne la famille impériale, il est rare de trouver un faisceau de princes plus unis, plus aimants et plus aimés, plus respectables et plus respectés. Quant à la cour par elle-même, elle ne se distingue des autres que par moins d'hypocrisie peut-être, dans le mode d'adulation.

Qui ne sait d'ailleurs que tous les courtisans furent, sont et seront à-peu-près les mêmes partout, leur existence dépendant essentiellement d'un regard ou d'un sourire du maître. Je n'interdis pas même, à un auteur national, de faire connaître ce qu'il y a de vicieux dans les mœurs, les coutumes, les usages de son pays, et dans le caractère de ses habitants; mais l'amour de l'amélioration ne doit pas aller jusqu'à l'injustice; ce serait se montrer bien peu logique que de se poser incessamment en détracteur, et de ne pas vouloir attendre, avec résignation, un changement que le temps seul peut amener. Le peuple russe a plus de sens que la plupart des apôtres d'une propagande aventureuse dont le principe surtout pèche par la base; il comprend qu'il ne peut encore suivre les autres dans la carrière de la civilisation; il est encore trop jeune; sa vigueur intellectuelle n'est pas encore assez développée, et il se confie, sans murmurer, à la sagesse de celui qu'il considère comme envoyé par Dieu même pour le gouverner. Napoléon avait une aversion profonde pour les idéologues de son temps; que dirait-il donc des publicistes de nos jours, de ces maçons politiques sans cesse occupés à démolir de leurs propres mains les édifices qu'ils ont eux-mêmes construits, ou dont ils ne peuvent réussir à faire disparaître les échafaudages?

M. Golovine est un des pessimistes les plus prononcés qui aient jamais pris la plume; il se plaint de tout, rien à ses yeux n'est même tolérable, il ne marche jamais qu'armé de la hache et de la sape; mais que gagne-t-il à tout cela? la confiscation de tous ses biens, l'éloignement de tous ceux qui lui sont chers, la colère d'un souverain qu'il avait juré de servir. On me dira qu'en ce cas M. Golovine, pour prix de son dévouement à la cause du progrès, aura l'honneur de voir son nom inscrit sur la table de bronze des martyrs de la liberté, et que cet honneur vaut bien celui d'aller faire régulièrement la cour à l'Empereur Nicolas. — M. Golovine a bien le droit d'opter entre ces deux conditions si différentes; mais, de son côté, le monarque peut bien user du droit que lui donne la loi, de punir un sujet qui refuse de se soumettre à ses ordres, et de le châtier d'avoir si mal compris l'esprit de son gouvernement, le mobile de sa politique, le principe des institutions nationales, et le motif pour lequel la Russie ne peut encore se détacher d'une autocratie qui seule peut s'opposer aux écarts du système féodal. La sévérité de l'Empereur Nicolas envers M. le comte Ivan Golovine est une leçon de philosophie qui doit profiter à cet écrivain, dans ce sens que, comme Russe, et dans son propre intérêt, il aurait dû user moins largement du privilège de la liberté de la presse.

SOMMAIRE.

La nation polonaise. — Un fait. — Une question. — Réponse.

Doit-on, par amour pour sa patrie, payer un bienfait par l'ingratitude, et, par mépris, refuser sinon l'admiration, du moins la justice due au véritable mérite? N'y a-t-il pas du fanatisme à incriminer le plus noble des sentiments, la reconnaissance? — L'action la plus indifférente même suffit pour révéler tout un caractère; un mot, un regard, un geste, c'est plus qu'il n'en faut souvent pour expliquer l'homme le plus astucieux, le plus caché, le plus hypocrite dans son langage et dans sa conduite. Voilà pour les individus. Mais quand une nation entière se place sous le coup d'une semblable maxime, lorsque, par l'ensemble de ses procédés, indépendants du reste de toute politique, mais ressortant, en première ligne, des plus intimes relations sociales, tout un peuple permet

qu'on le juge d'une manière aussi réelle, c'est qu'il existe des faits dont la philosophie a le droit de s'emparer, pour établir la vérité de son système ou de sa théorie. Le cœur humain est son domaine, et ce domaine est si vaste, que la société reconnaissante couronne celui qui a le bonheur d'y faire quelque nouvelle découverte.

L'hospitalité est un devoir pour les nations comme pour chaque membre de la grande famille; lorsque tous les peuples se lèvent et se découvrent, — comme Napoléon, pour rendre hommage au courage malheureux, ils ne font que céder à ce sentiment électrique inspiré par un héroïsme impuissant. Ces peuples sont tous vos amis; ils vous l'ont prouvé, ils sont et seront toujours heureux de le faire; mais, en attendant un meilleur avenir, assurés désormais de la sympathie de toutes les âmes généreuses dont vous vous êtes rendus si dignes par vos exploits, ne vous endormez point dans les délices de Capoue, vous, magnanimes soldats que nous étions glorieux de compter dans nos rangs. Le repos est la mort des grands hommes!

Comment vous, anciens défenseurs de la France, vous qu'elle soutient aujourd'hui, vous qu'elle salue avec tant de vénération, avec tant de gratitude, vous ne savez pas même, au foyer gaulois, respecter, pour l'un des vôtres, le titre qu'il pos-

sède à notre entraînement! Quoi! jusqu'au sein de votre seconde patrie, vous insultez à l'un de vos frères les plus dévoués, à Tropianski, à cet artiste de premier ordre, l'une de vos illustrations, comme musicien, à l'un de ceux qui, mieux que pas un, a puisé ses inspirations dans l'amour de son pays, dans sa passion pour l'art qui le domine? Si l'immortelle Plater respirait encore, elle vous renierait pour ses frères, et me bénirait, peut-être, en pensant que la circonstance dont je vais faire ici l'exposé n'est qu'un incident particulier, survenu à la suite de relations personnelles, dont je n'ai pas le droit de rechercher le motif.

Au moment où la Pologne, séduite, hallucinée, en 1831, par les réactions de France et de Belgique, courut aux armes pour reconquérir son indépendance, M. Tropianski avait onze ans, et il était orphelin. — Trop jeune pour savoir les causes du bouleversement politique qui venait d'avoir lieu, dès sa seizième ou dix-septième année, il jouissait déjà d'une réputation que l'on acquiert et que l'on accorde rarement à cet âge. — Cette réputation était méritée; mais, peu favorisé de la fortune, mais pauvre et sans appui, son talent précoce, qu'il ne devait qu'à lui seul, son extrême jeunesse, sa position, son cerveau d'artiste, inspirèrent de l'intérêt à une noble famille russe, qui procura au futur virtuose cette hospitalité, ces secours, cet

amour de mère, sans lesquels meurent inconnus tant de génies, tant de grandioses capacités. Pur de cœur et de candidité, les progrès qu'il faisait dans son art n'étaient pas encore en rapport avec tout ce qu'il devait aux nobles encouragements de ceux qui l'avaient tiré du néant; cependant, le travail venant à l'appui de ses inspirations et de sa reconnaissance, il acquiert de la célébrité.—Muni de cet indélébile passeport, il traverse l'Allemagne, obtient, notamment à Vienne, les plus éclatants succès; mais, comme tout grand talent qui veut la consécration de sa renommée, il se rend à Paris, séjour du goût, des arts, des grands talents et des réputations, à Paris surtout, où il savait trouver tant de compatriotes, non point de ces Crésus qui, par amour-propre, se métamorphosent en Mécènes, mais de ces réfugiés, dont les plus infortunés furent reçus par lui avec empressement, avec cordialité, et avec lesquels, bien souvent, il partagea le denier de la veuve.

Eh bien! M. Tropïanski, arrivé dans la Babylone des arts et des sciences, annonce un concert, dont une partie du produit était, d'avance, consacrée à ses compatriotes, auxquels il avait distribué un nombre considérable de billets. — Le concert a lieu; il exécute ses propres œuvres, comme musicien, comme poète même, sur le violon et la clarinette; sans être un Rossini, un Lafond, un Vieux-

temps, un Paganini, il est applaudi par toutes les mains françaises ; des marques d'improbation se font entendre. Lesquelles? celles de messieurs les Polonais auxquels il avait accordé libre entrée; bien plus, l'un de ces aimables messieurs avait eu le soin d'attacher à l'un des pans de l'habit noir de leur compatriote une immense feuille de papier blanc, dont la vue, à l'entrée de M. Tropïanski, aurait excité, si quelqu'un ne l'en eût averti à temps, un de ces rires que le seul Homère pourrait reproduire. — Quoi de plus ingrat d'abord? quoi de plus mauvais goût? quoi même de plus stupide? — Et à propos de quoi cette sotte vengeance? — Parce que, protégé par une famille russe, M. Tropïanski avait, soi-disant, renié sa patrie, renié ses principes, abandonné les siens, pour se jeter dans les bras de ses ennemis. – Les reniait-il, puisqu'il leur faisait du bien?

J'assistai au concert; j'assistai à cette scène où l'amour-propre blessé ne pouvait combattre contre la force; mais, je puis le dire hautement, je parlai aux fauteurs de cette coupable action comme un homme blessé moi-même, et tous ces fashionnables, revêtus de nos bienfaits, se retirèrent honteux des paroles pleines de sagesse que je leur adressai, plus encore que de l'acte anti-chevaleresque que quelques-uns s'étaient permis.

Qui vous! leur disais-je, vous, amis de la li-

berté ! — Mais vous êtes les plus ultrà-aristocrates que j'aie jamais connus ; vous feriez bien de donner la main à un grand seigneur de ma connaissance, qui ordonnait que son vêtement fût brûlé, du moment où, dans la rue ou n'importe où, ce vêtement avait éprouvé le contact d'un passant, soit patricien, soit plébéïen ; et qui, plus délicat encore, exigeait de sa maîtresse, quelle qu'elle fût, qu'elle jetât tous ses atours dans le feu, le soir où il avait le bonheur d'admirer ses charmes.

Et pourquoi tout ce scandale? pourquoi tout ce fracas, toutes ces démonstrations hostiles? — Par la seule raison que M. Tropïanski jouissait de la protection d'une famille de boyards russes. — Je demande un peu maintenant, pour la troisième fois, ce qui serait advenu des Russes, si, dans la lutte acharnée de 1831, les Polonais eussent été les vainqueurs? — Le sang de leurs ennemis féconderait aujourd'hui jusqu'aux steppes les plus arides, et l'immense Russie ne serait plus qu'une immense Pologne. Il est de notoriété publique, et il m'a été confirmé par des Polonais eux-mêmes, qu'à la bataille de Grokhof, en 1832, les Russes ayant été battus, les vainqueurs parcoururent le champ de bataille et achevèrent ceux de leurs ennemis qui respiraient encore.

SOMMAIRE.

Service des pompiers en Russie. — Signaux. — Secours. — Pompes paralysées. — Feu du palais impérial de Tsarkoïé-Célo. — M. Brossette, négociant en soierie. — L'Empereur. — Le colonel Tischine. — *Macdltasche*, margrave de Hongrie. — Incendie à Copenhague.

Il n'est point de pays, je pense, où un commencement d'incendie soit annoncé avec plus de célérité, et où les secours soient apportés, non avec plus d'intelligence, mais avec plus de promptitude qu'à Saint-Pétersbourg et à Moscou. — Dans chacun des quartiers de la ville existe une vaste maison, appelée *siège*, au-dessus de laquelle s'élève une tour en bois, surmontée d'une espèce de belvédère, où veillent nuit et jour des gardes *ad hoc*.

Pendant le jour, de petits drapeaux de diverses

couleurs, pendant la nuit des lanternes, projetant les mêmes insignes, indiquent, de la manière la plus certaine, l'endroit où le sinistre s'est manifesté. — Qu'arrive-t-il? toutes les pompes, toujours pleines d'eau, et pour le service desquelles les chevaux sont constamment harnachés et bridés, s'élancent de leur *siège* respectif et arrivent sur le lieu du désastre. Il est rare, lorsqu'il y a intensité de froid, de ne pas voir le feu dévorer la maison envahie par le fléau; les pompiers ne s'occupent, dans ce cas suprême, qu'à préserver les entourages. — Ceci se pratique, dans chaque quartier, pour tous les incendies partiels; mais quand il s'agit d'un danger majeur, les pompes de tous les arrondissements partent à la fois, et une prime d'encouragement est accordée à celle qui arrive la première, en raison, toutefois, de la distance.

En hiver, lorsque le froid est trop sévère, le bâtiment attaqué par le feu, surtout lorsqu'il est en bois et que le vent est défavorable, est condamné d'avance, vu l'impossibilité de se procurer de l'eau; dans ce cas, l'on ne s'applique qu'à préserver les constructions circonvoisines, au moyen de haches, de pioches et autres instruments de démolition.

Au moindre signal d'incendie, le grand-maître de police, les maîtres de justice et leurs subordonnés commandent eux-mêmes ce qu'il est le

plus important, le plus essentiel de faire pour arrêter, ou du moins pour paralyser les effets de l'embrâsement. Presque toujours, quand la circonstance est grave, les gouverneurs militaire et civil, et l'Empereur en personne, ainsi que les Grands-Ducs, viennent, par leur présence encourager, et, de leur voix, exhorter les travailleurs.

Le zèle va si loin en pareilles occasions, qu'un jour, le feu ayant pris au château impérial de Tsarskoïé-Célo, à vingt-cinq verstes de Saint-Pétersbourg, et l'avis étant arrivé dans cette capitale d'expédier spontanément des secours, pompes, pompiers et chevaux partirent au triple galop, pour exécuter cet ordre. — Malheureusement, les tonneaux s'étant trouvés pleins, la majeure partie des chevaux expirèrent en chemin; les infortunés quadrupèdes n'avaient pu, pour leur part, obéir à une intimation aussi subite, ni traîner un aussi énorme fardeau, en traversant, à bride abattue, l'espace de quatre lieues et plus. — Par suite de cette imprudence, ou d'un empressement mal compris, plusieurs corps-de-logis de l'impériale résidence, où, cependant, il existe beaucoup d'eau, furent totalement réduits en cendres.

Je ne puis, à l'endroit de ce chapitre, me priver de relater un fait, pour lequel on ne manquera pas de me réaccuser d'être pensionné de l'Empereur de Russie. — Le feu avait éclaté dans l'inté-

rieur des magasins de M. Brossette, de Lyon, négociant en soieries, domicilié à Saint-Pétersbourg; aussitôt les compatriotes seuls de M. Brossette, prévenus à temps, s'étaient empressés de venir à son secours. — L'Empereur Nicolas passe par hasard dans la rue; il s'informe de la cause du rassemblement qui y existe; une fois instruit, mais, ne voyant pas une seule pompe de la ville, il se contenta de dire : « Je puis me retirer sans crainte; M. Brossette est certain d'être sauvé, puisqu'il a des Français pour auxiliaires, et que, du reste, l'accident n'annonce pas un imminent danger. » — Lors de l'embrâsement du palais d'hiver, en 18 , deux hommes travaillaient à l'enlèvement de deux glaces magnifiques; la flamme commençait à gagner l'appartement, l'Empereur leur dit : « Laissez là ces glaces, elles ne valent pas la vie d'un homme. »

Un soir, à minuit, rentrant chez moi, je vois s'élever le signal d'un incendie; la lueur, reflétée sur la voûte céleste, m'annonce le chemin qui doit m'y conduire : j'arrive sur le lieu du sinistre, et la première personne que j'aperçois, c'est le grand-maître de police, le général Gorgoli, qui, surpris de me voir, me demande ce que je viens faire. « Vous offrir deux bras de plus, mon général, et l'emploi de mon bucéphale au besoin. — Je vous remercie pour le tout, comme aussi de votre zèle et

de votre dévouement ; mais, lors de pareils sinistres, jamais nous n'employons d'étrangers : nos hommes seuls, et en nombre, suffisent à ce service ; ils sont seuls responsables des objets sauvés qui disparaîtraient, et dont ils ne pourraient répondre avec l'aide d'inconnus. » Cette excessive prudence, qui a son bon côté, peut aussi, quelquefois, nuire à la promptitude des secours, dans une circonstance extraordinaire, la nuit surtout ; — mais c'est un ordre établi.

Le 6 décembre 1814 ou 1815, fête de saint Nicolas, patron de la Russie, le feu, dont on n'a jamais pu connaître la véritable cause, se déclare dans une maison de bois de la plus admirable construction, sise non loin du palais de Tauride, et appartenant à M. le colonel Tischine, revenu tout récemment de la campagne de 1813, possesseur, par parenthèse, d'une des plus laides et des plus méchantes femmes de l'univers. Le thermomètre marquait 30° Réaumur, au dessous de zéro ; les tours des onze arrondissements avaient arboré la lanterne dont la couleur indiquait le quartier où s'était prononcé l'incendie ; et, en moins de dix minutes, les pompes de toute la ville, portant en dessous des espèces de calorifères, pour empêcher l'eau de se congeler, étaient sur le lieu du désastre. Il était minuit ; à une heure du matin, il ne restait, pour attester le déplorable évènement, que

les cendres déjà gelées de tous les matériaux qui avaient constitué cette charmante villa. Les pompiers avaient dû la sacrifier aux flammes, pour ne s'occuper que des moyens d'empêcher la propagation du fléau ; on n'eut à déplorer la mort de personne. Le colonel ne regretta sincèrement que quelques centaines de bouteilles de vins de Bordeaux et surtout de Champagne, dont il était amateur passionné. — Je ne puis, pour la laideur, comparer l'épouse du brave et magnifique Tischine qu'à cette célèbre margrave de Hongrie du douzième ou treizième siècle, laquelle, malgré son surnom de *Maoûltasche* ou *gueule de sac*, en raison de sa hideuse physionomie, eut cependant l'avantage d'être trois fois veuve de princes et ducs souverains, qui s'accommodaient fort bien des immenses richesses de leur affreuse fiancée. Mais au moins l'histoire ne dit pas que *Maôultasche* joignit la cruauté à la laideur, tandis que je puis certifier que la Tischine n'a eu d'égale en méchanceté calculée, en barbarie, que la femme de ce général russe dont j'ai dit que l'Empereur Alexandre avait confisqué les biens, et qu'il l'avait reléguée presque en Sibérie, avec son mari, pour la punir des atrocités qu'elle avait commises envers ses esclaves.

Puisque j'en suis sur le chapitre des incendies, je ne puis m'empêcher de citer ici la manière dont

le service s'en fait à Copenhague, que j'ai habité pendant dix-huit mois. — Aussitôt que le cri d'alarme a été jeté, ou que le feu a été aperçu, se font entendre, selon la gravité de l'évènement, des sifflets dont les sons saccadés ne ressemblent pas mal à ceux intermittents du tam-tam; puis, lorsqu'il y a imminence d'un danger sérieux, vous entendez tristement gémir le tocsin, au bruit duquel se mêle la voix des tambours, dont le son sourd et voilé vient répandre la terreur et la pitié dans toutes les âmes. —C'est alors que commencent de ces scènes grandioses, à l'une desquelles j'ai eu le malheur et le bonheur d'assister. — Dès que ces avertissements funèbres se sont repercutés, pas un habitant valide ne reste chez soi: hommes, femmes, enfants, tous se trouvent immédiatement sur la voie publique; on se rassemble, on s'organise, et l'on se dirige à la hâte vers le lieu du sinistre, pour venir en aide aux pompiers, dont les bourgeois font l'office; chacun emporte avec soi quelque instrument de sauvetage: qui des cordes, qui des harpons, qui des échelles; les plus riches font traîner par des chevaux ou traînent eux-mêmes des tonneaux remplis d'eau, bien que la ville en soit abondamment pourvue, au moyen des canaux; mais le patriotisme et le cœur ne sauraient prendre trop de précautions. Le zèle se communique à tous, comme l'étincelle

électrique, et en fait de secours, en cas d'incendie, si j'en ai vu de mieux organisés peut-être, je n'en vis jamais qui fussent dirigés avec un sentiment plus sublime de civisme et d'humanité. — Le feu éteint, chacun s'en retourne chez soi, heureux du bien qu'il a pu faire pour sa part.

SOMMAIRE.

Le prince Toufiakine.— Calembourg.— Je me fais truchement.— Colère du prince. — Calme de mes réponses.— Mon enlèvement.— Turcs, janissaires, cadi, calife.— Bataille.— Je suis ramené.— La prison.—Visites.—Le général Gorgoli, grand-maître de police.— La liberté. — Fautes de mes camarades. — L'ancienne troupe de 1819 et celle d'aujourd'hui. — Madame Volnys.

J'aurais dû placer l'anecdote qui suit dans l'article où je fais mention du théâtre, d'autant plus qu'elle m'est toute personnelle; et, si je la rapporte ici, c'est seulement pour faire connaître que la faveur n'entre pour rien dans la justice à rendre.

Sous la direction du prince Toufiakine, qui a tant fait de bruit dans Paris, où il a terminé sa carrière, il y a environ trois ans, ses compatriotes, pour tourner son nom en dérision, s'amusaient à dire : *Tout faquin est prince en Russie,* faisant par là entendre d'une autre manière le son de Tou-fiakine. — Admirez le calembourg! — La

langue russe est riche, est belle, est harmonieuse; mais, dans sa plus grande causticité même, elle se prête rarement à ces amphibologies françaises qui provoquent le rire, à ces lazzis, partage presqu'exclusif du farceur parisien.

Un soir, ne jouant pas, je me trouve, pendant un entr'acte, sur le théâtre; je causais avec un Français qui n'appartenait pas à la troupe. — Le prince-directeur, placé à douze ou quinze pas de moi, sans que je l'eusse aperçu, envoie, par un des valets, dont il était immédiatement entouré, lorsqu'il descendait de sa loge, intimer au monsieur qui me parlait l'ordre de sortir de suite, comme étant entièrement inconnu de S. Ex. — Depuis quelque temps, grâce à MM. les régisseurs, le prince me tenait rancune.—Me transformant en trucheman, ayant, tant bien que mal, compris les paroles russes prononcées par le messager, je dis à l'étranger qu'on l'invitait à quitter au plus vite l'endroit où nous étions en train de converser. —Aussitôt le prince, faisant la grosse voix, me dit: « Monsieur! vous n'avez pas le droit de retenir qui que ce soit ici. » — « Prince, lui répondis-je, du ton le plus modeste et le plus poli, j'ai cru deviner votre pensée, en engageant monsieur à se retirer. » — M. de Toufiakine, sans vouloir écouter ce que je lui disais, répète, en criant bien plus fort encore: « Monsieur, je vous répète que

vous n'avez le droit de retenir personne ici. » — Sans être aucunement ému, et du plus grand sang-froid du monde, je lui répète, à mon tour, que je n'ai absolument fait que transmettre ses propres ordres.

Mais, furieusement attaqué par le madère-sec, dont il poussait le culte jusqu'à l'amour, et qu'il avait plus qu'idolâtré sans doute, ce jour-là, surtout, M. le directeur-général ordonne à ses gens de prendre possession de mon individu et de me jeter dehors.—Je les repousse d'abord, avec toute la force qu'inspirent à l'homme d'honneur l'injustice et l'indignation ; mais, reprenant, par inspiration, plus de calme, je prie respectueusement Son Excellence de ne pas me faire appréhender au corps par ses sbires qui, du reste, je leur dois cette justice, n'avaient pas fait un pas de plus.— Le maître réitère son ordre ; nouvelle résistance de ma part, et je ne suis pas encore arrêté.—Emparez-vous de lui, vous dis-je. — C'est alors que, parvenu au paroxysme de l'exaltation, je m'écriai: « Pour Dieu, prince, n'ordonnez pas que l'on mette la main sur moi ; si je suis coupable, indiquez-moi l'endroit où je dois me rendre, j'obéirai ; mais si vous m'y faites conduire par la force, jamais je ne remettrai les pieds au théâtre. — Entraînez-le, dit le Prince (Vazmi ievo).

Aussitôt, je suis entouré par cinq hommes ·

deux me prennent par les jambes, deux par les épaules, et me font tomber ainsi dans leurs bras, pendant qu'un cinquième me soutient les reins. —J'étais porté comme sur une civière ; il ne manquait plus que les ministres de la religion et un croque-mort, pour faire croire à un enterrement. A peine le cortège, ainsi réglé, avait-il franchi dix ou douze marches, qu'un bruit de pas précipités se fait entendre : c'était celui d'une lutte qui menaçait de s'engager entre mes porteurs et mes camarades. Ceux-ci, s'étant bien assurés que je n'avais aucun tort à me reprocher, s'étaient réunis à la hâte, et les Turcs demeurèrent vainqueurs ; je dis les Turcs, car, étourdi comme je devais l'être, je ne vis d'abord autour de moi que des hommes en turbans, en dolmans, que des janissaires, le cadi, le calife lui-même en personne, qui m'enlevèrent des bras de mes ennemis, sans pouvoir, hélas ! me sauver une seconde fois. — J'en ris encore ; rien de comique comme cette scène : au moment où elle se passait, les artistes s'habillaient pour jouer le *Calife de Bagdad*. Génot et Dorval surtout étaient impayables, avec leur coiffure en désordre, en chemise et en pantalon turc ; l'un n'avait qu'une botte, l'autre qu'une babouche verte ou jaune ; celui-ci qu'une moitié de moustache, celui-là qu'un sourcil ou le quart d'une royale : — *Le flot qui les poussa recule épouvanté.*

Ramené en triomphe par mes confrères, comme Kokoli, vainqueur de *Capoue*, que l'on fait général pour avoir guéri le petit chien de l'Impératrice chinoise, et que l'on destitue pour n'avoir pas voulu guérir son chat, le directeur-général, à ma vue, tombe dans un accès de délire, fait venir le colonel commandant l'arrondissement municipal, mais non pas celui témoin de ce qui venait de se passer, dans les escaliers, avec les Turcs improvisés et les *Kapeldieners*, et ordonne à ce digne et brave officier de me faire conduire au véritable siège de police, celui-là n'est pas pour rire. M. le colonel m'invite à le suivre, j'obéis sans résistance. Mais que vois-je dans le corridor qui débouche sur la place du théâtre? Quatre bons et gros gendarmes qui ouvrent leurs rangs pour me placer au milieu d'eux, avec l'ordre, en russe, de me conduire à la maison d'arrêt. N'ayant aucun reproche à m'adresser, je dis : M. le colonel, je ne suis point un criminel; dites-moi où je dois me rendre, j'irai de suite, mais je ne marcherai point au milieu de vos gardes.—Obéissez, Monsieur.— Non, M. le colonel, cette injonction est trop arbitraire, mes pieds sont posés, ils ne bougeront pas d'une semelle. Vous pouvez me faire traîner, mais vous ne me ferez pas marcher. — Insistance et résistance de part et d'autre, pendant près de dix minutes; le colonel pourtant céda, fit appeler un of-

ficier; celui-ci me dit de le suivre; je le fis, remerciant bien le colonel de sa déférence; néanmoins, il y avait encore à quelques pas derrière moi, dans la crainte, sans doute, de me voir prendre mes jambes à mon cou, comme nous le disons vulgairement, une écrevisse qui me suivait, j'entends ici le valet à l'ample redingote rouge.— Déposé au violon, l'officier prit son reçu et disparut suivi de l'écrevisse susdite, et j'attendis, avec le calme du plus sage, du plus profond philosophe, la fin d'un évènement, aussi tragique que burlesque à la fois.

Le bruit de mon aventure se répandit aussitôt dans la salle, depuis l'*Enfer* jusqu'au *Paradis!* Un quart d'heure s'était à peine écoulé que, par intérêt autant que par curiosité, je reçus la visite de plusieurs généraux, aides-de-camp et officiers, qui voulaient s'assurer du véritable motif de la rigueur exercée envers moi : chacun en fut instruit personne n'en fut étonné. Si le prince Toufiakine, dit l'un de ces messieurs, pouvait changer l'heure de ses repas, en dînant le matin et déjeunant le soir, ce serait l'un de nos plus aimables Russes.

A la fin du spectacle, je croyais voir arriver quelqu'un du théâtre, personne ne se présenta. A minuit, ma camarade Jenny-Philis, dont la maison était mur-mitoyen de ma prison, s'était empressée de m'envoyer à souper, un matelas et un

oreiller; je fus la remercier d'une attention dont heureusement je ne profitai point. Un quart d'heure après son envoi, le général Gorgoli, grand-maître de police, qui s'était fait rendre compte des faits, vint me chercher, me plaça sur son drojki, et eut l'extrême bonté de me ramener chez moi.

Je me trouvais bien encore entre les mains de la police; mais avec son chef, on est toujours plus en sûreté. — Le lendemain, six ou sept de mes camarades vinrent me présenter une plainte signée par eux, m'engageant à y joindre ma signature : je refusai, me réservant, de mon côté, de poursuivre une affaire qui me regardait seul; je leur conseillai même de ne pas donner suite à leurs récriminations. Génot avait signé, comme aussi Auguste, aujourd'hui général Niellon, auquel une rare intrépidité, dans la révolution de Belgique, a valu successivement le grade qu'il possède et la reconnaissance de tous ses concitoyens, qui lui ont offert une épée d'honneur. Il ne faut qu'un rôle à un acteur, comme une action d'éclat à un soldat.

Malgré mes avis, la plainte fut portée; je ne remis pas la mienne, qui pouvait arrêter l'effet de la leur. — MM. les régisseurs, dans l'intérêt du Prince-Directeur, dressèrent, de leur côté, une plainte signée d'eux et de quelques artistes, particulièrement des dames de la troupe, afin de

paralyser la première. Mes camarades devaient me laisser agir seul, je le leur avais dit, et leur importune démarche a tourné contre eux-mêmes; au bout de quinze jours tout était, oublié et moi aussi. Je ne dus point aimer le prince Toufiakine, qui ne me fit pas même la plus légère excuse! Cela ne m'empêchera pas de dire, à sa louange, que, sous sa direction, l'administration théâtrale florissait, qu'il y avait des économies en caisse. — Il est vrai de dire que le prince était riche, et que les appointements des artistes étaient des plus minimes; ils ne dépassaient pas 6000 fr., grâce à l'économe, M. Durand; j'en avais cinq, et aujourd'hui mon emploi est payé au moins 15,000 fr., sans compter les feux, qui, dans ce temps, nous auraient brûlé les doigts, plus, enfin, le bénéfice pour les premiers sujets. — Celui de Madame Volnys est assuré, m'a-t-on dit, à 10,000 roubles, papier; avec ses 56,000 d'appointements par an, cela fait bien 66,000, sans les feux et les cadeaux de la cour.

SÉJOUR EN CRIMÉE.

—

SOMMAIRE.

Sébastopol ou Sévastopol. — Aspect de la ville et du port. — Isolement des maisons et des habitants. — M. César Famin.—Usages, mœurs et coutumes.— *Popes*. — Temple grec. — Pompes et cérémonies funèbres.— Soldats et galériens.— Egoïsme surnaturel. —La femme d'un général et l'instituteur.—Leçon de curiosité. —Orgueil, misère et paresse.—Nouveau genre de politesse.— La discipline avant tout.— Bal de la noblesse.— Souscription.— Le maître de police.—Il faut être noble.— M. Thomassin.— Propriétaires inhumains.—M. Korjeski.—Une excursion à Odessa. — Les *Douze Apôtres*. — Encore un souvenir d'Ouessant. — Quelques réflexions sur l'administration des Gouvernements (Provinces) autres que ceux de Saint-Pétersbourg et de Moscou. —Un fonctionnaire honnête envoyé en Sibérie, pour avoir dénoncé les dilapidations de son chef, ou le Bénier et le Mercier russes.—Code militaire.—Lèpre incurable.—Mme la colonelle Tischim.—L'acteur et l'officier.— Le dépositaire infidèle.— Le *Slovessni soude* et le *Kapitâne Izpravnik*.—Mère infanticide.— Comète.—Tremblement de terre.

Sébastopol, en Crimée, port de premier ordre sur la mer Noire, aujourd'hui Sévastopol, est une petite ville qui ne peut-être comparée à aucune autre; elle est bâtie sur et entre cinq montagnes; au milieu de ces montagnes existent deux gorges formant deux baies séparées, l'une de deux verstes de long, l'autre de sept. La première offre un abri

aussi sûr que l'intérieur le plus reculé d'un port; la seconde reçoit le dépôt de tous les bâtiments de guerre et autres; elle a été tellement favorisée par la nature, que les vaisseaux, même à trois ponts, reposent gréés et armés à quarante ou cinquante pieds du bord, où sont tous les magasins. Dans le fond de cette baie se dessinent plusieurs vieux vaisseaux, ou plutôt pontons, renfermant les condamnés employés aux travaux du port et de la ville. Au sommet de la montagne de droite, on peut admirer une charmante promenade, d'où l'on découvre un site des plus pittoresques. Là, trois fois par semaine, durant la belle saison, les musiciens des divers régiments viennent, pendant quelques heures, exécuter de brillantes symphonies; là se réunissent les personnes les plus distinguées des deux sexes. L'or des épaulettes des généraux, des amiraux et des officiers de tous grades, se confondant à l'éclat de la parure des dames, présente un spectacle qui flatte et séduit la vue; je n'oublierai pas d'ajouter que les toilettes de ces hautes baronnes ne le cèdent en rien à celles de nos plus élégantes Parisiennes.

Les maisons, grandes comme petites, sont clairsemées; on en compte à peine dix attenantes l'une à l'autre; bâties sur des rochers, il n'est pas étonnant que l'on y rencontre de grandes difficultés d'appui. Et il en est des hommes comme des

maisons. On vit isolé : chacun vit pour soi, il n'y a point de fraternité ; la noblesse donne sa main au rocher ; la morgue n'a d'autre soutien que la morgue elle-même ; seulement, pour savoir quelque chose de l'intérieur des autres habitants, il faut bien, parfois, avoir un laisser-aller protecteur ou amical, suivant le personnage ; puis, les conséquences d'un pouce de conversation acquièrent bientôt dix pieds de longueur. J'ose affirmer que cet excès d'orgueil et de vanité seraient traitées de sottise par les partisans de la cour du Tsar. — Sans contredit, il est des exceptions, mais elles sont rares, surtout parmi les grosses épaulettes.

Cette petite ville renferme quarante ou cinquante mille habitants, mais on n'en compte réellement que quatre ou cinq mille ; tout le reste est soldat-marin, servant également dans les deux armes ; cette double instruction a bien son beau côté, cependant le plus grand nombre de ces militaires est spécialement attaché au service de la marine. — Lorsque je quittai cette ville, en 1843, elle n'était point pavée, ne possédait point de trottoirs ; une seule rue, celle où demeure le gouverneur de la ville, présente un aspect beaucoup plus confortable ; les logements des personnes de distinction qui voyagent pour le compte du gouvernement, sont placés dans cette même rue, qui conduit, d'un côté, au port, et de l'autre à la pro-

menade que j'ai indiquée ci-dessus. On ne fait point voir les autres, aux étrangers, surtout lorsqu'il pleut. Si vous n'avez pas un équipage des plus solides pour les traverser, il faut vous confiner chez vous, jusqu'au moment où le temps vous permet d'en sortir ; la nuit la chose est impossible, la ville n'étant point éclairée. — Les chaussées en sont tellement négligées où pour mieux dire abandonnées, que les voitures et drojkis peuvent à peine se tirer des trous ou plutôt des fondrières, masquées par l'eau et la pâte bourbeuse produite par l'abondance de la poussière, que le vent envoie du haut des montagnes.

Il serait possible, sans beaucoup de frais, de pratiquer des dos d'ânes, dans les trois ou quatre rues inabordables qui aboutissent aux marchés plus inabordables encore, c'est le mot, lorsqu'il a plu. Pourquoi ne pas employer les galériens à ces travaux indispensables? Les habitants béniraient sans cesse la main de celui qui ordonnerait ces travaux et le jour où ils seraient exécutés. Je me féliciterai toujours d'avoir donné la première idée de ces améliorations.

Sur le sommet le plus élevé des cinq montagnes, on a bâti un superbe temple grec, peut-être trop surchargé de colonnes, mais d'un très bel effet, surtout vu de la mer ; il ajoute au coup-d'œil déjà très imposant de la ville, qui n'est pour-

tant qu'un énorme et monstrueux rocher. — L'entrée du port est défendu par un grand nombre de batteries et principalement par un fort, à plusieurs étages de trois ou quatre cent bouches à feu, qui se terminait à mon départ.

Le climat de Sévastopol est généralement doux et tempéré; les chaleurs y sont fortes, sans être excessives, en raison de la fréquence des vents et du voisinage de la mer. — Mais n'ayant pas l'intention de faire la description des pays que j'ai parcourus en Russie, je renvoie, pour la connaissance de la Crimée, en tout et pour tout, à l'intéressant article de M. César Famin, faisant partie de la belle publication de l'*Univers*, ou histoire et description de tous les peuples, de leurs religions, mœurs, coutumes, etc. — Indépendamment du mérite scientifique de ce fragment, j'y reconnais, pour ma part, un véritable intérêt local. L'historien s'y montre à la fois peintre et poète.—Il sait, avec le même art, exhumer les ruines et les grandes ombres du Pont-Euxin, et présager les futures destinées de l'antique Panticapée. Depuis Jason jusqu'à Mithridate, depuis Tchinguis jusqu'aux Génois, aux Vénitiens, aux Menghy-Ghérai et à la conquête de la Tauride par les Russes, il parle avec éloquence et vérité.

MŒURS ET COUTUMES.

Chaque année, le premier mardi après la se-

maine de Pâques, les habitants se rendent en foule au cimetière, pour y rendre hommage aux cendres de leurs parents ou amis. — Ils s'y transportent chargés de mets de toute espèce, de jambons, de gâteaux, d'œufs, etc., mais, avant tout, de vins, de liqueurs et autres spiritueux, qu'ils déposent religieusement sur les pierres sépulcrales. — Les *Popes* (prêtres russes) les attendent, non moins religieusement, pour bénir les offrandes qui dorment sur chaque tombe. — Tout cela se fait avec si peu de ferveur, de piété, de mémoire même, que l'on serait tenté de croire assister à une partie de plaisir, plutôt qu'à une cérémonie funèbre. — Personne à genoux, pas une larme, pas un regret; simple souvenir d'usage consacré, ou, pour mieux dire, coutume séculaire, maintenue par les prêtres à barbe, qui, dans ces solennelles occasions, reçoivent de chaque membre de la famille du défunt, de chaque assistant même, une pièce de monnaie plus ou moins forte, tout aussi bien que chez nous autres catholiques; mais, je dois l'avouer, d'une manière moins égoïste, moins jésuitique que dans notre monde sacerdotal; car là, du moins, ni loueuses de chaises, ni bedeaux, ni donneurs d'eau bénite, ni suisses habillés en généraux qui vous exploitent, soit en dedans, soit en dehors de l'église, et jusqu'au bord de notre fosse. Il est facile de concevoir que le

prêtre le plus habile est celui qui visite le plus grand nombre de tombes, et que celui qui connaît bien son métier, se transporte, le plus rapidement possible, de l'une à l'autre pour faire valoir son amour pour la religion, dont, du reste, il n'a que l'habit. — Rien de plus scandaleux pour le véritable homme de Dieu ! — A la porte du cimetière, sur toute la route qui y conduit, vous trouvez une haie de mendiants, ne vivant que de la charité publique, de marchands de pain d'épice, de bonbons, de boissons plus ou moins succulentes, de spiritueux plus ou moins alcoolés. — Un grand nombre de soldats viennent aussi à ces rendez-vous, avec des sacs qu'ils remplissent de comestibles, à eux offerts par les amis des trépassés, et avec lesquels ils vont faire bombance avec leurs camarades.

Ce qui m'a particulièrement surpris, c'est d'avoir trouvé pêle-mêle, dans cette immense foule de convives, des galériens (*katorjniki*) portant, outre leurs chaînes, d'énormes saccoches qu'ils remplissent comme celles des soldats. On m'a de même affirmé qu'aux fêtes de Noël et de Pâques, les familles riches, sans distinction de rang ni d'état, envoyaient aux prêtres, pour être distribués aux condamnés, de la farine, des œufs, des jambons et autres comestibles. Ce qui ne m'a pas étonné du tout, par exemple, c'est d'avoir vu

revenir des funérailles, mieux que des bons vivants, des popes brandissant les énormes manches de leurs lévites, et les invités dans un état complet de gaîté.

Les prêtres russes, généralement, n'ont point cette dignité, ce maintien inhérent au plus saint des ministères, tel que nous le trouvons en France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, en Espagne, et dans des pays même moins civilisés. Encore, si, dans la célébration des offices, ils ne paraissaient qu'avec la coiffure et la barbe des apôtres, je les vénérerais autant que ces derniers; mais, dans aucune cérémonie, ni leur robe ni leur allure n'ont jamais séduit mes yeux ni touché mon âme. A Pétersbourg, il y a un peu moins de laisser-aller.

Une coutume assez singulière, lors des funérailles russes dans ces contrées, c'est de voir le cortège s'arrêter, alors que deux rues forment la croix; cela seul donne occasion de réciter une prière sur le corps du défunt, qui est à découvert. — Cet usage a, je crois, perdu de sa force dans les deux grandes capitales de l'empire.

Presque tous les convois sont, jusqu'au dernier asile, accompagnés d'une musique militaire; les conviés suivent sans ordre, c'est une confusion; le corps est précédé de la croix et de trois, quatre, cinq ou six soldats portant des bannières

et des drapeaux. — Il est presque toujours porté par les amis du défunt; le corbillard suit, dans le cas où l'économie n'a pas été calculée d'avance. Le champ de repos est à deux verstes (*une* demi-lieue de la ville), placé dans un petit bassin terrestre qui se trouve inondé dans les grandes averses. Au milieu de cette demeure suprême, qui n'a ni tracé ni chemin, où l'on peut choisir une fosse à la première place venue, vous apercevez une chapelle dont l'extérieur flatte la vue; — chaque nation, chaque culte y a son côté spécial. Afin d'arrêter les eaux qui creusent incessamment le terrain, les habitants se sont cotisés, pour la somme de sept mille roubles, à l'effet de faire construire un mur de clôture; on y a charrié quelques voitures de moellons et de pierres, mais tout en est resté là; il faut croire que cet argent a servi à boucher d'autres trous.

Il n'existe pas, je pense, de ville au monde où l'égoïsme, où la personnalité soient portés à un aussi haut degré qu'à Sévastopol. Serait-ce que, dans ce cas, l'Europe et l'Asie se donnent la main? Je l'ignore; mais, quoi qu'il en puisse être, je soutiens que, dans une autre contrée du globe, n'a jamais triomphé plus admirablement l'adage : *Chacun pour soi, Dieu pour tous.* — On n'y voit que soi, que ses désirs, ses passions, ses besoins, et jusqu'à l'assouvissement de ces petites et mes-

quines vengeances qui n'entrent que dans les âmes étroites et inaccessibles à toute générosité. Ce dernier sentiment y est calculé avec un sang-froid devant lequel reculerait vraiment le plus fort amour de soi-même. — Exemple : Mme la générale *** avait sa fille, externe dans la pension de demoiselles nobles que nous venions de fonder : cette jeune personne, jolie, mais seulement enfant d'adoption, nous a-t-il été assuré, était gâtée au dernier point. De là, son caractère altier, fier, impérieux, indomptable, et une aptitude toute particulière à soutenir effrontément le mensonge. Par compensation, elle fit en six mois des progrès qu'une autre eût faits à peine en une année; sa conception était supérieure; mais, comme elle mettait souvent le désordre dans la classe, elle s'attirait des pénitences, de ces petites privations sensibles à l'amour-propre ou à la gourmandise. Mlle A.... rapporte un jour à sa mère qu'elle a été punie; madame la générale arrive rouge de colère de ce que l'on avait *osé* mettre à genoux la fille d'un général. Nous exposons les griefs, on ne veut rien écouter; l'enfant est appelée, convient de ce dont on l'accuse. « N'importe, je ne veux point qu'on la punisse. — En ce cas, madame, remmenez votre demoiselle; le mauvais exemple est trop contagieux; nous sommes les représentants de toutes les familles qui nous confient leurs en-

fants, et, en classe, la fille d'un général, d'un amiral, n'est pas plus qu'une autre. » Le lendemain, la jeune personne revint continuer ses études. — La même enfant avait apporté un petit miroir qu'elle égara ou qu'elle perdit; plus tard, dans le dortoir des élèves, elle en aperçut un autre, tellement pareil au sien, qu'elle accusa l'une de ses jeunes compagnes de le lui avoir *volé*, et porta plainte à sa mère. Celle-ci, furieuse, vint réclamer très durement et en termes plus qu'impolis, le petit meuble, soi-disant, volé à sa fille; ce simulacre de glace appartenait bien à celle qui le possédait : il avait été acheté à Symphéropol par la tante qui l'avait donné à sa nièce; ceci fut bien prouvé par une minutieuse enquête faite par nous. —Et quelle était la valeur de l'objet? 80 kopecks (18 sous à peu près). A dater de ce jour, S. Exc. madame la générale nous voua une haine implacable. Plusieurs officiers, colonels et capitaines, sous les ordres du général, son mari, avaient placé leurs enfants comme externes ou pensionnaires dans notre école; elle poussa la méchanceté jusqu'à voir toutes ces familles, dont quelques-unes, dépendant exclusivement du général, finirent par nous retirer leurs demoiselles. —Le miroir de la vérité est donc susceptible d'être terni par une bouche impure? — Dans quelque rang que se trouve l'homme puissant, qu'il doive

cette haute position à son propre mérite, au hasard ou à la faveur, son devoir, si la nature l'a créé méchant, est, dans son intérêt, avant même d'exercer son désir de nuire ou de se venger, de prendre des informations exactes. L'esprit réfléchit; le sot passionné agit, et trop tard, le plus souvent, il reconnaît son erreur, et ferme tout-à-fait les yeux sur sa stupidité; mais il s'est vengé, il a fait du mal, et se console, en disant: On me craint! – Quelle existence en attendant la mort!

Les parents vous amènent leurs demoiselles, ils vous recommandent de prendre bien soin de les instruire; mais, à cela, ils ajoutent l'injonction de ne les punir d'aucune manière, chose impossible, en fait d'éducation. — Notez que ces élèves sont, pour la plupart, volontaires, curieux, indiscrets et menteurs, avec un à-plomb qui ne recule point devant les preuves les plus accablantes.

Fort peu d'instruction dans les familles, en général; — l'art de la médisance porté au suprême degré, la calomnie même, lui venant en aide au besoin, la dénégation réfléchie, étudiée, voilà le type de l'endroit; — ne faire que cela, et ne rien faire du tout, voilà l'emploi du temps. — Il y a plus : on y accoutume les enfants à l'espionnage, à la délation, et l'on ajoute foi à la première réponse, vraie ou fausse, faite par eux, sur n'importe quelle question qui leur est posée. On ne

leur demande pas s'ils ont bien appris leurs leçons, s'ils ont été bien sages, bien obéissants ; on les interroge d'abord sur ce qui se passe dans l'intérieur de l'école, sur ce qu'ont pu faire, tel jour et à telle heure, les chefs de l'institution.

En ville, dans la rue, les premières paroles que l'on vous adresse sont celles-ci : — Où allez-vous? d'où venez-vous? que faites-vous? — Vous tenez une lettre à la main, on vous demande bien vite : Qui vous écrit? ou bien : à qui écrivez-vous? On ne se gêne aucunement pour feuilleter vos livres, ni même pour lire les papiers qui se trouvent sur votre bureau : c'est le sublime de l'oisiveté curieuse.

Certains nobles, à quinze ou vingt quartiers, ineptes comme des Lapons, aiment mieux mendier que d'apprendre un état qui leur donnerait de quoi vivre ; — travailler les déshonorerait. J'en ai connu, par exemple, quelques-uns qui, au jeu, en auraient remontré aux Grecs les plus madrés de Paris et de Baden-Baden. — Je préfère cent fois les Hidalgos, avec leurs manteaux troués, mangeant des ognons au bord des ruisseaux, mais fiers même de leur pauvreté.

Oserai-je dire que tant de vices sont pour ainsi dire héréditaires, que la duplicité, l'ignorance, le défaut de lumières intellectuelles des disciples proviennent des mauvais exemples des parents? —

Dirai-je que ces enfants, d'un autre côté, ne se font non plus aucun scrupule de divulguer par la ville ce qui se passe de scandaleux dans leurs familles; qu'il n'est point de voiles pour leurs yeux, point de murailles pour leurs oreilles?

Madame P***, femme d'un ancien colonel, assistait au bal de la noblesse : au quadrille où elle dansait se trouvaient deux ou trois officiers supérieurs; à la fin d'une figure, elle s'empare d'une chaise, qui se trouvait derrière elle, et s'asseoit; pendant qu'elle exécute la contredanse suivante, la chaise est enlevée. Par qui? On ne sait. Elle en reprend une autre. La musique et son danseur l'appellent de nouveau, et de nouveau le siège est emporté. Revenant une troisième fois pour prendre l'une des chaises éloignées, un soldat placé en sentinelle lui intime l'ordre de ne pas y toucher. Qui s'était permis cette mauvaise plaisanterie, coupable, surtout de la part d'un grand seigneur? l'une des plus grosses épaulettes, parce que personne ne doit s'asseoir devant elles... pas même une femme? Les jeunes officiers sont véritablement à plaindre avec une aussi ridicule étiquette; c'est au point que j'ai vu, à la promenade dont j'ai parlé plus haut, deux frères, dont l'un était capitaine ou colonel, et l'autre simple enseigne ou sous-lieutenant; ils parlaient ensemble; mais le cadet marchait à une distance de deux pas au

moins de son aîné; j'en fis la remarque à un capitaine, qui me répondit : « Il est défendu de marcher à côté de son supérieur. — Mais, monsieur, c'est son frère! — C'est égal, c'est une licence qui n'est point permise ici, en public; la discipline avant tout. — Un frère! m'écriai-je! » Et je continuai silencieusement mes tristes réflexions, au son d'une agréable harmonie qui vint un peu les dissiper.

Vers la fin de l'été 1842, on vint me présenter une tête de souscription et une carte pour les bals de la noblesse. Je signai, pris la carte, et donnai les 20 roubles qui m'étaient demandés. Au troisième ou quatrième bal, je reçus du maître de police une lettre en russe, quoiqu'il parlât et écrivît le français; il me disait que j'eusse à produire mes titres de noblesse, qu'autrement l'entrée du bal me serait dorénavant interdite. Peut-on faire aussi bêtement une aussi grosse sottise? Je le demande? — Voici ma réponse à M. le maître de police :

« Je me suis fait traduire du russe l'écrit que « vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, au « nom de MM. les membres du comité des bals, « où la haute noblesse doit être seule admise; « vous me demandez mes parchemins, sans les- « quels je ne puis plus être admis! Je pense, M. le « maître de police, que MM. les membres du

« comité auraient pu prendre une autre voie que « celle de la police, (que je respecte du reste), « pour me demander mes titres de noblesse ; il « eût été plus noble, plus délicat et moins hu- « miliant pour un étranger, homme d'honneur « sous tous les rapports, de le faire par un des « secrétaires du comité ; d'ailleurs, ceci n'est et « ne regarde en aucun point le gouvernement.

« D'abord, je dois vous dire, M. le maître de « police, que je n'ai point couru après la liste de « souscription pour le bal, et que je n'ai de- « mandé à personne l'honneur d'y être inscrit. — « Je vous envoie, non mes parchemins, mais des « titres de noblesse qui, je crois, en valent bien « d'autres. Notre premier père, Adam, étant le « premier homme du monde, dût se faire lui- « même noble ! Il a donc, par ce fait, anobli jus- « qu'au plus minime de ses descendants ; nos « pères, ses enfants, sont sortis de ses nobles « côtes : il a donc anobli toutes les côtes de l'es- « pèce humaine ; ceci doit vous donner déjà une « preuve de l'antiquité de mon origine ; je ne « pense pas même qu'il y en ait de plus respec- « table. J'abandonne, de suite, cette plaisanterie, « que je pourrais bien prolonger, pour m'expli- « quer plus sérieusement. — Le premier parche- « min, en fait de noblesse, est le titre d'honnête « homme, sans corruption ; les autres sont : les

« devoirs scrupuleusement remplis et les services
« rendus à sa patrie ; sous ce double rapport, j'ai
« payé ma dette à mon pays. Je ne répéterai
« point ici ce que j'ai dit à cet égard dans le cours
« de ce livre ; seulement j'ajouterai que, pendant
« près de huit ans, soit comme artiste, soit
« comme homme de lettres, j'ai joui de l'insigne
« faveur d'être admis, presque chaque jour, chez
« LL. AA. II. les grands-ducs Nicolas et Michel,
« plus particulièrement chez le dernier ; au reste,
« vous n'ignorez pas que le littérateur, le poète,
« l'artiste, sont toujours, quand ils ont du ta-
« lent réel et de la moralité, accueillis avec bien-
« veillance dans toutes les cours où ils se pré-
« sentent, ou près desquelles ils sont appelés. »

Sur ces observations, qui excitèrent tant soit peu leur sourire, MM. les membres du comité furent désarmés ; ils daignèrent dès lors me recevoir dans leur sein. — Du reste, rien d'ennuyeux, de fastidieux comme ces bals collets-montés, où la raideur et la gaucherie le disputent à la morgue, à l'impertinence, et surtout à la méchanceté de la critique.

En 1842, un évènement, indiqué par l'agitation des nombreux domestiques attachés au service de mon propriétaire, me fit sortir pour en connaître la cause ; un drojki venait de renverser un homme : couché sur le dos, il donnait à peine

signe de vie; on le regardait, mais personne ne lui portait secours; je m'approche, je reconnais en lui M. Thomassin, instituteur français; il avait une profonde et mortelle blessure à la tête; je me hâte de dire à ceux qui l'entouraient de m'aider à le transporter chez moi : nul ne bouge; d'autres s'éloignent. Dans un mouvement d'indignation et de colère, je saisis deux individus, qui finissent par céder, et, deux autres aidant, nous portons le pauvre moribond dans ma chambre; des secours prompts lui furent prodigués par des médecins et chirurgiens qui arrivèrent aussitôt qu'ils eurent été instruits de l'accident; malheureusement, trois quarts d'heure après, le blessé rendait le dernier soupir, sans avoir pu proférer une seule parole. — Les maîtres de la maison étaient absents : la maîtresse, en visite dans une habitation voisine, fut avertie par un de ses gens du funeste accident, ainsi que de l'hospitalité que j'avais accordée à mon compatriote, le seul qui fût dans cette ville. Pour tout signe de compassion, elle se contenta de dire que, si elle eût été présente, le corps ne serait point entré chez elle. Blessé de ces cruelles paroles, le lendemain j'eus occasion de lui en faire des reproches; j'attaquai son cœur et réveillai son humanité. — Madame, lui dis-je, si pareil malheur fût arrivé à l'un de vos enfants, regretteriez-vous les soins que je lui

aurais prodigués? Elle se tut. Son mari, général, honnête, brave et digne homme, est aimé et respecté de tous.

La meilleure amie de cette dame, que j'avais l'honneur de voir tous les jours, a refusé à l'une de ses esclaves la permission de nourrir l'enfant qu'elle venait de mettre au monde.... Je me plais à croire qu'elle aura fini par lui accorder cette grâce ; — il est si naturel, si doux, esclave ou non, d'allaiter ses enfants quand on a force et santé!

Je dois signaler avec autant de plaisir que d'empressement et même de reconnaissance, M. Korjeski, pharmacien polonais, accouru le premier chez moi, et qui n'a pas quitté le blessé tant qu'il a eu un souffle de vie; il s'est ensuite chargé de toutes les démarches voulues en pareil cas. — Etranger, ne parlant point le russe, sans M. Korjeski, je me serais trouvé dans un grand embarras. Eh! quoi, ne m'a-t-on pas dit, croyant sans doute m'intimider, que je pouvais être poursuivi, que j'aurais dû attendre la présence de la police, ou de qui de droit avant d'ordonner l'enlèvement du corps? Quoi! une simple action d'humanité est condamnable! J'en fus quitte pour le blâme par un très petit nombre de personnes. — Ma mémoire et ma gratitude doivent continuer à rendre ici un juste et légitime hommage à M. Korjeski, que j'ai nommé plus

haut : arrivait-il un étranger, de quelque nation qu'il fût, cet honorable Polonais accueillait tous ses hôtes avec la même cordialité ; c'était l'homme hospitalier par excellence, l'homme le plus désintéressé. — Il avait épousé une Française, dont la remarquable beauté aurait à peine trouvé sa rivale de Sévastopol à Saint-Pétersbourg. — Au nombre des jours de mon lugubre agenda, se trouve celui où j'accompagnai au dernier asile sa dépouille mortelle. Elle était âgée de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, laissant son mari, son père, sa mère, ses quatre enfants et tous ses amis, dans une douleur que rien ne peut faire oublier.

Pendant mon séjour dans ce port, mes goûts maritimes, mes souvenirs de la Méditerranée et de l'Océan, me revinrent à la tête, et j'obtins, de M. l'amiral Stanukovitch et du capitaine commandant le vaisseau les *douze Apôtres,* de cent quarante canons, qui exécutait son premier voyage, la faveur, pour faire la traversée d'Odessa, de monter à son bord. Ce bâtiment-colosse était escorté de cinq ou six autres vaisseaux de ligne, transportant près de six mille hommes de troupes, qui devaient être passées en revue à Odessa, pour, de là, se rendre au camp de Vozniéssensk.

Ce court voyage, qui se fit en seize heures de marche, me mit à portée d'admirer l'ordre, la propreté, la discipline qui régnaient à bord, ainsi

que la bonne tenue de l'équipage. Depuis si longtemps que je ne m'étais trouvé sur un bâtiment de guerre, je ne fus pas peu surpris de voir les pleins-bords, depuis l'avant jusqu'à la poupe et partout du canon. — Le banc de quart est remplacé par la dunette, où se tiennent l'amiral et le capitaine, pendant les exercices et le combat. — Mais ce qui m'étonna le plus fut d'y rencontrer une cheminée des plus élégantes, d'y voir tous les canons des chambres des officiers, de la salle à manger, du salon, masqués par des devants d'armoires en acajou posées sur des coulisses, organisées de manière à pouvoir disparaître en un clin d'œil, au moment des préparatifs du combat. — L'eau n'était pas, comme autrefois, contenue dans des tonneaux, mais dans de vastes réservoirs, dont les robinets sont disposés près de la cuisine, sur l'avant du premier entrepont, bien éclairé par une très grande écoutille ; — seulement, il m'a semblé que les sabords étaient un peu trop ouverts ; je conçois que cela donne beaucoup plus de facilité aux canonniers-chargeurs. — Les manœuvres s'y font avec précision et une parfaite régularité ; il est vrai que le stimulant (non pas le bâton comme on le veut bien dire), mais une simple et courte corde vient atteindre parfois le dos des plus paresseux ; chez nous, de mon temps, cet instrument s'appelait garcette ; j'ignore si on en fait encore

usage ; nous avons la punition des fers qui remplace la salle de police. L'application du coup de corde ne vous prive point de l'utilité des bras et des jambes de l'homme qui, pour ne pas travailler, se fera mettre aux fers. — Avis dont on fera ce qu'on voudra : je suis plus pour l'un que pour l'autre, surtout pour le Russe. — La traversée fut égayée par la musique, les chants et la danse des matelots ; ceux-ci même improvisèrent quelques scènes de leur façon qui, du reste, nous amusèrent beaucoup. — La prière y est faite avec un grand recueillement ; — la nôtre, sous la République, était la *Marseillaise,* avec tout le monde à genoux au dernier couplet ; on m'avait confié cette noble tâche, en raison de ma voix juste et fortement accentuée.

Presque toujours sur la dunette, avec MM. les officiers, je désignais, en français, les noms des voiles et des cordages qui se représentaient à ma mémoire, je parlai même du combat d'Ouessant ; le capitaine en reconnut le tableau si vrai, si fidèle, qu'il me quitta comme une bombe qui éclate, et revint quelques minutes après, avec un livre écrit en anglais, où toutes les évolutions des deux escadres se trouvaient retracées avec la plus parfaite ponctualité. — Si les Anglais ont eu le profit de ces formidables luttes, leur gloire, quant à moi, ne mérite pas l'honneur dont ils se sont tant vantés ; pourquoi? — Parce que j'ai vu, et

qu'à quatorze ans la vérité n'est qu'une comme elle devrait toujours l'être.

Le *profanum vulgus*, autrement dit le vulgaire, a, pour habitude, faute de réflexion, de traiter d'injustes certains actes des monarques absolus qui interdisent la libre expression de la pensée. — Cette épithète serait bien plus applicable aux chefs des états constitutionnels et républicains, où la presse a le droit, chaque jour, à chaque heure, à chaque minute, de proclamer la vérité comme le mensonge ; mais, là où règne la volonté d'un seul, là, où il est si facile de mentir, c'est à peine si la vérité honteuse et timide, parvient, de loin en loin, d'intervalle en intervalle, jusqu'à l'oreille des rois. Telle est la position des césars dont, à l'exemple de Jupiter, un seul signe de tête fait loi; telle est, particulièrement, celle de l'Empereur de Russie.

Maître du plus vaste empire qui ait jamais existé sous le globe, puisqu'il constitue, à lui seul, la neuvième partie de la terre, d'un empire dans lequel en tourneraient, fort à l'aise, trois ou quatre comme ceux de Charlemagne et de Napoléon; rassuré sur la possession de ses immenses domaines de l'Orient, mais obligé, par sa double politique avec les Chrétiens et les Musulmans, de veiller, à la fois, comme un aigle, au Nord, au Sud et surtout à l'Occident; ne pouvant, par cal-

cul, ni surtout aussi facilement que les autres souverains du continent européen, faire de sa capitale le centre de sa force monarchique, il est contraint d'accorder carte blanche, pour ainsi dire, à chacun des gouverneurs de ses provinces dont quelques-uns dominent, moins en qualité de lieutenants qu'en satrapes, et qui, plus ils sont éloignés, plus encouragent, comme lois d'état consacrées, rigueurs, sévices, tortures, vexations, concussions, dilapidations et abus de toute espèce.

Eh! quels moyens possèdent, pour faire parvenir leurs récriminations, leurs griefs, jusqu'au pied du trône, les victimes d'un despotisme d'autant plus cruel qu'il est personnel et intéressé? Ont-ils le télégraphe? Ont-ils la presse? Ont-ils pour amis, pour confidents, quelqu'un de ces courriers rapides qui, tel que l'éclair, traversent des espaces incommensurables, pour transmettre la correspondance des gouverneurs civils et militaires avec le Tsar? Ont-ils même le droit de parler? Ici, nous sommes instruits de l'état de souffrance des prisonniers du Mont Saint-Michel; si épais que soient les murs de cet affreux donjon, ils suent la douleur et le désespoir des détenus; la presse est là pour les recueillir et répéter au public ce que répètent les échos du rocher; mais qui entend les gémissements des *carcere dure* de l'Italie, du Spielberg, ou bien des forteresses de Span-

dau ou de Magdebourg? Ce ne fut qu'après 1789, que furent connues les longues tortures de Latude, du baron de Trenck et de tant d'autres. — Aussi, que contiennent les dépêches des gouverneurs des provinces russes? — Rien que ces mots : « Tout est tranquille, tout est dans l'ordre, « tout va bien, personne ne se plaint. » — Et, quand, par un de ces hasards miraculeux, par un incroyable effet d'acoustique, arrivent jusqu'au Tsar quelques-uns de ces bruits sinistres dont le retentissement ne peut mourir, les rapports sur le fait, si criminel qu'il puisse être, sont tellement dénaturés, tellement tronqués et mutilés, que ce fait devient méconnaissable, et que, sauf quelques cas, malheureusement bien rares, où l'accusateur prend la place de l'accusé, force reste à l'autorité qui a agi dans son droit, bien qu'en ayant imposé. — A qui la faute?

A l'appui de ces assertions je citerai un fait que j'ai recueilli à Sévastopol, pendant les dix-huit mois que j'y ai passés. — Un père de famille de cette ville, militaire, probe et consciencieux, secrétaire ou factotum d'un officier supérieur de l'armée active, était, depuis longtemps, témoin des déprédations flagrantes de son supérieur. Craignant d'être soupçonné de complicité, il se décide un jour à faire connaître, par écrit, et cependant avec tous les ménagements possibles, la grave circons-

tance qui l'obligeait à révéler une conduite aussi déloyale, mais qu'il ne pouvait empêcher, se trouvant sous les ordres immédiats de celui que son for intérieur obligeait d'accuser. La plainte de cet honnête citoyen tombe naturellement dans les mains d'un des amis les plus intimes du dilapidateur des deniers de l'état. Ce dernier fit tourner la plainte contre son dénonciateur qui, pauvre bouc émissaire, fut condamné comme infâme calomniateur, relégué en Sibérie, laissant sa femme et ses enfants dans la désolation et la plus déplorable détresse. — Premier volume de l'affaire Bénier, et d'autres plus récentes encore. —

Expliquez-moi comment ce fait si bien traduit, si patent, se trouve, aujourd'hui même, reproduit en France, avec accompagnement de roueries dont les Russes les plus retors n'auraient pas même eu l'idée? — Comment se fait-il que des employés, largement rétribués, comme Bénier, par exemple, meurtrier moral de son accusateur, Tissier, et tant d'autres, aient forfait à l'honneur? — Comment se fait-il que, plus tard, des financiers gorgés d'or et deux ex-ministres aient eu à subir la plus épouvantable des peines que le Code pénal impose aux citoyens : la mort civile?

Sans doute, je me plaindrai sans cesse de l'administration russe, qui agit toujours dans l'ombre. — Les oukases du Tsar y sont violés à chaque mi-

nute ; tout le monde le sait ; mais tout le monde reste dans l'ornière : *cantano ma pagano* (ils chantent, mais ils payent), comme disait Mazarin, en parlant des bons bourgeois de Paris. Cependant, si je faisais une comparaison, si je prenais une balance, pour y peser les abus qui se commettent en France et en Moscovie, force me serait de m'en rapporter à un jury de philosophes.

Depuis dix-sept ans, un ver rongeur, dont Cuvier lui-même ne décrirait point l'espèce, s'est introduit dans le corps social. — Des crocodiles dorés, cuirassés de patriotisme et de vertus politiques, se ruent sur l'or qui leur est refusé ou se gorgent de celui qui leur est accordé. — Ajoutez à cela le chapitre des crédits supplémentaires, espèce de puits artésien, qui, comme l'avare Achéron, ne rend jamais sa proie.

Soyez donc vrai, soyez donc sincère ! essayez de vous défendre quand vous n'avez que des tribunaux dont les membres sont tout ensemble juges et parties ! Ajoutez que, comme en Russie, tout est militaire ou assimilé au militaire, tout s'y juge militairement ; ajoutez que, d'après le code, un soldat, offensé par son caporal, ne peut porter plainte qu'à ce caporal même ; qu'un caporal, ayant reçu une insulte de la part de son sergent, n'a pas d'autre recours que ce même sergent, et ainsi de suite de grade en grade jusqu'au rang de général. —

Je suis en mesure de prouver tout ce que j'avance, et s'il faut en croire certaines révélations faites par les journaux, l'Empereur aurait trouvé, jusque parmi ses intimes, des concussionnaires et des corrupteurs du plus haut étage. J'ai connu un employé de l'administration, aux appointements de 1,000 à 1,200 roubles, qui, chaque jour, ne dépensait pas, à son déjeuner, moins de 25 à 30 roubles, y compris sa bouteille de champagne; son chef, qui recevait annuellement 12 ou 15,000 roubles par an, en dévorait bien 100,000 dans le même espace de temps. Il paraît que la poule aux œufs d'or est immortelle, et que, comme l'amour, elle est de tous les pays.

Cependant, malgré tant de dénis de châtiment dont j'ai parlé plus haut, il apparaît en Russie des éclairs de justice qui épouvantent les criminels les plus assurés de leur impunité. Témoin le fait suivant que je garantis comme authentique. — En 1820 ou 1821, vivaient, à Saint-Pétersbourg, un général, dont je ne me rappelle plus le nom, et sa femme. Tous deux, plus que sexagénaires et immensément riches, étaient d'une avarice tellement sordide, qu'ils se refusaient presque le nécessaire. Cela n'eût rien été si, à ce vice hideux, la femme n'eût ajouté les plus horribles cruautés envers ses esclaves. L'une d'entre elles surtout, la plus jeune, la plus belle, était soumise,

par cette mégère, à des supplices qui rappellent ceux de l'inquisition. Lui enfonçant des épingles dans les parties les plus charnues du corps, elle en avait fait une pelotte vivante; selon son caprice, elle la forçait à laisser sa main au-dessus de la bouche d'un samavar, espèce de vase étrusque en cuivre, renfermant l'eau bouillante destinée à faire le thé, ou bien, comble d'abomination, la pauvre enfant était obligée de marcher les pieds nus sur des charbons ardents. — Le bruit de ces exécrables traitements pénétra jusque dans le palais du Tsar. L'Empereur Alexandre ordonna une enquête; les faits furent constatés, mais les lois russes ne permettant pas de traduire un noble en justice, sauf le cas de lèze-majesté, le monarque ordonna la confiscation d'une partie des biens du général et de sa femme et leur renvoi dans une des provinces les plus éloignées de l'empire *.

En date du 22 juillet 1843, j'écrivais de Sévastopol ce qui suit à l'un de mes amis à Paris:

— « Depuis quelque temps, nous avons ici crimes sur crimes; la *Gazette des Tribunaux* et le *Droit* ne suffiraient pas pour les enregistrer. — Un acteur, du nom d'Ivanof, vivait assez mal avec sa femme, qui avait pour amant, patent et officiel,

* Ce fait doit être consigné dans les archives du sénat-dirigeant ou dans celles des tribunaux criminels.

un officier. — Cette intrigue amenait, de part et d'autre, des scènes terribles, bien plus terribles encore du côté du mari, homme le plus pacifique, le plus inoffensif, lorsqu'il n'avait pas bu. — Ce malheureux, jeune encore, qui avait racheté sa femme de l'esclavage, avait disparu depuis quarante jours ; son cadavre fut retrouvé dans la mer par des pêcheurs ; il avait les doigts coupés et une corde au cou. — Quelques jours avant, il était, dans une espèce de kabak ou de buvette, à jouer avec ses camarades : deux matelots se présentent et lui disent que des officiers demandaient à lui parler ; — depuis on ne l'a pas revu. — De graves soupçons ont plané sur la femme de la victime et sur plusieurs jeunes officiers ; cependant, personne n'a été arrêté sur le champ, de manière que les auteurs du crime ont eu tout le temps de s'entendre, pour établir, d'avance, leurs dires et leurs déclarations. — On rapporte que le fils d'un personnage marquant a dit : « Je lui ferai manger « des écrevisses. » — La femme a été arrêtée, il est vrai, mais renvoyée plus tard, sous caution ; voilà où en était l'affaire, commencée depuis plusieurs mois, quand je quittai la ville. — La première chose, comme cela se pratique, en matière d'instruction criminelle, aurait dû être de retenir d'abord la femme, de laquelle, sans doute, on eût obtenu des aveux, puis chacun des indivi-

dus soupçonnés d'avoir participé à la perprétation de l'attentat : par des révélations, par des contradictions, on eût connu la vérité. — Le tout a été enseveli dans la Mer-Noire.

Il y a plus : deux vols bien manifestes, bien constatés, eurent lieu, l'un chez le Grand-Duc Michel, l'autre, chez M. le général de division Bibikof, commandant toute l'artillerie de la garde impériale. — Le premier se composait d'un bol en or, avec sa soucoupe, estimé 5,000 roubles. — Ces objets ont été retrouvés, il faut le dire ; mais ils existaient encore, au bout de dix-huit mois, au greffe de Saint-Pétersbourg, à l'époque où je fus obligé, dans mes intérêts, de partir de cette ville. — Ils ont été retrouvés, mais ne sont pas encore rendus, je pense ; seconde épreuve des arrestations de la Sainte-Hermandad et des décisions des corrégidors, dont il est si admirablement parlé, dans Cervantes et dans Lesage ; — ce qui est trouvé et retrouvé, est bon à garder et à regarder. — Le second vol n'était simplement que de 20,000 roubles, en argenterie, dérobés chez S. E. M. de Bibikof ; la police en retrouva une forte partie, mais le général dut subir le même sort que S. A. I.

— Un docteur-médecin (à Sévastopol), a chez lui un ami malade. — Ce dernier écrit à sa femme, qui habitait la campagne, que dans le cas où il viendrait à succomber, elle trouverait chez son

Hippocrate, ses bijoux, ses effets et une somme assez considérable d'argent, le tout bien spécifié.— L'ami meurt; la femme se présente; le docteur nie tout; appel en justice; l'affaire dura quatre ans; la constance des poursuites fait appeler le médecin au serment solennel, devant le *Slovessni Soude* (jugement d'honneur, de conscience), serment de sublime moralité quant à la justice, mais immense refuge pour le coupable qui peut, sur le Christ, tout en étant le plus scélérat des hommes, dire à ses juges, en posant la main sur l'évangile: je jure que je suis innocent. Et ce serment n'est pas une inquisition, n'est pas la question, puisque vous demandez à l'accusé, l'aveu de sa faute ou de sa non culpabilité. — Le docteur prêta le serment exigé; mais ce qui prouve qu'il a menti à la justice, c'est que l'on a reconnu, chez lui, différents objets appartenants au défunt, et dont il a toujours éloigné l'existence dans l'appartement du malade qu'il traitait; il n'a pu expliquer comment ils s'y trouvaient. — Sur les conclusions du *Kapitâne Izprâvnik* (juge d'instruction), le docteur, bien qu'ayant comparu, pour la forme, fut renvoyé, blanc comme neige.

A propos du tribunal de conscience, devant lequel, en Russie, les parties qui consentent à s'en rapporter aux épreuves, les préliminaires du serment sont épouvantables pour ceux qui doivent les

subir ; car, dès le premier jour le parjure appelle la malédiction sur lui et sur sa famille, jusqu'à la huitième génération. — D'abord le docteur se trouva mal ; la suite des épreuves fut remise à un autre jour, et l'accusé fut si bien remis qu'il finit par ignorer de quelle source venaient les objets que l'on osait lui réclamer. — Aujourd'hui, donc, il a le droit de tailler en plein droit et en plein drap.

Ici, criminels et complices se font un jeu du crime. — Une jeune personne épouse un officier supérieur, beaucoup plus âgé qu'elle. L'aide-de-camp du général, qui comptait à peine vingt-cinq ou vingt-six ans, fort bien de figure et d'éducation, ne fut pas remarqué avec indifférence par Madame X. — Tout d'un coup, le mari meurt, laissant tous ses biens à sa veuve, enceinte, circonstance qu'elle avait bien eu le soin de laisser ignorer à son époux, et qu'elle avait cachée à tout le monde. — Mais quelle que puisse être la discrétion la plus diplomatique, les murs eux-mêmes ne sont pas sourds, et les domestiques de l'intérieur vont reporter aux esclaves les moins intimes ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu. — En vingt-quatre heures la ville est instruite de tout ce qui avait été fait et dit. Madame X. était assise dans un fauteuil sur son balcon, lorsqu'elle ressentit les douleurs de l'enfantement ; elle passe dans une chambre voisine, elle est délivrée ; elle

enveloppe le fruit de ses entrailles dans de sales linges, et revient, sans aucune émotion, se rasseoir sur le même balcon qu'elle avait abandonné, une demi-heure à peine auparavant; elle y reste assez longtemps; puis, annonçant une indisposition, elle va tranquillement se remettre au lit. — L'enfant fut trouvé mort dans une des rues de la ville. Par qui l'enfant y avait-il été porté? par une femme sans doute, à qui l'on aura donné deux ou trois carbovans (roubles d'argent), soit 12 ou 15 francs.

Le bruit de ce forfait a couru sourdement, mais la vindicte publique ne s'en est aucunement effarouchée; l'autorité même, qui a dû en être instruite, n'a point ordonné d'enquête. — La seule punition de cette mère infanticide, qui a eu l'audace d'épouser son amant, a été de se voir abandonnée par la majeure partie de la société.

Vers improvisés à l'occasion d'un tremblement de terre annoncé à Sévastopol, pour le 23 mars 1843, lequel tremblement ne devait finir que le 9 mai suivant, comme aussi à l'occasion de l'apparition inattendue, dans la même ville, de la Comète, le 15 mai de la même année.

Brillante jeunesse,
Le cœur plein d'ivresse,
Profitez du temps,
Voici le printemps!
Mais jouissez vite,
Car, bientôt, dit-on,
Faudra prendre gîte
Chez le dieu Pluton.

Au ciel, qui s'entr'ouvre,
Déjà l'on découvre,
Depuis quelque temps,
De grands changements.

Le savant observe
Et met en réserve
Des signes nouveaux;
Le globe terrestre
Tient sous le séquestre
D'inconnus fléaux.

De l'Observatoire,
Viennent ces avis ;
Vite à l'oratoire
A genoux, amis,
Car, point de sursis !

D'abord, la comète,
Fidèle au prophète,
Parcourt son chemin,
C'est un fait certain.
Plus d'un météore
Se fait voir encore ;
Eau, tonnerre, éclair,
Se grouppent dans l'air ; —
La lune rougeâtre,
Gris-noir, olivâtre,
Nous annonce, enfin,
Du monde la fin.

Un morne silence
Tient, en pénitence,
Filles et garçons,
Vieilles et barbons.
Le froid optimiste,
Qu'aucun coup n'attriste,
Pour l'évènement
Fait son testament :
Quand le pessimiste,
Défaillant et triste,

Dit à deux genoux :
Dieu ! sauvez-nous tous !

L'usurier *Léone*,
En homme prudent
Et très obligeant,
Sur l'or, dans sa tonne,
Calcule et raisonne,
Sur gage prêtant,
De peur d'accident,
A ses amis donne,
Par mois, son argent,
A trente pour cent !
En outre, il rançonne
Pour le mois courant
(Toujours prudemment),
L'intérêt, avant,
Tout mal arrivant,
Chose qui lui donne
Quarante pour cent ! ! ! *
Dis-nous donc, serpent,
Quel jour on te pend ?

Sur la catastrophe,
L'amant philosophe
D'un baiser d'amour
Hâte le retour :

* Historique.

Dans ses bras, Elise,
Un peu plus remise
Du mal de la peur,—
Sent battre son cœur.—
Le remords du crime
Poursuit maître Azime,
Qui fit faux serment
D'un dépôt d'argent
Gardé sciemment *.
En paix, l'honnête homme
Peut, seul, montrer comme
Le front radieux
On ferme les yeux.

Pour cette décade,
A nous la grillade
Et la *secouade!*
Russe, Grec, Anglais,
Chrétien, Juif, Arabe,
Bons, méchants, beaux, laids,
Faites vos paquets,
Nous dit l'astrolabe.

Oui, vous tous, gens bons,
Bons comme bonbons,
Ensemble mourons...
Allons, en goguette,

* Historique.

Verre en main, partons!
Puisqu'un grand prophète,
Lynx à grosse tête,
A dit que le sol
De Sévastopol,
Pour payer sa dette,
Trois mois tremblera!!!
Ah! faut-il déjà
Finir le carême?
Pour moi, pâle et blême,
Je crois que le sol
De Sévastopol,
Surtout en carême,
Ne verra
Cela
Pas plus qu'Odessa.

Sévastopol, 18 mars 1843.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

SOMMAIRE.

Espionnage, délation à l'ordre du jour.—Histoire d'un boulanger et de son garçon.—Le garçon met son bourgeois à la porte.—Apposition de scellés.—Avocats.—C'est bien, c'est mal.—L'*Ouprâva* (tribunal de redressements de torts).—Tribunaux civils et criminels.—Avocats, greffiers et leurs scribes.—Bureaucrates.—L'*Adress-Kânntor* (bureau des passeports).—Plaie incurable; impuissance de l'autorité.—Energie récemment déployée par l'Empereur Nicolas Ier, pour empêcher la propagation de la lèpre de corruption invétérée dans toutes les administrations.

La curiosité, l'espionnage, la délation, étant établis en règle de conduite, dans le pays, les domestiques, à l'instar de leurs maîtres, très confiants, très intimes entre eux, deviennent muets en face d'un interrogatoire, surtout lorsqu'il s'agit d'une accusation contre leurs seigneurs, dont ils redoutent bien plus le ressentiment que toutes les intimidations, les menaces, les tortures même de la police.—Puis, dans les graves affaires, il faut

que la vérité parvienne toute nue jusqu'à l'Empereur, juge suprême, sans la sanction duquel aucun jugement civil ou criminel ne peut être prononcé, lorsqu'il n'est pas soustrait à sa connaissance. Quel médecin assez fort, assez habile, assez intelligent, pour faire disparaître la gangrène? Où existe-t-il, dans le monde, un instrument de supplice qui fasse justice d'un vice, comme il en existe un pour venger la société d'un crime?

Je suis, surtout en Russie, de l'avis de Scapin, dans ses fourberies, lorsqu'il dit à Monsieur Géronte, qui veut intenter un procès à l'amant de sa fille : « Tenez, Monsieur, la crainte d'un procès « me ferait fuir jusqu'aux Indes; donnez-moi « quinze cents pistoles et que tout soit terminé. » Le père Géronte les donna, je l'approuve. — Que ne l'ai-je imité!

— Depuis neuf ou dix mois, j'avais à mon service, un domestique français; j'en étais assez content, bien que sa nature tînt un peu de celle du loir. — Il me dit un jour : « Monsieur, je suis « boulanger de mon état; il y a ici une boulan- « gerie à vendre; si j'avais de l'argent, je l'achè- « terais; l'affaire est bonne, car il y a beaucoup à « gagner; il y a là, pour moi, de quoi faire une « fortune. — Après quelques informations, pour asseoir ma confiance, je lui proposai de l'acheter

pour l'exploiter de compte à demi; la chose est conclue. Je ne pensais pas alors, qu'avec une telle mésalliance j'allais m'enfoncer dans le pétrin, comme le rat qui en sortit, non pas mort, mais avec les étrivières fortement appliquées. — J'achète le fond, les ustensiles nécessaires, vingt sacs de farine, toutes les denrées indispensables à la fabrication du pain et des gâteaux, les provisions de différentes sortes, raisins de Corinthe, anis, sucre, sel, etc. Tout cela était très bien. — J'étais loin de soupçonner que mon homme me réservait le poivre pour mon compte particulier. — J'avais eu le soin préalable de dresser un acte en quelques articles rédigés avec toute la bonne foi, toute la probité, toute la bonhomie imaginables, enfin cette rédaction qui n'offre matière à aucun débat. J'en donne connaissance à Miraut, c'est le nom de mon domestique, il l'approuve sur tous les points; il me promit de le signer, dès qu'il serait transcrit sur papier timbré, mais me fiant à lui, j'oubliai de remplir cette formalité.—C'est très mal.

Ce particulier n'étant que garçon boulanger, il fut soumis à des épreuves par les chefs de la maîtrise, après que j'eus payé le diplôme qui lui donnait le titre de maître boulanger, ainsi que le repas qui suit la réception, et auquel les nombreux ayant-droit ne manquent jamais. — C'est très

bien. Me voici donc métamorphosé d'artiste en boulanger-pâtissier. — Je m'occupais, de mon côté, à faire valoir la fabrique (mon engagement à cette époque était rompu avec le théâtre). Un matin, entre sept et huit heures, j'arrive chez Monseigneur le Grand Duc Michel avec ma petite carzine (petit panier) pleine de petits pains et de gâteaux, dont un entre autres de mon invention, que je demandai à S. A. I. la permission de baptiser du nom de *petit pain Michel*. Nommez-le comme vous voudrez, me dit Monseigneur. — Sous la forme d'une autre composition de friandises, que je présentai à LL. AA. II. le Grand Duc Nicolas et à son auguste épouse, j'obtins l'autorisation de les désigner sous le nom de petits pains à *la Duchesse*.—Chaque jour mes illustres clients en faisaient prendre pour leur déjeuner et pour leur thé. Un grand nombre de seigneurs se fournissaient déjà chez nous; tout marchait à ravir. — Souvent, le matin, j'allais, moi-même, jeter le coup-d'œil du maître sur la manutention, sur les opérations de mon ouvrier, sur le livre des recettes et des dépenses. — Je portais non la gourmandise, mais l'exactitude jusqu'à manger un gâteau, pour juger, par moi-même, qui ai, naturellement le palais très délicat, si le beurre était de bonne qualité; car le sieur Miraut, ne pouvant pas trop disposer du produit de la vente, en vertu

des conditions du contrat fait entre nous, cherchait, comme partout ailleurs, le bon marché, et ne se faisait faute de grapiller sur le prix des achats. — Un jour je trouvai le beurre trop fort. — Je lui en fis des reproches ; c'est bien. — Il me répond insolemment ; c'est mal. — Je lui dis de baisser le ton ; il devient plus impertinent encore, et de fil en aiguille, il me prend à bras le corps, et me dépose hors de chez moi ; c'est bien ; puis il me dit : je ne vous connais pas ; c'est mal. J'avais loué la boutique en mon nom pour avoir une espèce de garantie, mais j'avais toujours négligé de lui faire signer le malheureux écrit qui, peut-être, m'aurait évité le procès. J'allai porter ma plainte chez le grand-maître de police, demandant immédiatement l'apposition des scellés sur l'établissement ; ceci fut exécuté ; je demandai seulement le remboursement des sommes avancées par moi ou la vente du fonds, pour rentrer dans mon argent ; car, décemment, je ne pouvais plus avoir aucun rapport avec un domestique dont la reconnaissance aurait dû être éternelle. — Ce procès a duré deux ans. — Je n'entrerai pas dans tous les fastidieux détails des vexations dont j'ai été le jouet et la victime, malgré les hautes et puissantes recommandations qui me prêtaient leur appui ; le jour qu'elles parlaient, je trouvais mon dossier sur celui de tous les autres ; ma cause était trop

juste pour que j'osasse offrir de l'argent à des employés supérieurs! On me répondait : on va s'occuper de votre affaire. Le lendemain, ma liasse était retournée sous toutes les autres ; c'est bien. Le procès fut suivi par mes adversaires, sur ce que je n'avais pas le droit d'avoir une boulangerie, n'étant pas boulanger. Il faudrait donc que le propriétaire ou le locataire principal de la maison où ce commerce s'exploite fût maître dans cet état? S'il ne l'est pas, où fera-t-on le pain? C'est absurde! C'est très bien. — On m'appelle en conciliation dans l'un des *siéges* de police de la ville; je me montre, naturellement, récalcitrant à toute espèce d'offres, autres que celles d'argent; ce misérable ose me dire: qui donc êtes-vous auprès de moi? Qu'un comédien! — Mais, drôle que tu es, si tu n'avais pas décrotté les bottes de ce comédien, et nettoyé ses habits, serais-tu maître boulanger? — Il fut condamné à deux ou trois jours de prison.

Quand vous êtes en procès, vous ne pouvez quitter la ville ou obtenir un passe-port qu'après jugement définitif, comme, aussi pour la sûreté des créanciers, sans avoir annoncé votre départ dans la gazette désignée à cet effet : pourtant je sais pertinemment qu'on peut acheter une et même deux publications, comme, chez nous, il est facile d'en obtenir pareil nombre pour les mariages,

les seconds et troisièmes bans. — Quant à moi, pendant mes longs débats avec mon garçon l'on me dit : si vous ne faites pas usage d'une mère sangsue, vous ne vous tirerez pas d'affaire, vous ne la verrez pas finir. — Qu'entendez-vous par ce sanguinaire animal? — L'homme d'affaires chargé de poursuivre la vôtre et de l'amener un peu plus promptement à sa fin ; — toutes vos recommandations, vos menaces même, ne produiront leur effet qu'accompagnés du passe-partout, l'or. C'est bien. — On me désigne l'avocat en crédit, je cours chez lui. — Le gain de votre cause, est des plus justes, il est assuré, me dit-il ; donnez-moi 400 ou 500 roubles, je ne me rappelle pas très bien le chiffre ; mais c'est l'une de ces deux sommes, et nous arriverons vîte.—Il est important de dire que l'achat du fonds n'avait coûté que 2,000 roubles assignats. — Mais, Monsieur, cette somme !... la plus faible partie me reste, répond-il ; cela exige des écritures sans nombre, et il faut payer toutes ces plumes qui nous aident à traverser l'espace;—avec ce véhicule elles volent... sur le papier : puis, je vous dirai secrètement que tous ces employés sont si faiblement rétribués que sans les plaideurs ils ne pourraient vivre. — A la bonne heure, il faut manger pour vivre, rien de plus légal, c'est fort bien même ; — mais si vous donniez en une seule fois ce que vous voulez don-

ner en plusieurs, l'affaire serait terminée de suite. — Dieu m'en garde. — Et pourquoi? Le lendemain, ayant disposé de l'argent, tout resterait alors en souffrance. — Ah! diable!.. c'est très bien. Mais alors promettez. — Ils vous répondent que l'on ne dîne point avec cela. — C'est parfaitement logique, c'est très bien. — Eh bien, Monsieur, le moyen, — quel est-il? — Donnant, donnant; — eh! Monsieur le plaideur, avant tout on veut tenir. — Ah!... c'est très bien. Ainsi donc, avec toutes ces précautions, il nous faudra attendre la disponibilité de ces Messieurs? — Non, le besoin tous les jours se renouvelle, on l'alimente et cela marche. — C'est vrai, mais ces gaillards là mangent donc tout en un jour! Je vois, mon cher avocat, que vous les connaissez bien. — Il sourit. — Mais si la partie adverse paye plus cher en apportant de nouvelles entraves? — Alors; — c'est différent... Mais rassurez-vous, de ce côté vous n'avez rien à craindre; votre adversaire n'est pas riche, tout l'avantage est pour vous. — Je vous remercie, Monsieur l'avocat, me voilà tout-à-fait tranquille, je cours chercher la somme. — Dépêchez-vous, je l'attends pour aller à l'*Ouprêue* (tribunal du juge de paix). — Je vais et reviens à l'instant; si je n'ai point de plume comme ces braves gens, je vais emprunter les ailes de Mercure pour arriver plus vite. — Malgré mon avocat,

malgré son argent, c'est-à-dire le mien, malgré mes démarches, mes instances qui se joignaient aux siennes, sans compter toutes les sommes accessoires que je payais à droite et à gauche, les débats ont duré plus de six mois. — Ils se terminèrent par la condamnation pure et simple en restitution des 2,000 roubles, prix de l'achat du fonds. La procédure m'a coûté 6 ou 7,000 roubles. — Avis aux plaideurs! Evitez de faire le moindre écrit, car cet écrit est souvent le principe d'un procès sans fin.

Malgré tant de sacrifices, beaucoup de personnes échaudées plus ou moins que moi m'assurèrent que je devais m'estimer heureux d'en être quitte à si bon marché. Il est de fait que dans aucun pays, pas même en Normandie et dans la région du Mans, les procès ne durent aussi longtemps ni ne coûtent plus cher qu'en Russie. Les tribunaux (*palâti*), les greffes, sont encombrés d'une myriade d'oiseaux de proie qui vous dévorent, et absorbent jusqu'à la dernière goutte de votre sang. Prométhée était mille fois plus heureux que les plaideurs de la Moscovie, car, tout dévoré qu'était son foie par un vautour, son foie renaissait, mais vos écus ne renaissent pas, et les vautours vivent toujours. On m'a cité des procès héréditaires que l'on ferait bien mieux d'appeler séculaires; car il en est qui durent

depuis plus de cent ans, à cause de l'énorme nombre d'oukases contradictoires qui surchargent le code civil, et le nombre presqu'égal de dégrés de juridiction par lesquelles les malheureux plaideurs sont obligés de passer. — D'où il résulte que les plus beaux domaines, les plus riches héritages se trouvent, au bout de trente ou quarante ans, absorbés par ce que l'on est convenu d'appeler la justice. — Ajoutez que les causes ne se plaident pas verbalement, que les parties adverses ne se battent que par écrit, que les avocats (*podïatchi*) sont les plus voraces des créatures humaines, et que le papier timbré est d'une cherté exorbitante.

Le même vice existe dans toutes les administrations publiques, qui ne sont sujettes à aucun contrôle, par la raison bien simple que les employés, grands ou petits, étant matériellement trop peu payés, ne se font pas plus scrupule de vous demander de l'argent que vous ne vous en faites de leur en offrir, quand vous comprenez une fois le système. Et, ne craignez pas de rougir, en leur présentant un billet de cinq, de dix, de vingt-cinq, de cinquante, de cent roubles, et plus, selon le rang que le fonctionnaire occupe dans la machine bureaucratique ; — aucun ne rougit, il tend la main, il empoche. Vous avez, par exemple, besoin de partir sous trois jours ; vous avez

fait *trois fois* insérer votre nom dans la gazette de Saint-Pétersbourg; vos malles sont prêtes; votre voiture vous attend; le bateau à vapeur annonce qu'il fera route pour le sur-lendemain; il ne vous faut plus que votre passeport; vite, vite, vous courez à l'*Adress-Kânntor* (comptoir d'adresses).

Vous parlez d'abord à un *pissar* (un scribe) à 300 fr. d'appointements. C'est bien, Monsieur, vous dit-il; — revenez demain. — Le lendemain, pressé que vous êtes, vous ne manquez pas le rendez-vous. — Rien encore de fait, et vous voyez le scribe de la veille, vous présentant la main, dans le cas où vous n'auriez pas compris qu'il lui faut de l'argent. — Malheur à vous si vous êtes sourd! Mais, pour peu que vous ayez de l'intelligence, vous tirez un assignat de cinq roubles, et vous le lui glissez dans la main. A cette action magique, se réveille toute l'amabilité du *pissar*. — Monsieur, vous dit-il, cela ne me regarde pas; je ne suis qu'un simple écrivain; veuillez vous adresser à la personne qui se trouve à cette table. Vous allez de suite trouver cette personne; — elle vous tient le même langage, quand vous lui avez toutefois, donné le billet rouge (10 roubles). — Vous passez à une autre; même cérémonie, billet blanc (25 roubles), toujours *crescendo*, selon la hiérarchie, jusqu'à ce qu'enfin, grillé par l'impatience et le besoin que vous avez de partir, vous

lâchez la grosse pièce de 50 ou de 100 roubles. Ainsi, votre passeport, qui ne devait, qui ne doit vous coûter que dix roubles, est établi sur une échelle de 15 à 100 roubles, plus ou moins. — Si vous avez le temps d'attendre, les choses se passent assez régulièrement, vous n'êtes qu'égratigné ; mais gare à vous s'il vous faut la chose *ipso facto!* — vous êtes écorché tout vif.

Ces abus sont tellement invétérés, tellement entrés dans la chair (*in cute*), bien plus encore dans les divers gouvernements de l'Empire qu'à Saint-Pétersbourg et à Moscou, qu'empereurs et impératrices y ont totalement perdu leur latin ; et notez que la dilapidation ne le cède en rien à la corruption. — Honneur donc et gloire à S. M. l'Empereur Nicolas Ier, qui, se reposant de ses fatigues militaires, a, le premier, attaqué vigoureusement cette double lèpre ! Je crois ne pouvoir mieux faire, à cette occasion, que de reproduire, ici, un extrait du journal *le Siècle*, en date du 17 juillet 1847. J'aime à voir l'opposition elle-même rendre justice à l'admirable attention qu'a apportée le Tsar dans l'examen des détails de l'administration intérieure de ses Etats, ainsi que dans la sévérité qu'il a déployée, envers les corrupteurs et les corrompus.

Voici ce que dit *le Siècle :*

« La maladie de l'empereur Nicolas a eu un

résultat tout-à-fait singulier : elle a provoqué la répression d'une partie des honteux abus qui déshonorent l'administration russe.

« Forcé, pendant sa longue convalescence, de s'abstenir de l'inspection de ses troupes, l'Empereur Nicolas a voulu porter l'activité inquiète de son esprit sur les détails d'administration. Il paraît qu'il a été surpris et effrayé de tout le désordre, de tout le gaspillage, de tous les vols qui s'y pratiquent. Désespérant, malgré l'inflexible rigueur de sa volonté, de porter remède à l'ensemble de la situation administrative de son vaste empire, il a du moins essayé de couper court aux dilapidations les plus évidentes.

« On prétend que, d'un trait de plume, plus de 30 millions d'économie ont été réalisés au profit du trésor.

« La branche d'administration, livrée aux déprédations les plus énormes, est celle de l'armée. L'Empereur essaierait vainement de nettoyer ces étables d'Augias : il succomberait à la peine, malgré son énergie bien connue. Colonies, hôpitaux militaires, régiments, et jusqu'aux camps formés en présence de l'ennemi, tout est livré à un audacieux pillage. — Le Tsar a renvoyé devant les tribunaux militaires et fait frapper, suivant la rigueur des lois, trois lieutenants-généraux et plusieurs colonels, coupables de ces

honteux méfaits ; mais si le hasard l'a mis sur la voie, s'il a dévoilé à ses yeux cette corruption, on ne tardera pas à reculer devant la poursuite de tous les délits de cette nature, car la spoliation est organisée en système.

« Quelques détails curieux que nous fournit notre correspondant sont indispensables, pour que l'on puisse avoir une idée des malversations commises dans l'administration militaire russe :

« Les chefs des régiments ont dans leur dépendance absolue le chapitre des vivres et de l'habillement. — Quand ils reçoivent un successeur, auquel ils devraient justifier de la tenue régulière des troupes, ils ont l'habitude de se rédimer de cette obligation à beaux deniers comptans, de manière que le nouveau général ou colonel, qui se trouve appelé à la tête du régiment, n'hésite plus à donner décharge à son prédécesseur. Cet impôt se trouve assis sur une base presque uniforme ; il s'élève au profit du nouveau titulaire, qui ferme les yeux sur la situation réelle du régiment à raison de 40,000 roubles par régiment d'infanterie, et de 60,000 par régiment de cavalerie. Dans le corps du Caucase, le taux admis est plus élevé ; le tribut monte à 100,000 roubles par régiment d'infanterie, et à 150,000 roubles par régiment de cavalerie. Ce rachat forcé, qui met à couvert de la constatation des contraventions commises, est

passé en habitude ; il est devenu normal. — On entrevoit aisément de combien de misères et de souffrances les pauvres soldats paient la cupidité de leurs chefs !

« Dans certains régiments, les colonels font mieux ; ils afferment à un prix fort élevé, comme un domaine, la fourniture des vivres et de l'habillement, et se créent ainsi un revenu qui varie de 30 à 60,000 roubles par an, suivant les appréciations les plus modérées.

« Les abus les plus odieux se pratiquent dans les hôpitaux militaires ; l'avidité des chefs ne se contente point de la falsification des médicaments et de la soustraction des remèdes prescrits aux malades. On fait mieux, on fait entrer de force à l'hôpital nombre de soldats, qui ont beau dire qu'ils ne souffrent point, qu'ils sont très bien portants ; ils sont portés sur les registres pendant quelques jours ; cela augmente d'autant plus le chiffre des potions, auxquels ils ne touchent jamais, mais qui se traduisent en bénéfice net au profit des chefs.

« Excepté les régiments des gardes, qui sont casernés, le reste de l'armée de ligne (un demi-million d'hommes), sont cantonnés, logés et nourris en grande partie chez les habitants de la campagne. Ce que le gouvernement accorde de provisions de bouche reste, la plupart du temps,

entre les mains des colonels et autres commandants de corps. On se figure aisément ce qui se passe à l'égard de l'habillement des troupes; nous ne parlons ni de l'équipement de la cavalerie ni des pauvres chevaux, souvent condamnés à la plus maigre pitance.

« C'est dans ce labyrinthe d'abus que l'Empereur Nicolas paraît avoir voulu pénétrer durant sa convalescence. Mais que peut le désir le plus ferme de couper court au désordre, dans un pays où la publicité n'existe pas? Comment connaître les faits que les fonctionnaires de tout ordre sont intéressés à tenir cachés, en se prêtant le secours d'une sorte d'assurance mutuelle? Les velléités de réforme de l'Empereur ne brilleront sans doute que comme un éclair passager, qui rend ensuite la nuit plus obscure et plus profonde. »

ODESSA.

SOMMAIRE.

Quelques mots sur Odessa; son origine. — Sa décadence. — Catherine relève cette reine déchue. — Le duc de Richelieu. — Biographie abrégée de cet illustre émigré. — Il remplace le fameux Patiomkine, dans le gouvernement de la Tauride. — Il retourne en France en 1814. — Interrègne. — Le comte de Langeron. — M. le Prince comte de Woroutzow, gouverneur-général de Crimée et des provinces ci-caucasiennes. — Prospérité d'Odessa. — Son avenir présumé.

Cette ville, dont le nom retentit aujourd'hui dans le monde entier, cette ville, grenier de l'Europe affamée, est construite sur l'emplacement d'une ancienne colonie grecque, appelée, dans les anciennes géographies de Strabon et autres, Istrianorum Portus, port des Istriens; ce qui semblerait constater la vérité historique, que bien avant les Génois et les Vénitiens même, les marchands de

l'Istrie avaient dirigé leurs galères vers la Colchide, pour y découvrir la toison d'or.

Quoiqu'il en soit sur l'antiquité scientifique de ce point du globe, il n'était, avant 1792, qu'un misérable village appelé *Kodschi* ou *Hadji-Bey*. En 1796, Catherine II l'agrandit, et lui donna le nom d'*Odessa,* en mémoire de la ville grecque d'*Odessus* ou *Odysséos*, située jadis non loin de la rive gauche du Dniester, l'un des plus grands fleuves qui se jettent dans la Mer Noire; son port ne fut déclaré franc qu'en 1802.

Cependant, malgré cette franchise, la localité manquait de vie politique et commerciale; c'était un cerf altéré qui manquait d'eau. — Qui imprimera de l'existence à ce coin de terre, environné de steppes et de savanes? — Qui utilisera la pensée de trois grands souverains? — Qui comprendra les ressources d'un point si important pour unir les deux pôles de l'empire? — Un homme ferme de cœur, habile de conception, probe dans son administration; cet homme fut Armand Emmanuel, duc de Richelieu, né à Paris, le 25 septembre 1767, et qui y mourut le 27 mars 1822.

Il était petit-fils du maréchal de Richelieu, et fils du duc de Fronsac. — Sa haute éducation lui permettait, assure-t-on, de parler à chaque ministre étranger la langue de la nation qu'il repré-

sentait. — Sous le nom de comte de Chinon, il se rendit en Italie et revint en France en 1789; il y prit auprès du roi les fonctions de premier gentilhomme de la chambre. — Effrayé des premiers symptômes de la révolution, il obtint du monarque l'autorisation de s'expatrier.

Bien accueilli de Joseph II, il quitta Vienne avec le jeune prince de Ligne, pour se rendre auprès de l'impératrice Catherine II, alors en guerre avec la Turquie. — Cette princesse lui donna du service dans ses armées, et il fit sa première campagne sous les ordres de Souvârof; il se distingua le 20 décembre 1790, à la prise d'Ismaïl, et reçut, en récompense, de Catherine, le grade de général-major, l'ordre de Saint-George quatrième classe, et une épée à poignée d'or; — c'était, dès le premier pas, arriver au premier rang.

En 1792, étant arrivé à Saint-Pétersbourg, il y fut parfaitement reçu; il put y rendre des services aux princes français exilés, qui l'employèrent en qualité de négociateur auprès de l'empereur d'Autriche et du roi de Prusse. — Les dispositions de ces monarques étaient favorables à la maison de Bourbon, mais les événements rendirent ces dispositions superflues.

M. de Richelieu suivit la fortune de *Monsieur*, depuis Louis XVIII, retiré à Mittau, et passa en Angleterre, où il fut nommé en 1794, l'un des six

commandants de corps d'émigrés, à la solde du gouvernement britannique. Son zèle n'ayant pu être utile à sa cause, il retourna en Russie, où Paul Ier ne l'accueillit pas favorablement. Cet état de disgrâce cessa après la mort de ce prince; Alexandre Ier le traita avec la plus grande bienveillance. La paix, en 1801, lui permit de revenir dans sa patrie, afin d'y réclamer la radiation de son nom de la liste des émigrés. — Le premier Consul mit, dit-on, à cette faveur, une condition que M. de Richelieu n'accepta point, celle assez naturelle de quitter le service étranger.

Il repartit pour Saint-Pétersbourg, et fut nommé, au commencement de 1803, gouverneur civil et militaire d'Odessa et des côtes environnantes, naguère administrées, avec les mêmes titres et les mêmes pouvoirs, sous Catherine II, par le prince *Patiomkine* son favori.

La ville d'Odessa, où M. de Richelieu fixa sa résidence, ne renfermait, suivant un ouvrage imprimé en France, en 1800, lorsque le nouveau gouverneur en prit possession, que 4,000 habitants; en 1805, elle en comptait déjà plus de 20,000. M. de Richelieu arrêta les déprédations, organisa une police, ordonna des travaux utiles, fit défricher les terres incultes, créa des administrations composées d'honnêtes citoyens, et attira les étrangers par l'appât du plaisir, du lucre et

des charmes de la société. — Il substitua à des habitations tristes et malsaines, des constructions élégantes et commodes ; à une rade infréquentée, comme sous les barbares, un port ou affluent, aujourd'hui, les vaisseaux de toutes les nations, et d'où il sortit dès 1804, pour 12 millions de blé.

La facilité avec laquelle M. le duc de Richelieu parlait toutes les langues lui était d'un grand secours dans l'administration de ces colonies, dont les habitants sont de toutes les nations. Mais ce qui ne lui fait pas moins d'honneur que les talents qu'il a déployés pendant son gouvernement, c'est l'affabilité avec laquelle il se rendait accessible ; — en 1812, même, il s'attira le respect des populations. Il a exercé un pouvoir absolu sur deux ou trois millions d'hommes, et l'on ne peut lui reprocher un seul acte de despotisme.

Quand M. de Richelieu quitta son gouvernement en 1814, pour rentrer en France, lors de la restauration, le nombre des habitants de la capitale de la Nouvelle-Russie, s'élevait à plus de 35,000 âmes ; il y a de cela trente-trois ans.

Parmi les établissements remarquables, qui doivent leur création à ses soins, on doit citer le gymnase d'Odessa qui porte son nom, et organisé par l'abbé Nicolle qui, à son retour en

France, peu après M. de Richelieu, devint recteur de l'académie de Paris.

L'empereur Alexandre, ayant visité Odessa en 1818, fut tellement frappé de la prospérité de cette partie de son empire, qu'il expédia sur le champ, un courrier à son ex-gouverneur de la Tauride, pour lui remettre les insignes de l'ordre de Saint-André, accompagné d'une lettre dans laquelle on peut remarquer ce passage : « En visi-
« tant les pays, jadis confiés à vos soins, j'y ai
« trouvé, à chaque pas, j'y ai admiré avec une
« admiration qui remontait sans cesse vers vous,
« le fruit de vos travaux, de vos intentions droites
« et pures, constamment réalisées par une vigi-
« lance infatigable. »

Quel plus bel éloge !

Après le départ bien regretté, par tous, de cet honorable gouverneur, en 1814, il y eut une espèce d'interrègne; ce ne fut qu'en 1815, après la conclusion du traité de Vienne, que le comte de Langeron, ancien émigré, lieutenant-général au service de Russie, fut chargé, par intérim, de l'administration de cette province, dont la possession importait si fort à la Russie, et arrachée, pour ainsi dire, pièce à pièce aux divers Khans dont la domination y avait été jadis établie. MM. les généraux Potier, Fabre et Bazaine, dont j'ai déjà parlé dans le courant de cet ouvrage, ont, de toute leur puissance,

pour preuve de leur gratitude envers l'empereur Alexandre, contribué à la prospérité de toute la contrée cis-caucasienne, tant par leurs conseils, que par la mise en exécution sous leurs yeux, d'immenses travaux de canalisation des grands fleuves et de leurs affluents, de voies stratégiques et de génie.

Les choses en étaient là, lorsque toutes ces illustrations disparurent l'une après l'autre. — Pour successeur, il leur fallait un homme riche de toutes les vertus civiles et militaires; cet homme fut et est M. le comte, aujourd'hui prince Michel de Worontzow, fils d'Alexandre du même nom, chancelier de Russie, ministre des affaires étrangères en 1802, mort à Moscou en 1806; — neveu de Nicolas Worontzow, ambassadeur de Russie, à Londres, à l'époque où éclata la révolution française. — Chargé, en 1776, de notifier, à l'Angleterre, l'avènement de Paul Ier à l'empire, Nicolas reçut, plus tard, portant le titre de général en chef, la délicate mission de négocier, en 1806, avec le cabinet anglais, la troisième coalition contre la France.

M. le prince Michel comte de Worontzow, lieutenant-général, a des antécédents qui l'inscrivent au nombre des héros qui couvrirent de gloire leur patrie. — Investi d'abord de fonctions diplomatiques, comme ses prédécesseurs, il s'est fait particulièrement remarquer dans l'art mili-

taire, où son avancement fut extrêmement rapide. — Il fit, en 1813 et 1814, les campagnes contre la France : commandant de l'avant-garde russe, au mois de juin, il chercha, par un coup de main, à s'emparer de Leipzig, et se porta, au mois d'août suivant, sur l'Elbe, où il occupa quelques postes, pendant que les Français opéraient leur retraite.— Il se distingua aux batailles de Bautzen et de Wurschen, se rendit maître de Cassel, que le roi Jérôme Napoléon fut obligé d'abandonner, fit le blocus de Hambourg, et pénétra en France en 1814. — Il entra dans Reims le 19 mars, et occupa, l'un des premiers, le bourg de La Villette, à l'attaque de Paris. — A la suite des CENT JOURS, en 1815, le comte de Worontzow commanda le contingent russe, pendant l'occupation de la France, par les armées étrangères ; il tint son quartier-général à Maubeuge jusqu'en 1818 ; de là, il se rendit au congrès d'Aix-la-Chapelle.

Revenu dans ses foyers, après ce traité, l'empereur Alexandre le nomma son chambellan et son aide-de-camp. — Six ans se passèrent pour lui dans la quiétude et l'oubli des fatigues essuyées dans les luttes qui précédèrent la chute de Napoléon. — Après la mort d'Alexandre, après les guerres de Nicolas avec la Porte Ottomane, qui ce monarque choisira-t-il, plus tard, pour s'opposer aux Circassiens, jaloux de la présence des armées

impériales sur le Caucase? — Michel comte de Worontzow qui, seul, par sa bravoure, la profondeur de son génie stratégique et son amour pour le soldat, triomphera des obstacles, par sa longue expérience et sa tenacité.

Cependant, quel que soit le dévouement au prince et au pays, arrive un âge où, comme disait Louis XIV, il est difficile de monter lestement l'escalier du palais, lorsque l'on succombe sous le poids des lauriers; cet âge était arrivé pour M. le comte Michel de Worontzow. — Le Tsar, après l'avoir créé chevalier de tous ses ordres, crut payer sa dette impériale, en le nommant gouverneur général du gouvernement de Tauride, de la Crimée et de la Bessarabie.

Depuis lors, toutes ces contrées bénissent la présence de l'un de ceux dont le cœur et l'épée ne faillirent jamais au souverain. — L'illustre guerrier, le grand diplomate, est devenu grand administrateur, grand économe politique; il a changé des landes en plaines fertiles; par lui, Odessa est devenu la mère nourrice orientale de la Russie. Et ce qu'il y a de plus louable encore, c'est que, par sa politesse exquise, par sa générosité sans bornes, il a su se concilier les cœurs de tous ceux qui ont le bonheur de vivre sous sa bienfaisante direction.— Honneur, honneur à jamais au plus intelligent, au plus intègre, au plus digne représentant du

Tsar, dans ces régions, où éloigné de tout contrôle, il aurait pu, comme tant d'autres, malgré ses immenses richesses, exercer les plus innocentes concussions. — Le comte prince de Worontzow est, tout ensemble, le Bayard russe et l'inattaquable Fabricius de la Crimée. — Je suis heureux de pouvoir consigner, ici, le témoignage de l'universelle admiration qu'il inspire, comme également celui de la reconnaissance que je lui dois, personnellement, pour toutes les bontés dont il a daigné me rendre l'objet, pendant mon séjour sur le Bosphore Cimmérien, où, pensant à Ovide, je pleurais la patrie, au souvenir de laquelle nul autre amour ne saurait nous arracher.

On peut dire, sans craindre de blesser la vérité, que le prince de Worontzow est, après Nicolas Ier, le dieu de ces régions, qui, il n'y a pas soixante ans encore, servaient de séjour à des Kirguis, à des Baschkirs, débris des hordes de Bâti et de Timour.— Comparez ces vastes solitudes, alors peuplées seulement de chameaux et de bestiaux paissant de rares bruyères et des herbes plus rares encore, à cette forêt de mâts, dont la présence atteste le triomphe de la civilisation sur la barbarie, et la nécessité d'un futur lien fraternel, indissoluble, entre toutes les nations du globe! — Comparez la mort qui régnait sur ce point occidental du Pont-Euxin, à l'animation, à la vie qui y existe

aujourd'hui ; le commerce l'a transformé en un entrepôt qui, un jour, unira les cinq parties du monde. — Aussi rien de curieux pour le voyageur qui observe, comme la bigarrure de costumes, de mœurs, de langages qui constitue précisément l'originalité d'Odessa. — Le peintre le plus habile aurait bien de la peine à représenter sur la toile, cette multitude d'allures différentes. — Du reste la ville n'a rien de pittoresque, pas plus que ses environs, qui se dessinent au loin comme des steppes à perte de vue ; les vents qui soufflent du désert sur ces immenses plaines n'ont pas toutefois une influence aussi délétère que celle du mirage et du sable volant du sol égyptien.

On a parlé de faire de ce port de mer la capitale de l'Empire, le siége du gouvernement ; mais ce projet ne peut être considéré que comme une utopie. — Moscou ou Kazan serait bien plutôt le point central, d'où l'administration pourrait avoir les yeux partout ; car nul doute qu'avant cinquante ans, un ruban de fer n'unisse Saint-Pétersbourg à Odessa.

En attendant cet avenir présomptueux, on travaille, chaque jour, à l'embellissement de la future métropole ; partout sont établis des chaussées à la Macadam, de larges trottoirs et non pas de ces abominables cailloux à tête de chat, dont M. de Custine parle avec tant d'irrévérence, comme for-

mant, il est vrai, le pavé des rues de Saint-Pétersbourg. — Mais qui a dit à M. le Marquis, que le bitume n'envahira pas l'univers? Qui lui dit qu'à l'instar de la vapeur, cet illustre composé ne formera pas, à travers les pays qui forment l'immense empire des Russies, de ces cordons fabuleux qui vont droit du palais des Tuileries au château de Neuilly? M. de Custine sait que la nature est un grand livre qu'il ne faut que consulter pour y découvrir la vérité; pourquoi n'a-t-il pas fouillé dans ce livre?—il n'eût peut-être pas tant commis d'erreurs dans la composition de son intéressant ouvrage.

Quoiqu'il en soit, Odessa, dont l'Autriche envierait bien la possession, en raison de son peu de distance des bouches du Danube, est une cité appelée, sous la protection immédiate du Tsar, à devenir l'une des plus grandioses du monde. Elle résumera en elle tout ce qu'ont rêvé et effectué, dans le moyen-âge, les Génois et les Vénitiens, alors que ces deux peuples, également avides de gloire, rivalisaient d'efforts et de sacrifices, pour obtenir la domination commerciale de la Mer Noire. Les deux majestueuses figures, celles de Richelieu et de Worontzow, planent sur elle, et le souverain lui-même est là, chaque jour, méditant, à son égard, l'exécution des immenses desseins de ses immortels prédécesseurs.

Je ne quittai point Odessa, sans avoir admiré la statue en bronze du duc de Richelieu, érigée au milieu du boulevart qui domine la mer. — Précisément en face de la rade, se trouve un escalier, de cinquante à soixante pieds de largeur, comptant deux cents marches, digne en tout de la grandeur égyptienne ou du luxe babylonien de Sémiramis. — A chaque vingtième marche, vous pouvez, pour reposer votre respiration, vous arrêter sur un vaste pallier, dont les côtés, étagés comme les marches elles-mêmes, supportent des vases, garnis de petits arbustes et de fleurs, qui, se mêlant à des statuettes du meilleur goût, présentent au spectateur le coup d'œil le plus magique et le plus pittoresque. — A droite du boulevart, vous admirez les bâtiments de la douane et le bassin où sont les nombreux navires soumis à la quarantaine; à gauche, le superbe palais du prince-gouverneur, comte de Worontzow.

Je fis mes adieux, dans les vers suivants, à ce génie tutélaire de la Crimée :

Worontzow, adoré des peuples de Tauride,
Par toi seul tout y vit et s'enchaîne à ton char,
Le sable, désormais, n'y sera plus aride,
Ton génie a compris ce que voulait le Tsar...

Digne représentant du plus digne modèle,
Valeureux, juste et bon, la gloire est ton échelle!
Vis bien des jours encor!... ta vie est tout pour nous;
Veille, ô mon Dieu, sur lui, comme il veille sur tous!

COUP-D'ŒIL SUR L'ADMINISTRATION

EN RUSSIE.

SOMMAIRE.

Malversations. — Vice radical. — Le Sénat-Dirigeant. — Petits et grands voleurs. — Marine et guerre.— Hôpitaux. —Mendiants.— Le Krioutschok. — Le Quartalnik. — Remède aux abus.

Dans tout le cours de cet ouvrage, je n'ai eu que ma conviction et la vérité pour guides. — J'ai raconté tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai entendu; si j'ai dit le bien, j'ai dit le mal; j'ai cité les vertus, j'ai cité les vices; j'ai dit les peines infligées, lorsque les plaintes sur des faits criminels, parvenues au pied du trône, avaient provoqué des enquêtes judiciaires. — Lorsque j'ai accusé, j'ai prouvé. — Un vieil adage a consacré cette vérité : *qu'il y a remède à tout;* mais cet adage perd tout son mérite d'axiôme lorsqu'on ne prend pas soin de le justifier, c'est-à-dire lorsqu'on ne trouve pas le remède à apporter; je vais tenter de l'indiquer, bien que les docteurs en médecine, les plus habiles même, aient souvent confondu la mort réelle avec l'état de simple léthargie.

Entièrement étranger à l'esprit du gouvernement impérial, ignorant le chiffre de son budget, l'état de ses dépenses et de ses recettes, je ne saurais signaler les économies à faire dans telle ou telle partie de l'administration. — Ces objets rentrent dans les attributions des divers ministères qui soumettent leur travail respectif au Sénat-Dirigeant. — Celui-ci les examine, et présente un rapport à l'Empereur, qui approuve ou rejette les dispositions sénatoriales; car à lui seul appartient le droit de statuer et de sanctionner en dernier ressort.

Le Sénat-Dirigeant est investi, comme notre Cour des comptes, du privilège de décider si la balance des budgets particuliers a été légalement établie, et si l'ensemble financier ne souffre point des comptes rendus par tous les départements qui constituent les rouages de la machine gouvernementale.—Cela étant, pourquoi n'établirait-on pas, en cas de dénonciation, un bureau spécial pour l'examen sévère des fraudes, malversations ou machinations qui auraient pu être commises en fait d'abus de bonne foi, dans l'exercice de fonctions confiées par l'État? — Plainte portée, pourquoi ne pas faire comparaître, devant ce tribunal instructeur, et les accusateurs et les accusés? — Lumière et justice seraient faites.

Je crois que ces moyens de succès doivent être

immédiatement appliqués d'abord, pour la marine, dont tous les employés nagent, ce que l'on peut dire, en pleine eau; puis, pour la guerre, où les dilapidations sont à l'ordre du jour, puis surtout pour les hôpitaux militaires, à la sage gestion desquels se rattachent tout ensemble l'intérêt de l'État et la guérison du soldat.

Le remède à ces abus serait d'accorder des émoluments convenables qui permissent à l'employé supérieur ou subalterne de vivre honorablement, chacun selon son rang; ce seraient ensuite des peines inexorables prononcées contre tout concussionnaire, contre tout prévaricateur à la plus sainte des lois, à celle de l'humanité.— Pourquoi, dans les chancelleries et dans les tribunaux, tant d'écrivassiers dont la majeure partie ne fait rien et l'autre pas grand' chose? Diminuez-en le nombre, et accordez aux titulaires des appointements suffisants pour museler leur rapacité; — créez des surnuméraires ou aspirants qui, à force de zèle, et par espoir de réussir, se feront à la besogne; — laissez chez vous, comme chez nous, aux plaideurs le soin de payer le papier timbré, la rédaction, l'enregistrement des actes; — tout le monde vivra; le trésor, loin d'y perdre, y gagnera, et les affaires marcheront mieux et plus vite.

A tous ces scribes qui encombrent les adminis-

trations, les *siéges* d'arrondissement, les justices de paix; à tous ces individus, fils de famille, de prêtres ou de marchands affranchis parvenus; à tous ces petits ambitieux courant tous après des rangs ou des décorations, demandez de l'instruction; et une fois qu'ils seront admis, en vertu d'un brevet de capacité, exigez leur présence régulière et un travail consciencieux. Les solliciteurs, rassurés et certains de ne plus avoir de déceptions à craindre, rendraient des actions de grâce au Gouvernement, et seraient plus généreux pour lui, que pour des mendiants.

Si l'on descend au dernier étage de l'édifice administratif, les abus que je viens d'indiquer sont encore plus criants; un vice en amène un autre (*abyssus abyssum vocat*); les plus modestes agents de la surveillance publique affichent un luxe presque scandaleux. Qui le leur procure? — Les malheureux boutiquiers, sur lesquels ils appesantissent leurs mains crochues, pour des contraventions chimériques le plus souvent. — Par exemple : les mangeoires (*ïassli*), établies dans un grand nombre de rues et sur les grandes places, pour la nourriture des chevaux, sont, mille fois, l'occasion ou le prétexte de tracasseries, de vexations créées par les susdits fonctionnaires, par la nécessité où ils se trouvent d'augmenter peu ou prou leur modique solde; la moindre infraction aux règle-

ments de police leur devient profitable ; et ce qu'il y a de mieux, dans l'affaire, c'est que l'agent ne reçoit pas, comme ici, à la préfecture, le prix de son dévouement, de son amour pour l'ordre public; il se paie de ses propres mains, il prélève ses honoraires et largement. — Malheur aux délinquants, partout, il y a quelque chose à faire, contre les suspects, en faveur des commissaires de surveillance. Je passe sous silence mille autres petits procédés policiens, judiciaires ou administratifs, auxquels le Russe, naturellement assez enclin à l'épigramme et à la satire, a donné le nom de *Krioutchkis* (accrocs, crocs ou raccrocs), pour prouver que l'affaire en litige est enchevêtrée, et que le seul moyen de débrouiller l'écheveau, c'est... de l'argent (*diénngui*). — Toutes les classes de la société, indistinctement, sont passibles de leurs moindres erreurs ; le *Krioutchok* est reçu, admis, pardonné en Russie. Chacun, le plus innocent même, peut devenir, en dormant, victime d'un coup de *Krioutchok ;* il ne s'aperçoit de sa blessure qu'au moment du réveil et de la présence à son chevet du *quartalnik* (officier du quartier), lequel vient, soi-disant au nom de la loi, réclamer son dû. — Cet impôt, arbitrairement prélevé, ne devient punissable, chose très rare, que dans les cas de la plus haute gravité.

ENCORE UN MOT

SUR

M. LE MARQUIS DE CUSTINE.

M. de Custine n'a pu puiser dans Karamzine, que jusqu'au règne d'Alexis Mikhaïlovitch. Tout le monde sait, aujourd'hui, que si cet illustre historien s'est arrêté à l'avènement de la famille des Romanoff, c'est qu'il a été inopinément surpris par la mort. — Qui vous dit ce que nous eût révélé cette plume si belle et si patriotique? Qui vous dit que, mieux éclairé que pas un, par les écrits que le gouvernement russe avait mis à sa disposition, l'histoire ne serait pas aujourd'hui plus instruite et enrichie des documents les plus précieux, des données les plus exactes, sur les moyens employés par une politique occulte, il est vrai, mais savante, pour obtenir les résultats les

plus certains et la réalisation d'un avenir rêvé, mais possible cependant.

Qu'avait donc besoin M. de Custine de remonter, jusqu'au père de Pierre-le-Grand, pour nous faire voir la Russie en 1839? — Il est de toute légalité d'admettre que l'historien, comme le peintre, comme le poète, comme le romancier même, comme tous ceux qui cultivent un art quelconque, a l'univers pour domaine; mais je ne reconnais M. de Custine pour aucun de ceux que je viens de citer. — J'en appelle à sa franchise pour me dire s'il a voulu faire autre chose qu'une spirituelle et lucrative diatribe, qu'il offrait à la Russie, en forme de tribut de reconnaissance. Savez-vous ce qu'a fait M. le marquis de Custine? — Il a fait comme a fait, après lui, l'auteur des *Mystères de Russie* qui, ni plus ni moins qu'un écolier de rhétorique, a enfanté un gros volume sur ce qu'il ne connaissait pas. — La seule différence entre les deux déblatérateurs, c'est que le noble auteur, par le charme de son style, séduit, entraîne, réussit même à faire pencher la balance en faveur de son opinion vraie ou fausse, tandis que l'autre n'a exactement donné au public qu'un ramassis d'oripeaux dentelés, de narrations fictives et de portraits plus fictifs encore. M. de Custine a prétendu, dorant la pillule, faire croire qu'un serpent est un agneau, et que

l'hyssope, en certaines circonstances, peut bien passer pour du miel. — Qui ne se laisserait prendre à cette glu de premier choix?

Quant à M. Ivan Golovine, il n'a pour lui que la nudité de l'éloquence; son seul talent est celui de ne pas apprécier les faits et de les dénaturer.

J'aurais lu le second ouvrage de M. Ivan Golovine, intitulé : *Types et caractères Russes;* mais à quoi bon? toujours *ejusdem farinæ.* — Il en est de même d'un autre ouvrage en trois volumes, publiés dernièrement, par M. de Tourguénief, sous le titre de *la Russie et les Russes;* le beau plaisir que celui de lire ce que l'on sait déjà par cœur!

J'ai fait la remarque vraie, je pense, et que tout le monde, sans doute, aura faite comme moi, que, dans toutes les conversations de M. de Custine avec le Tsar, pas un des flatteurs de Louis XIV, pas un même de ceux de Louis XV, sous la Régence, flanquée du cardinal Dubois, de si vénérable mémoire, personne n'eût été assez hardi pour questionner, pour répondre avec autant d'esprit, d'à-propos, de ruse adulatrice, que l'auteur de *la Russie en 1839,* dans le but de savoir la vérité. —M. le Marquis a voulu jouer avec l'Empereur Nicolas, comme jadis minaudait la belle duchesse du Maine avec le Régent, pour obtenir de lui le moindre des secrets de l'État. Le Tsar a conduit

M. de Custine devant une glace, et lui a demandé s'il pouvait ouvrir son cœur politique à un homme doué d'autant de finesse d'observation, et maniant la plume avec autant de dextérité.

Tout fier qu'il soit de son titre de gentilhomme, titre qu'il ne prétend n'avoir jamais été mérité que dans l'*ancienne France*, je pense qu'il laisse bien loin derrière lui les courtisans de Nicolas Ier. — Sa manière d'attaquer le monarque est d'un diplomate consommé, d'un diplomate inquisiteur; M. de Custine est le Talleyrand du voyage. Ses ripostes aux demandes qui lui sont faites sont d'une astuce tellement féline, qu'elles seraient victorieuses, aux yeux du public, si elles étaient empreintes du sceau de son impérial interlocuteur. — Je suis obligé d'avouer, cependant, que M. de Custine a eu, sur ses concurrents passés, présents et futurs, le courage d'avoir osé répondre, et celui plus grand encore d'avoir osé interroger.

Quel autre que M. le marquis aurait su rompre son amour excessif pour l'aristocratie, son invincible entraînement pour les vieux us, au point de se métamorphoser, au point de ramper, à l'effet d'arracher à l'idole qu'il a cherché sinon à abattre, du moins à salir, l'autorisation dont il avait besoin, pour scruter les entrailles du corps moscovite, pour étudier les arcanes de la politique des Tsars, depuis l'avènement des Romanof au trône

de Russie? — Quel autre eût profité avec autant d'adresse des entretiens particuliers ou publics qu'il a eu l'honneur d'obtenir de LL. MM. II. l'Empereur Nicolas et l'Impératrice Alexandra Féodorowna? — Mais M. de Custine était donc un Machiavel déguisé en pélerin? Il faut avouer que jamais explorateur ne fit preuve d'autant de générosité, ni d'autant d'adresse.

Et que l'on ne l'oublie pas! Ce bon, ce sentimental M. de Custine n'écrivait que pour lui, que pour lui seul; le monde français, le monde russe, le monde européen, les deux mondes même, n'étaient pour rien dans l'affaire. — Pauvre agneau! ses jours et ses nuits s'écoulaient dans l'innocence! en Russie, il bravait les limiers de la police; en France il défiait les coups de la critique. — Revenu dans ce dernier pays, sa saccoche pleine d'observations, d'annotations, de commentaires, d'anecdotes plus ou moins vraies, de récits à la façon de Tavernier, il fait comme Linières dont parle Boileau :

J'entends déjà d'ici Linières furieux
Qui m'appelle au combat, sans prendre un plus long terme :
—« De l'encre, du papier, dit-il, qu'on nous enferme!
Voyons qui de nous deux, plus habile en ses vers,
Aura plutôt rempli la page et le revers. »

Où trouver moins d'égoïsme, moins de person-

nalité, plus d'abnégation de son individu? M. de Custine est un Vincent de Paul, un Belzunce, un Howard, l'un ce ces anges que Dieu envoie de loin en loin sur la terre, pour consoler les humains, au milieu de leurs misères, pour leur dire : « Mes « enfants, espérez en moi ; ma providence veille « toujours sur vous. »

Il y a soixante ans, lord Macartney, ambassadeur d'Angleterre en Chine, arrive à Pékin, chose inouie jusqu'alors ; reçu, en audience solennelle, par l'Empereur, il lui fut ordonné, avant toute explication, de se mettre à genoux devant le souverain du Céleste Empire. — Sur cette injonction, le ministre britannique donne ordre à l'un de ses secrétaires d'aller chercher à son hôtel, le portrait du roi George. — Cela fait, lord Macartney fait traduire ces paroles : « Je ne me mettrai à genoux « que lorsque S. M. I. se sera agenouillée devant « l'image du grand monarque que je représente. » — Voilà ce qu'on appelle du caractère, de la noblesse, de la nationalité. — Quelques-uns ont osé qualifier cette action de sotte vanité, de dommageable susceptibilité, parce qu'il s'agissait là d'un intérêt majeur, d'un traité de commerce à conclure avec le gouvernement Chinois, ils n'y ont vu qu'une affaire manquée, pour un refus à la soumission due aux lois de l'étiquette. — Arrière de tels penseurs ! Arrière les apôtres de l'intérêt per-

sonnel préféré à tout ce que le cœur de l'homme renferme de grand et de généreux!... Honneur éternel au digne représentant de George III; il méritait une couronne civique.

Si je cite ce fait, ce n'est point pour établir de rapprochement entre le Tsar et Sa Majesté chinoise, non plus qu'entre les relations qui peuvent exister quelquefois entre des étrangers, et tel ou tel souverain. Je veux seulement prouver que M. de Custine qui, du reste, n'avait aucun caractère diplomatique, bien loin de subir les ordres imposés au noble lord Macartney, a trouvé, auprès de l'Empereur Nicolas, l'accueil le plus loyal, le plus franc, le plus européen. Il ne s'est pas mis à genoux devant le Tsar; il a eu l'honneur de l'approcher, de lui parler; partout, pendant trois mois, l'impériale hospitalité l'a suivi, l'a accompagné; elle ne l'a quitté qu'au moment de son départ. Où donc a-t-il puisé le fiel dont sa belle œuvre est saturée? Est-ce dans le miel des louanges qui se distillaient pour lui, jusque dans les palais d'hiver et d'été du monarque russe? Est-ce dans la déférence dont il a été entouré pendant son séjour, en Moscovie, porteur qu'il est d'un nom à jamais illustré? Est-ce dans le désir de dire ce qui n'est pas?— Oh! je n'ose le penser; l'homme de lettres n'est pas encore arrivé à un tel degré de dépravation qu'il dédaigne l'opinion publique, et qu'il n'é-

crive que pour faire parler de lui. Ce qui me confirme dans cette opinion, à l'égard de M. de Custine, c'est que je trouve en lui une inconcevable versatilité de caractère et de conviction; je n'ose l'accuser que d'une excessive légèreté; car lisez-le bien, étudiez-le avec profondeur, sans toutefois vous laisser prendre à sa voix de sirène : que voyez-vous en lui? Un aristocrate de premier ordre, aimant ses rois légitimes, dénigrant les autocrates qui vont jusqu'à l'honorer d'une poignée de main, et faisant patte de velours au Roi-citoyen et au gouvernement constitutionnel, qui lui sont imposés. Voilà une trinité de conscience politique que je ne comprendrai jamais.

MACÉDOINE ANECDOTIQUE.

—

HOSPITALITÉ RUSSE.

L'hospitalité, l'une des vertus orientales, est l'un des types caractéristiques des peuples slaves, en général, et de la nation russe en particulier. Lisez tous les historiens, vous y verrez un chapitre spécial consacré à l'éloge de la religion avec laquelle, ainsi que tous les Orientaux, les Russes accueillent les étrangers, et de la protection dont ils les entourent, en toutes circonstances. — Ouvrez les annales moscovites anciennes et modernes, toutes vous diront que le Slave, en été, tient, au devant de sa chaumière, à la disposition du voyageur fatigué, du pain, du sel (*khlèb da sol*), plus du kvass, de la bierre ou de l'hydromel, selon son état de richesse; et qu'en hiver, ce même voya-

geur est cordialement reçu dans l'izba, y est nourri, hébergé gratuitement, et qu'en cas de mésaventure, il n'en sort jamais, sans qu'on ne lui ait fourni la somme nécessaire, pour arriver à la prochaine étape.

Frappez à la porte d'un paysan, n'importe à quelle heure du jour ou de la nuit, et n'importe de quelque nation que vous soyez, et de quelque lieu que vous veniez, la porte vous est ouverte.— J'en ai fait l'épreuve plusieurs fois, il vous livre sa maison, son foyer, le peu de vivres et de boisson qu'il possède, son luminaire, consistant en une mauvaise chandelle ou en une torche résineuse qu'il place dans un trou du mur ; puis il va tranquillement se recoucher sur son poële ; il ne s'ennuie point de vous voir.— Quand vous le quittez, si vous lui laissez un souvenir, il l'accepte ; si vous l'oubliez, il se contente de vous souhaiter un bon voyage.

Allez-moi chercher, dans quelqu'autre pays de notre Europe civilisée, des citoyens qui, arrachés de leur lit, au milieu du plus profond sommeil, et sans vous connaître, viennent gaîment et fraternellement vous ouvrir leur porte ! — Ils ouvriront leur fenêtre, oui ; mais, au bout d'une espingole, ils vous diront d'aller vous rafraîchir, vous réchauffer ou chercher gîte ailleurs. Le Français, plus facétieux vous criera : « Mon brave homme,

allez battre la semelle un peu plus loin.» — Nos ayeux, sur ce point, ne le cédaient pas aux Russes; il est vrai que les voleurs étaient plus rares.

Cette même hospitalité exercée par le serf, envers le pélerin, n'est pas moins un objet de cœur pour le seigneur-tenancier, à l'égard du riche voyageur. Là, votre personne, votre famille, vos gens, vos équipages trouvent l'accueil le plus généreux; la maison entière est mise à votre disposition; la longueur du séjour ne fait rien à la chose; vous en êtes quitte pour un pour-boire plus ou moins princier qui vous attire, à perpétuité, les bénédictions des serviteurs du castel.

—

LE DUC DE WELLINGTON.

Quelques années après la conclusion de la paix génerale, en 1815, S. G. M. le feld-maréchal Duc de Wellington, se rendit en Russie. La visite du héros de Waterloo, qui, sans Blücher, n'eût rapporté en Angleterre qu'une couronne de cyprès au lieu d'une couronne de laurier, était un grand évènement pour la cour de Russie. — A peine sa présence à la frontière moscovite eut-elle été annoncée, que l'Empereur y dépêcha, pour le recevoir, un de ses officiers supérieurs, porteur d'une

magnifique pelisse de renard bleu, qu'il lui envoyait en présent.

Le noble lord ne pouvait se méprendre sur ce gracieux procédé de l'illustre souverain; mais, emporté, sans doute, par un sentiment d'orgueil britannique, il refusa services et pelisse, disant qu'il possédait encore assez de chaleur, pour braver tous les froids, même ceux de la Sibérie. — Mais là ne finit pas l'histoire. — Un des régiments de la garde impériale porte le nom de Wellington, ainsi que deux autres portent ceux de Frédéric Guillaume III de Prusse, et de François II, Empereur d'Autriche; cet usage était, en 1815, un présent que les monarques européens se faisaient réciproquement, pour consacrer le souvenir de la part que chacun d'eux avait pris à la pacification du monde.

Dès que le duc fut descendu à l'hôtel qui lui avait été préparé, S. M. I. donna l'ordre d'y placer un poste d'honneur, spécialement composé des hommes du régiment ci-dessus désigné. Ne voilà-t-il pas que Sa Grâce se choque de la délicate attention de l'Empereur? Ne voilà-t-il pas que dès le lendemain, sans tambour ni trompette, elle fait mystérieusement refaire ses malles, et qu'elle s'en va loger ailleurs, ayant eu, toutefois, la courtoisie d'envoyer de suite sa carte, ainsi que la désignation du nouveau domicile dont elle avait fait choix,

tant au Tsar, d'abord, qu'à ses meilleurs amis et connaissances.— Voilà, ce me semble, un Anglais pur sang, atteint du spleen ou d'un paroxysme de fierté nationale!

Cela me rappelle cet autre gentleman britannique qui équipa un navire à ses frais pour venir dans les eaux de la Néva, simplement pour y voir la superbe grille du jardin d'été à Saint-Pétersbourg, et qui, après avoir admiré ce véritable chef-d'œuvre, de ce temps-là, s'en retourna chez lui, sans avoir daigné mettre pied à terre.

—

IVANE ET L'EMPEREUR ALEXANDRE.

Un officier, enveloppé de son manteau, prend place dans un de ces méchants petits traîneaux de louage, auxquels les Français domiciliés ont affecté le nom assez plaisant de *boîtes à chandelles* (au pluriel, car on ne peut y tenir que deux, et à grand' peine). — *Kaudà* (où)? dit Ivane. — *Vo dvaretz* (au palais), répond l'officier. — L'espace voulu traversé, le militaire gradé saute en bas de la locomotive, en disant : « Attends deux minutes « seulement, et je vais t'envoyer le prix de ta « course. » — Mais le phaéton l'arrête aussitôt par son manteau, lui disant à son tour : « Pardon,

« votre noblesse, mais vous autres, vous nous avez « attrapés tant de fois, que je ne puis m'en tenir « à votre parole ; je veux être payé de suite. — « Je ne possède aucun argent. — Tant pis pour « vous, votre noblesse, mais je ne vous lâche pas « que je ne sois soldé ; je n'ai pour vivre que mon « pauvre *Sanki* (traîneau), et il faut bien qu'il « nous fasse exister moi et mon cheval. Laissez-« moi votre manteau pour gage ; moi je vous « abandonne ma plaque. » — Il est bon de faire observer ici que chaque cocher de place porte, attachée derrière son dos, une plaque en cuivre, indiquant le numéro sous lequel il est inscrit au bureau de la police municipale.

N'ayant rien à répliquer à l'argument d'Ivane, l'Empereur Alexandre, car c'était lui, se soumit à l'injonction du cocher et lui livra son manteau. En traversant la salle des gardes, non sans une extrême envie de rire, « Messieurs, dit-il, à l'avenir, sauvez-moi de pareille avanie ; ne voilà-t-il pas que faute de vingt kopeks (vingt centimes), je suis forcé de rentrer chez moi en voisin. Il paraît que vous traitez ces pauvres diables de Turc à Maure ; j'ai reçu une leçon ; gardez-la pour vous ». — Un domestique de la cour fut aussitôt expédié à Ivane, détenteur du manteau du Tsar. Une double impériale lui fut offerte, mais comme il n'avait pas de quoi changer, le domestique, chargé du mes-

sage, lui dit : « Garde tout ; c'est l'Empereur qui « te l'envoie. — L'Empereur, s'écria Ivane, en « tombant à genoux ! tenez, reportez-lui sa pièce « d'or, et dites-lui que je suis trop heureux de « l'avoir possédé quelques instants dans mon mo- « deste équipage, qui ne me quittera jamais, pas « plus que cette pièce d'or, puisque vous ne « voulez pas la reprendre. »

—

TRAIT DE JUSTICE DE S. M. I. L'EMPEREUR NICOLAS Ier.

Les réglements de la police russe veulent, que le propriétaire d'un équipage, quelles que soient la valeur de cet équipage et celle des chevaux, soit conduit au bureau de police, si un accident quelconque est arrivé par son fait ou par celui de son cocher.

Le Drojki de l'Empereur Nicolas passe, un jour, sous une des grandes portes qui font un des prinpaux ornements de la ville de Moscou. Son conducteur, frisant de trop près l'un des côtés, blesse un homme qui s'était collé, le plus possible, contre le mur, pour éviter le choc.— Des cris s'étant fait entendre, S. M. I. fait arrêter aussitôt, et s'informe du motif de l'alarme. — Instruite de l'événement et de ce qui l'avait provoqué, Elle met aus-

sitôt pied à terre, donnant ordre à son *Izvoztschik* (cocher) de conduire son drojki en fourrière, comme s'étant rendu coupable d'une infraction à la loi. — Puis l'Empereur s'approche de l'homme blessé, le console, lui assure des secours, remonte sur une voiture de place, qui le reconduit à son palais. — La moindre circonstance met au grand jour le caractère et le cœur d'un homme.

Ce fait a, ce me semble, quelque analogie avec celui rapporté par M. Marco Saint-Hilaire, dans ses *Souvenirs de l'Empire;* alors qu'il raconte que Napoléon, n'étant encore que premier Consul, se trouvant, un matin, au café du passage des Panoramas avec Duroc, où tous deux avaient bien modestement déjeuné, aucun d'eux n'avait d'argent. — La maîtresse de l'établissement leur refusait crédit, et l'on allait s'emparer de leurs manteaux, lorsqu'un garçon plus humain répondit de la dette. — Quinze jours se passèrent sans que Bonaparte eût songé à cette petite escapade, lorsque Duroc la lui rappela. — Dès le lendemain, un domestique galonné apportait un rouleau de cent napoléons, à ce même garçon qui, quelque temps après, fut attaché au service impérial.

—

LE SOLDAT MORT ET L'EMPEREUR.

Le Russe est gai de sa nature; et n'allez pas croire que le servage le rende morose. D'abord il ne pense pas à sa position d'esclave; l'insouciance est héréditaire chez lui, exemple : Ainsi que le dit si spirituellement Lafontaine,

Un mort s'en allait, tristement,
S'emparer de son dernier gîte;
Un curé s'en allait, gaîment,
Enterrer ce mort au plus vîte.

Quel était ce curé? Hélas! il n'y en avait pas! C'était tout simplement un bon et brave paysan qui, fredonnant et chantant, conduisait sur son *Rospousska* (charrette à deux roues) un défunt à son dernier asile; ce défunt était un soldat. — Le Tsar passe, et demande au paysan ce qu'il conduit là. — Ma foi, mon officier, c'est tout bonnement les restes mortels d'un pauvre soldat. — L'Empereur suit, jusqu'à ce qu'arrivé devant une église, il donne ordre au mougik de faire halte. Les serviteurs de Dieu sont immédiatement appelés; le corps est descendu dans le temple, et les prêtres reçoivent l'ordre de réciter les prières dues aux trépassés. Puis le corps est reporté sur la charrette, où suivi par deux ecclésiastiques, il fut enterré en terre sainte, comme tout bon chrétien.

Je doute que Joseph II, de si débonnaire mémoire, eût pu donner l'exemple non-seulement d'une abnégation semblable de sa dignité, mais encore de son respect pour la religion et de son amour pour le moindre de ses sujets.

—

PENSÉE D'UNE GARDE CIVIQUE, A SAINT-PÉTERSBOURG, FORMÉE D'ÉTRANGERS DOMICILIÉS.

Au nombre des plus belles, des plus utiles, des plus indispensables institutions sociales, il faut, malgré tous les raisonnements adverses possibles, admettre celle de la garde nationale. — Créée par Lafayette, en 1789 et en 1830, son immensité de conception ne résume-t-elle pas, à elle seule, l'union indissoluble qui doit exister entre tous les citoyens d'un même pays? Non-seulement elle défend à tout jamais l'existence de gardes prétoriennes, vendues, achetées et stipendiées dans l'unique intérêt du chef de l'État, elle donne aux plus intéressés, des armes, non pour ménacer la tranquillité publique, mais pour la maintenir. — Aussi, aujourd'hui, cette institution est-elle consacrée par toute politique sage et intelligente; toutes les puissances du continent en ont compris l'importance, et, chose inouie jusqu'à nos jours, Pie IX, aujourd'hui pape, reniant l'absolutisme de

ses prédécesseurs, vient d'en ordonner l'établissement dans les États Romains, à l'exemple de quelques souverains de la Péninsule italique.

Une idée neuve, dont la mise en pratique ne peut être, du reste, considérée que comme une utopie, a surgi dans mon cerveau, pendant mon séjour à Saint-Pétersbourg. Cette ville, dont la garde est confiée à près de quarante ou cinquante mille hommes de troupes, n'a rien, sans doute, à craindre, dans le sens de révolutions ni même de perturbations sociales. Mais admettons le cas où l'Empire, menacé d'un immense danger universel, soit obligé d'expédier sur la frontière tous ces soldats, protecteurs du repos public. — Qui veillera jour et nuit au maintien du calme? Qui prêtera main-forte aux agents de la police? « Veut-on, « me disais-je, obvier aux chances désastreuses « bien peu désirables, sans doute, d'un pareil évé- « nement? — Que l'Empereur ordonne la forma- « tion d'une garde civique, uniquement composée « d'étrangers de toutes nations, domiciliés, pa- « tentés, intéressés à la conservation de la posi- « tion sociale dont ils jouissent dans le pays, « grâce à la protection qui leur y est accordée. — « Je parie que jamais la capitale n'aura été mieux « gardée, que la police n'aura jamais eu moins à « faire, et qu'elle n'aura jamais eu d'auxiliaires « plus puissants. »

On prendra cette idée aventureuse pour ce qu'elle vaut en réalité ; l'exécution de ce projet tombe dans les rêves, puisque jamais les nationaux ne consentiraient à confier à des étrangers, la garde de leurs personnes et de leurs propriétés. Si je l'exprime ici, c'est pour prouver qu'il n'est pas d'anomalie qui ne puisse être accessible à l'esprit humain.

—

ACTE DE GÉNÉROSITÉ DE L'EMPEREUR NICOLAS.

Après 1812, où le comte Miloradowitch s'était distingué d'une manière si brillante, il fut nommé par l'empereur Alexandre gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg. — Hors du champ de bataille, c'était l'homme le plus affable ; son seul défaut était la prodigalité ; elle épouvanta ses créanciers à tel point, qu'ils durent le menacer de saisie.

Le commerce de la ville, averti de cette position, envoya à l'empereur Nicolas une députation qui demandait l'autorisation d'acquitter immédiatement les dettes du général.—MILORADOWITCH NE DOIT RIEN, répondit le Tsar. Dès le lendemain, Nicolas avait puisé, dans sa propre cassette, les fonds nécessaires pour libérer intégralement le gouverneur militaire de la capitale.

—

CONCLUSION.

—

J'aurais désiré donner plus d'extension à cet ouvrage; mon intention, bien prononcée, était de suivre, pied à pied, les détracteurs de la Russie et de son souverain, de renverser, non pas ce que leurs écrits renferment de vrai, de malheureusement trop vrai, de ce vrai que je consigne moi-même, mais les idées erronnées, les jugements faux ou hasardés par eux sur un sujet si grave. Je voulais, comme le vieil Entelle de Virgile, renverser, dans l'arène, les voyageurs littéraires qui, faisant parade de leurs fibres cérébrales, ont voulu, comme le jeune Darès, exhiber leurs formes herculéennes aux yeux de la foule sicilienne étonnée. Mais, ne possédant ni les os ni les muscles du redoutable Entelle, je m'en tiens, pour ce mo-

ment, à l'escarmouche. Je me suis constitué guérillas ; et mon arquebuse est toujours prête à faire feu sur mes ennemis, non que je m'en connaisse, mais que je ne redoute pas, quand bien même j'en aurais, mais sur ceux qui, comme MM. de Custine, Ivan Golovine et autres font de l'esprit aux dépens de l'exactitude.

Un grand seigneur russe, auquel j'ai communiqué, ici, à Paris, plusieurs de mes chapitres, m'a dit, avec une bonhomie, avec une bienveillance toute particulière, et en vue, peut-être, même de mon intérêt personnel : « Mais, mon cher ami, « renoncez, je vous le conseille, à votre publica- « tion ; elle vous fera un tort réel, moral, ma- « tériel. — Toutes les idées, non-seulement en « France, mais en Allemagne, en Angleterre, en « Italie, en Suisse, sont contre la Russie ; l'Eu- « rope est russophobe. Suivez-donc l'esprit du « siècle, suivez le torrent ; que diable allez-vous « faire aujourd'hui de la franchise et du dévoue- « ment en faveur du Tsar ? Vous savez aussi bien « que moi, et votre vieille expérience a dû vous « le dire, que, par le temps qui court, la pro- « bité est traitée de *chanvinisme* *, la conviction « de conscience, d'*ânerie*. — Si vous croyez vous « enrichir avec cela, je vous crois dans une er-

* Stupidité, maladresse.

« reur profonde ; je vous préviens, en outre, que
« votre livre n'aura pas droit de bourgeoisie en
« Moscovie, et que, de plus, vous allez soulever
« contre vous toutes les foudres de la presse.—
« En dernier ressort, qu'avez-vous à espérer?
« — Je n'attends pour vous que de deux chances
« l'une, ou des coups de marteau de la part des
« journalistes, s'ils vous lisent, ou un silence
« calculé de leur part, dans le cas où vous ne
« seriez pas lu, ce qui, du reste, est impossible.
« — Dans le premier cas, votre livre aura un re-
« tentissement égal au moins à celui obtenu par
« ceux de vos adversaires ; dans le second, vous
« n'aurez fait qu'une œuvre morte, du moment
« que vous ne pourrez la faire valoir, je ne dis
« pas auprès des lecteurs les plus intelligents,
« les plus profonds, mais auprès même des plus
« frivoles. »

« — Monsieur le Comte, lui ai-je répondu, je
« vous suis on ne peut plus reconnaissant de vos
« charitables avis ; ils me prouvent que vous me
« désirez du bien-être, et vous m'éclairez sur l'u-
« nique voie qui puisse m'y conduire. — Mais
« que voulez-vous? — on ne change pas les hom-
« mes et surtout un homme de mon âge. Au mi-
« lieu des fluctuations de mon existence, soit en
« haut, soit en bas de la roue de la fortune, je
« n'ai jamais dévié d'une ligne aux principes que

« je me suis imposés. Cette ligne m'a été bien sou-
« vent défavorable, je l'avoue ; mais la flexibilité
« n'est pas mon fait, et personne, jusqu'ici, n'a
« pu me faire vider les arçons, monté que j'ai
« toujours été sur mon coursier de franchise. Je
« ferai donc paraître mon œuvre, quoi qu'il
« puisse arriver ; je me livre au public pieds et
« poings liés ; je sais à quoi je m'expose ; mais la
« mort serait là, que je ne me départirais pas
« d'une seule des idées que j'ai émises. Pourquoi?
« Parce que, non *selon d'autres,* sans doute, mais
« *selon moi,* j'ai dit la vérité, rien que la vérité,
« — parce que j'aime de cœur l'Empereur et la
« famille Impériale de Russie, — parce que la
« Russie a été ma seconde patrie, parce que je
« n'accepterai jamais les calomnies que des li-
« bellistes et des folliculaires patentés, ingrats ou
« rancuniers, s'amusent à débiter, dans le but,
« non d'instruire, mais de tromper leurs lec-
« teurs. — Vous voyez que je suis loin d'imiter
« Fontenelle le peureux, qui disait : Quand j'au-
« rais la main pleine de vérités, je ne l'ouvrirais
« pas. — Moi, je les ouvre toutes les deux.

« Quant aux craintes que votre bienveillance
« m'inspire, Monsieur le comte, sur le succès de
« mon ouvrage, je n'ai appelé sur moi aucune
« chance de garantie ; ma plume a suivi les pulsa-
« tions de mon cœur ; j'ai écrit comme j'ai pensé,

« comme j'ai senti, et pas un ne pourra me faire
« le reproche de m'être mis sous la protection de
« l'Aigle impériale.—Rien de tout cela ; j'écris avec
« mes pensées fixes, et qu'aucune force humaine
« ne pourrait m'arracher ; je marche dans le
« champ libre de la presse, et personne au monde
« ne m'empêchera d'exprimer ce qui existe dans
« mon cerveau et dans mon cœur. — Je suis
« français ; je chéris, plus que tout, mes compa-
« triotes, les plus braves et les plus spirituels des
« hommes : mais quelle loi m'interdit de rendre
« hommage à la nation russe, vers laquelle je
« suis entraîné par gratitude pour son hospita-
« lité, ainsi que vers le Tsar qui, dans toutes les
« circonstances de ma vie, m'a honoré des témoi-
« gnages les plus éclatants de l'intérêt qu'il daigne
« me porter ? — Non, Monsieur le comte, la re-
« reconnaissance est un sentiment si délicat, que
« celui qui reçoit un bienfait est moins heureux
« que celui qui l'accorde. — Que des épilogueurs
« traduisent mal mes conceptions, j'y consens ;
« mais je ne consentirai jamais à ce qu'ils les dé-
« naturent ni à ce qu'ils me fassent dire autre
« chose que ce que j'ai voulu dire. — L'opinion
« est une religion, Monsieur le Comte, et je main-
« tiens, en tout et pour tout, ce que j'ai spécifié
« dans ce que j'ai eu l'honneur de vous lire, bien
« que je n'aie pas eu l'avantage, peut-être, d'obte-
« nir votre entière approbation. »

Cette conversation se serait prolongée outre mesure; je l'abrège pour ne point rendre fastidieux, au lecteur, les arguments pour et contre qui auraient pu en résulter. Comme partout, et en France, principalement, le langage change de pensée, chaque jour, à chaque minute, à chaque seconde; une seule chose ne change jamais : c'est le sens intime. — Bien que les circonstances ne soient plus les mêmes qu'au moment où j'ai commencé à me rendre coupable du livre que je publie aujourd'hui; bien que l'Empereur Nicolas ait, à ce qu'il paraît, renoncé à son voyage à Paris; bien que la politique universelle ait pris une autre physionomie, je ne m'en tiens pas moins à mes assertions. Je suis comme l'homme fort d'Horace :

« Et si fractus illabatur orbis
« Impavidum ferient ruinæ *. »

Non, rien ne me fera départir de ce que je sais, de ce à quoi je crois religieusement. Qui donc oserait me dire que j'impose sur ce que j'ai écrit dans cet ouvrage? — Qui viendrait me jeter à la face la pensée du moindre mensonge? — Une phalange de marquis de Custine, d'Ivan Golovine, de Tourguénief, ne me feraient point reculer; je ferais comme la garde à Waterloo, je mourrais, mais je ne me rendrais pas.

Quelques-uns prétendront avancer peut-être,

* Quand l'univers s'écroulerait, ses ruines m'écraseraient sans me faire pâlir.

ce que je ne pense pas cependant, que je suis salarié, stipendié pour avoir l'audace de publier mes opinions; d'autres, pour me dénigrer moi-même, qu'il n'existe pas, chez moi, cette connexité, cet enchaînement voulus pour une œuvre aussi sérieuse, pour une réplique aux diatribes plus ou moins acerbes et violentes, publiées, depuis quelques années, contre la Russie, son gouvernement et la personne même du Tsar. — Aux premiers, je répondrai ce que j'ai déjà dit et affirmé, à savoir que je ne suis aucunement pensionné ni rançonné par la cour Impériale de Moscovie; aux autres, que, pressé par les événements qui, à l'époque où nous vivons, se succèdent avec une rapidité que l'on ne peut comparer qu'à celle d'une locomotive, à cette époque où nous voyageons à la vapeur, sur la grande artère de fer d'une existence aventureuse, je n'ai pu que morceler l'ensemble d'une pensée vaste, palpitante d'actualité, telle que je l'avais d'abord conçue. — Le lecteur voudra bien, je l'espère, justifier, par son indulgence et son approbation, le titre de *Mosaïque,* que j'ai cru devoir donner à ce livre.

Pour corriger les défauts, il les faut faire connaître; si, sous ce rapport, je me suis montré un peu sévère dans quelques parties de cet ouvrage à l'égard des mœurs, de l'instruction, ce n'a été qu'avec l'intention de faire ouvrir les yeux à ceux qui veulent les garder constamment fermés sur eux-

mêmes, tout en les ouvrant bien grands sur les autres, sans vouloir remarquer qu'ils leur ressemblent en tout. Je n'ai point à m'excuser d'application envers qui que ce soit, encore moins de donner des conseils, je n'ai eu que le désir de faire refléter à la vue, l'éclat le plus pur, le plus brillant de la lumière.

Je n'ai pas été élevé au café de la Régence; je ne fais aucunement partie du cercle de l'Echiquier de la rue de Ménars; mais, dès mon âge de raison, j'ai su promener mon esprit sur l'échiquier de la pensée; je l'ai accoutumé à en reconnaître chaque case, à y calculer la puissance de chaque pièce, comme aussi la valeur de leurs positions respectives, depuis celle des simples pions, que les Allemands, avec beaucoup plus de philosophie que nous, ont baptisé du nom de Bauern (paysans), jusqu'à celle de la Reine et jusqu'à celle du Roi, inclusivement. — Puis, j'ai fait appel à ma réflexion. Je me suis dit : au jeu d'échec, les pions se sacrifient; ils tombent sous les flèches ou sous le salpêtre de l'attaque; les cavaliers, les fous vont de droite à gauche, ou de gauche à droite; ils se font immoler pour défendre leur souverain. — Tout, jusqu'à la reine est fait prisonnier, les tours elles-mêmes s'écroulent; le roi reste seul; il va mourir, mais un pauvre petit pion lui reste fidèle; il le suit pas à pas; grâce à cet échappé du carnage, le roi est délivré, il triomphe! Que ne suis-je ce pion libérateur!

LA NÉVA,

POÊME

A L'OCCASION DU MARIAGE DE SON ALTESSE IMPÉRIALE

La Grande Duchesse MARIE (de Russie)

Avec Son Altesse Impériale

MONSEIGNEUR LE DUC DE LEUCHTENBERG,

Fils du Prince Eugène, Vice-Roi d'Italie.

Lorsque, dans un moment de véritable enthousiasme, j'eus composé ce poème lyrique, à l'occasion du mariage de Monseigneur le duc de Leuchtenberg (Eugène-Maximilien), fils d'Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie, avec S. A. I. Madame la Grande-Duchesse Marie, fille de l'Empereur Nicolas, j'espérais, en ma qualité de Français, recueillir de S. A. I. au moins un témoignage verbal ou écrit d'intérêt ou de bienveillance. — Loin de là, le Prince prit, m'a-t-on dit, en mauvaise part le nom d'Eugène, sous lequel il est célébré dans mes strophes, prétendant que son nom est *Maximilien*.

Dans mon inspiration, dans la vérité, j'avais cru pouvoir associer le fils de l'illustre beau-fils de Napoléon, et célébrer un nom que tant d'exploits ont immortalisé ; j'avais voulu jeter un der-

nier rayon de gloire sur des cendres impérissables. —Au moment où je voulus donner de la publicité à ce poème, dont je laisse l'appréciation au lecteur, je le lus, à Saint-Pétersbourg, à l'un des membres de la censure impériale. — L'audition terminée, je lui demandai si le *permis d'imprimer* me serait accordé. —Sur la réponse formellement négative, je remportai mon œuvre, telle que je l'avais remise en manuscrit, non-seulement à LL. AA. II. M. le Duc et Mme la Duchesse de Leuchtenberg, mais encore à S. M. l'Empereur et Roi et à toute la famille Impériale. — Il est de mon devoir et de mon honneur de la reproduire aujourd'hui. J'avoue pourtant que, cette fois, j'y ai fait entrer le nom de Maximilien.

LA NÉVA.

—

Salut à vous, rives chéries!
Salut, grandiose Néva!
Que de fois, sur tes bords, au sein de tes prairies,
Je trouvai le bonheur que mon âme rêva!
Je te revois?... Mais plus fraîches, plus vives,
Sont les fleurs qui naissent pour toi;
Combien tes vagues attentives
Semblent heureuses sous ta loi!

Tu le vois... comme l'hirondelle,
J'ai fui la fureur des autans ;
Mais, toujours constant et fidèle,
Je reviens avec le printemps.

* *
*

Fille du Ladoga, redis-moi tes miracles !
Mon cœur s'émeut à tes accents ;
Ta voix électrise mes sens
Du feu sacré de tes oracles...
De Pétropole, ensemble, admirons la splendeur ;
Voyons-là s'élever du sein des marécages,
Et révéler à tous les âges
Son gigantesque fondateur !
Redis-moi sa main colossale
En palais changeant tes roseaux ;
Montre-le moi, couronnant sa vassale,
Te proclamer reine des eaux.

* *
*

Evoque aussi de Catherine
La grande âme, pour un moment ;
N'est-ce pas, dis-le moi, cette étoile divine
Qui, là-haut, brille au firmament ?
Oui, c'est elle qui, du Bosphore,
Indique à ses enfants l'orgueilleuse cité,

Et qui de la Russie, au Couchant, à l'Aurore,
Eclairera l'immensité.
Un astre brille à côté d'elle,
Non moins pur, non moins radieux;
Des bons rois il fut le modèle;
Il est au rang des demi-dieux;
Monarque au-dessus des louanges,
Le Ciel à la Russie en avait fait présent;
Il est aujourd'hui chez les Anges,
Mais dans nos cœurs il est toujours présent.

* *
*

Et puis, tu me diras pourquoi, sur ton rivage,
A la ville comme au village,
Pourquoi partout, en ce séjour,
On respire un parfum et de joie et d'amour.
Pour qui tous ces apprêts? pour qui ces banderoles?
Pour qui ce luxe d'Orient,
Et ces groupes heureux, chantant des barcaroles,
Et qui s'embrassent en riant?

Et la Néva répond : « Les siècles, en silence,
Longtemps ont glissé sur mes flots,
Je n'avais pas encor vu le fer d'une lance,
L'aviron du pêcheur troublait seul mon repos...
Obscure, je régnais esclave;
Je dormais... quand un héros slave,

Alexandre, du Christ vertueux paladin *,
A la sienne enchaîna ma vie...

* A l'époque où les Mogols achevaient la conquête de la Russie (1230-1233), Novgorod seule échappa au naufrage; elle ne fut point attaquée. Ses habitants bénissaient la divine Providence et se félicitaient du bonheur de leur jeune prince, Alexandre Yaroslavitch. C'est dans ces jours, si désastreux pour la Russie, que l'on vit éclater sa gloire. Il fit fortifier les bords de la Chélona, pour garantir la province de Novgorod des attaques des Tchoudes, et s'entoura d'intrépides guerriers, persuadé que dans ces temps de brigandage, la paix ne pouvait être de longue durée. Novgorod avait pour ennemis les Chevaliers livoniens, les Finois et les Suédois. La puissance des premiers s'augmenta considérablement alors; ils avaient adroitement su se placer sous la protection de l'ordre teutonique.

A cette époque, André Velven, homme rempli d'expérience, était Grand-Maître de Livonie ; animé sans doute du désir de mettre un terme aux discussions mutuelles qui existaient entre les Chevaliers et les Novgorodiens, il eut une entrevue avec le jeune Alexandre, dont il admira la beauté, l'esprit et la noblesse de sentiment.

Le roi de Suède, irrité contre les Russes, qui avaient souvent ravagé la Finlande, donna à son gendre Birger le commandement d'une flotte sur laquelle se trouvait un grand nombre de Suédois, de Norvégiens, de Finois, et qui pénétra dans la Néva, vers l'embouchure de l'Ijora. — Birger, général habile, s'imaginait faire la conquête du Ladoga et même celle de Novgorod.

Alexandre, secondé par Pelgouy, illustre habitant de l'Ingrie, rassemble ses cohortes, et, avec la rapidité de la foudre, il se précipite sur les Suédois, que son attaque imprévue met aussitôt en désordre. Le prince et les troupes montrèrent dans ce combat une rare intrépidité. (*Karamsine, Hist. de Russie, tom. IV.*)

Cette action mémorable, qui rendit un instant de joie aux Russes, écrasés sous le joug des Tatars, fit donner à Alexandre

Devant lui, vers les rocs de la Scandinavie *,
J'avais vu fuir les fils d'Odin **. »

« Puis un aigle parut... Il me dit : « De ta gloire
« Je rendrai les fleuves jaloux ;

le surnom de Niefski (le Névien) (la victoire qu'il avait remportée ayant eu lieu sur les bords de la Néva). — Son zèle pour la religion orthodoxe le fit admettre au nombre des saints.

Cinq cents ans plus tard, pour consacrer la mémoire de ce haut fait d'Alexandre, Pierre Ier, en 1722, créa l'ordre d'Alexandre Niefski. Il ne fut accordé, pour la première fois, qu'en 1725, par Cathérine Ire.

Cet ordre n'a qu'une classe ; il est destiné à récompenser les services civils et militaires. — Il donne le rang de général-major (maréchal-de-camp), aux officiers qui en sont décorés ; sa devise est : *Pour le service et la patrie.*

La croix est suspendue, pour les chevaliers, à un large ruban ponceau, passant de gauche à droite, et l'étoile est attachée sur le côté gauche de l'habit. Les jours de cérémonie, les décorés portent un costume uniforme particulier.

* Sous ce nom, l'on comprenait autrefois les contrées qu'habitèrent les Goths et les Ostrogoths, et appelées aujourd'hui Finlande, Suède, Norvège et Danemark.

** Odin, conquérant et législateur du Nord, devenu le premier et le plus ancien des dieux, d'après l'*Edda*, livre qui contient les dogmes, la religion et la politique même des Scandinaves et des autres peuples du Nord. Il gouverne toutes choses, et les autres dieux, quelle que soit leur puissance, le servent tous comme des fils servent leur père. Des historiens germains prétendent qu'Odin fut un roi du Nord, fameux par sa bravoure, lequel, pour inspirer à ses sujets le mépris de la mort, se perça d'une flèche en leur présence, et mourut de sa blessure quelques moments après. On lui rendit les honneurs divins.

« Le Danube et le Rhin ne pourront jamais croire
« Qu'ils s'humilîront devant nous...
« On entendra sur la plage lointaine,
« Les échos t'appeler, un jour,
« Et sur le Tanaïs *, et sur le Borysthène **,
« Et sur l'Irtisch ***, et sur l'Amour ****.
« Librement, près de toi, ma fille, je respire;
« A mes peuples enfants tu prêteras ton sein;
« Pour éterniser ton empire,
« Je veux t'unir au Pont-Euxin. »

« Puis, j'entends le canon qui gronde;
Pétersbourg et Cronstadt s'élèvent à la fois;
Pierre-le-Grand commande au monde,
Et Pierre obéit à ma voix.
Le glaive d'une main, et de l'autre l'équerre,
Législateur sur la Néva,

* Ancien nom du Don.

** Ancien nom du Dniéper.

*** L'Irtisch se jette dans le Tobol; il prend sa source dans les monts Ourals.

**** L'Amour ou Amur, grand fleuve de l'Asie orientale, qui a sa source dans la Mongolie, sous le nom de Kerlon, en russe *Argroun*, dans les monts Kinhan, par 48° 30' de lat. N. Il se jette dans la mer d'Okhotsk. Son cours est d'environ 700 lieues. Ce fleuve, navigable depuis sa rencontre avec le Gann, se couvre annuellement de glaces, malgré son extrême rapidité. Les Tongousses lui donnent le nom d'Amour depuis le fort Bakhlanova. Les Mantchoux le nomment *Saghalien-Oula*, fleuve noir, et les Chinois *Ile-tong-Kiany*, fleuve du Serpent noir.

Pour instruire celui qui devra vaincre au Caire *,
Il est vainqueur à Pultava. »

« Et depuis, combien de merveilles
J'ai vu s'accomplir sur mes bords !
Jamais de l'Orient les fantastiques veilles **
N'enfantèrent tant de trésors !
De ses projets, légataire sublime,
Une Sémiramis, à la puissante main,
Catherine, de ceux qui règnent à Solime,
Ira venger le genre humain...
Belle de ses exploits, belle de bienfaisance,
Le nom russe pour talisman,
Elle ira, jusque dans Bysance,
Faire trembler le Musulman...
Des villes sur ses pas surgiront par magie ***;
Les peuples du Caucase et de la Georgie,
Le Tcherkesse indompté, le Kalmouck, le Tatar,
Perdant leurs souvenirs, heureux de leur défaite,
Célébreront ces jours de fête,
Et s'atèleront à son char. »

* Le 25 juillet 1798, après la bataille des Pyramides, livrée le 21, Bonaparte fait son entrée au Caire.

** On veut parler ici de ces fêtes somptueuses décrites dans les Mille et une nuits.

*** Allusion au voyage de Catherine-la-Grande en Tauride.

« Ecoute, maintenant !... Du haut des Pyramides,
Un homme pâle, appelant les humains,
Dira : « Fuyez, agneaux timides ;
« Je tiens l'univers dans mes mains ;
« Je suis géant... Le monde immense
« Ne saurait contenir mon nom...
« Je suis Dieu, mon règne commence ;
« Je suis comme Alexandre au désert de Memnon*. »

* *
*

« Et plus grand que César, plus grand que Charlemagne,
Il vaincra l'Italie, et la France et l'Espagne ;
Le Germain subira ses lois ;
Et l'Europe soumise ira dire à la terre :
« Voilà celui qui fera taire
« La parole de tous les Rois. »

« Cet aigle, je le vois levant sa fauve tête..,
« Cet aigle fier, audacieux,
« Il fixe le soleil, il brave la tempête,
« Il voudra conquérir les cieux.
« Des nations, ainsi que des fantômes,
« A son aspect, les pâtres auront fui ;

* C'était là, dit l'histoire, que se trouvait le fameux temple de Jupiter Ammon. On y admirait aussi la statue de Memnon, qui, dit la fable, rendait des sons harmonieux au lever de l'Aurore.

« Il aura, comme des atômes,
« Chassé les peuples devant lui. »

« Mais un jour qu'il viendra, suivi de la victoire,
« Troubler la paix de nos déserts,
« Le ciel arrêtera l'histoire.....
« Sa chute effraîra l'univers.
« Un prince aimé de Dieu, mon fils, mon Alexandre,
« N'aura jamais cueilli de laurier aussi beau ;
« De son char de triomphe il le fera descendre.....
« Il pleurera sur son tombeau.

« Après lui, Nicolas, seul, comprendra ce drame,
« Nourri de tant d'actes divers ;
« Lui seul devinera cette âme,
« Fournaise où bouillait l'univers. —
« Ah ! c'est que le génie, ému par le génie,
« Est plus beau que les diamants ;
« C'est qu'il s'enivre à l'harmonie
« Des sublimes enfantements ;
« C'est que, lorsque le monde esclave
« Bondissait affranchi, le vainqueur du Balkan*,
« Nicolas, recueillait la lave,
« Précieux reste du volcan. »

* Chaîne de montagnes qui sépare la Romanie de la Bulgarie. Le maréchal Diebitsch les franchit à la tête de l'armée russe, en 1828, et reçut le glorieux surnom de *Zabalkansky* (Transbalkanien).

« Car la comète corse, ainsi qu'un météore,
N'a point disparu pour toujours ;
A l'horison nous la voyons encore ;
Elle éclaira de si beaux jours !
Son fils et son émule, et le brave des braves,
Eugène, compagnon de ses pas triomphants,
A la fille du roi des Slaves,
A légué l'un de ses enfants.
C'est Maximilien, l'enfant de la victoire,
N'est-il pas le plus noble élu ?
Comme le Tsar, Marie, au livre de l'histoire,
Ecrira que c'est lui, lui seul qu'elle a voulu. »

* *
*

« Car la gloire, en son équilibre,
Est plus juste que le destin ;
Elle n'admet à son festin,
Que l'homme grand, que l'homme libre ;
Elle n'est point caméléon.....
Sa voix a créé Catherine,
Et la colonne Alexandrine,
Et celle de Napoléon.

* *
*

Elle assiste à ces hyménées
Dont ne meurt point le souvenir ;

L'une à l'autre elle unit les âmes destinées
A triompher de l'avenir ;
C'est elle, aujourd'hui, qui marie
Deux astres qui vivront dans la postérité ;
Aux doigts d'Eugène et de Marie,
Elle a passé l'anneau de l'immortalité.....
Et du sommet de leurs colonnes,
Deux héros, chargés de lauriers,
Semblent abaisser leurs couronnes
Sur le front de leurs héritiers ;
En les voyant tous deux s'élancer vers les nues,
L'un au Midi, l'autre au Septentrion,
Qui ne croirait voir leurs statues
S'animer pour bénir cette belle union? »

Et j'entendis comme un prophète,
M'inspirer de nouveaux accens ! —
C'est lui qui préside à la fête
Dont l'éclat éblouit mes sens.....
C'est lui qui dans les basiliques
Conduit les peuples étonnés,
Qui, devant les saintes reliques,
Les tient pieux et prosternés.....
Dans la joyeuse capitale,
Partout je ne vois que splendeurs ;
J'y vois la pompe orientale
Etaler toutes ses grandeurs.....

De là, j'arrive avec mon guide
Au milieu des jardins charmants,
Où, du Nord, la moderne Armide
Créa de Péterhof les mille enchantements.

Criez Hourrah! fils de la Moscovie!
Souriez à des jours heureux,
Et priez Dieu qu'il protège la vie
De princes qui vivront plus pour vous que pour eux!

Qu'elle est belle, votre couronne!
Qu'elle est belle, nobles époux!
De tous côtés vous environne
L'éclat qui rejaillit sur vous.....
Pour être dignes de vous-mêmes,
Vous n'avez qu'à lever les yeux;
Là, vous verrez les diadêmes
Et la gloire de vos ayeux.

A LA MÉMOIRE

DE

LEURS ALTESSES IMPÉRIALES MESDAMES LES GRANDES

DUCHESSES DE RUSSIE

ALEXANDRA ET ÉLISABETH.

—

Au premier né mourir !... belle et si jeune encor !...
C'est la flamme du gaz mourant sur un trésor.

—

. . . . . .
Dieu dit à ses archanges :
Rappelez-vous leurs noms, partez,
Ramenez-moi ces anges
Avec lesquels vous êtes nés.

Anges du ciel, donnez-nous un sourire !
Pour un moment mettez-vous à genoux,
Que nul de vous ne pleure, ne soupire,
Un nouvel ange est parmi vous !
Fils du hasard, éphémère étincelle,
L'homme peut-il rêver un lendemain ?

A sa naissance il vagit, il chancelle,
A son berceau la mort lui tend la main.
Ce lendemain, le ciel quelquefois nous l'accorde,
Il nous donne la vie, il nous donne l'amour,
Mais sans pitié, mais sans miséricorde,
La mort ravit tout en un jour.

Vous que le roi des rois, ainsi que des apôtres,
Pour le représenter ici bas a commis,
Ambassadeurs de Dieu, vous, ainsi que les autres,
A ses lois vous êtes soumis.
Quelle que soit votre éclatante épée,
Quelle que soit sa force, sa valeur,
Elle cède au tourment dont votre âme est frappée,
Si sous vos yeux est la douleur
D'une épouse, d'un fils, d'une fille adorée....
La vie est une énigme, énigme à doubles mots;
Pour le riche, plaisir ; pour le pauvre, torture,
Et cependant tous deux, enfants de la nature,
Vivent tous deux sujets aux mêmes maux!

Naguère j'admirais deux princesses illustres,
Élisabeth, Alexandra;
Ces deux royales fleurs n'avaient point quatre lustres,
Laquelle, le plus vite, au tombeau descendra!

C'est la fille du TSAR et sa gloire et sa joie,
Qu'en premier immole la mort,
Qui jamais ne lâche sa proie,
Qui jamais n'obéit au sort.

D'*Alexandra* la douceur angélique,
La sainte résignation,
Noyent les yeux de pleurs et d'admiration :
Dans les temples, partout la prière est publique!
Dieu! sauvez, sauvez-la, n'est qu'une voix unique,
Sublime de dévotion.
Dans son cœur filial et rempli de tendresse,
L'œil encor plein d'amour, cette fille de roi,
A la mort qui la presse
Elle dit : je te suis ; mais, avant, permets-moi
D'exprimer un souhait facile à satisfaire,
Un désir tout nouveau,
Le dernier, je le vois, car je n'en puis plus faire...
« Entre mes mains, amis, dans mon tombeau
« Mettez le portrait de mon père. »
Elle ferma les yeux pour les rouvrir au ciel,
En portant son amour au pied de l'Éternel.

L'autre est *Élisabeth*, et si belle et si pure,
De l'auguste *Michel* et l'honneur et l'espoir,

Jeune mère, à qui la nature
Donna quelques matins et n'accorda qu'un soir ;
Élisabeth, impériale tige,
Qui devait nous donner tant de brillantes fleurs,
Mais qui, sous l'attrait du prestige,
Ne nous a laissé que des pleurs.

Adorable princesse, à l'heure solennelle
Où toute reine est femme, au suprême moment,
Où l'amour maternel va s'ouvrir devant elle,
Elle croyait à son *pressentiment !....*
Une voix qui partait de la céleste voûte,
Une voix séraphique à son doux souvenir
Lui disait : viens à moi, je t'ai tracé la route,
Et ton âme à la mienne ira se réunir.

Hélène était heureuse, et dans sa noble fille,
Elle avait mis tout son espoir ;
Mais elle se fiait à l'aurore qui brille,
Sans rêver un lugubre soir. —
On arrive, elle apprend la dernière parole
De sa fille expirante... elle apprend les adieux
D'*Élisabeth,* son culte, son idole ;
Vers le ciel vainement elle jette les yeux,
Vainement elle veut, dans sa douleur extrême,

A son enfant que tant elle aime
Rouvrir les portes du tombeau. —
Qu'il était déchirant et maternel et beau;
Ce CRI parti du cœur d'*Hélène*,
Ce cri, que l'homme froid comprend à peine,
Ce cri perçant enfin, par l'écho répété,
Que ne peut chanter la louange,
Aura, dans l'univers, son immortalité.

Appuyé sur le bras de son plus bel archange,
Un jour Dieu compta ses élus;
Il lui fallait encore un ange;
Aujourd'hui Dieu ne compte plus.

Propriétaire-Éditeur d'un Album de Dessins originaux de feu Orlowsky, que l'on peut citer comme ayant été à la fois le Vernet, le Charlet et le Daumier du Nord, j'ai cru devoir placer les vers ci-dessous, en tête de cette collection de petits chefs-d'œuvre, dont S. A. I. Monseigneur le Grand-Duc Michel a daigné agréer la dédicace. En gai philosophe, j'ai essayé de retracer, dans cette épitre, toutes les vicissitudes et tribulations fortuites que j'ai éprouvées, comme aussi les fautes dont je me suis volontairement rendu coupable, en me livrant à de fausses spéculations, et dont j'ai dû subir les conséquences.

Je dis comme quoi, après la rupture de mon engagement, je fus tour à tour boulanger, directeur d'un tir, puis d'un petit théâtre mécanique, à l'instar de celui de Séraphin, et plus tard propriétaire de deux oursons que j'envoyai à Paris, plus, en dernier lieu, de l'Album d'Orlowsky.

A S. A. I. LE GRAND-DUC MICHEL.

—

Naguère amant de la vive Thalie,
Sous ses drapeaux j'obtins quelques succès ;
Et, grâce aux traits de la folie,
J'ai, contre la raison, gagné plus d'un procès.
Aux accents répétés d'un folâtre délire,
Vous même, Prince, avez daigné sourire,
Et m'accorder votre auguste faveur.
Hélas ! c'était trop de bonheur
Pour ne pas exciter l'envie !
Le monstre affreux, aux doigts crochus,
Me fit fermer le temple de Thalie.

Au lieu de m'exhaler en regrets superflus
Je me vengeai : suivant l'exemple

De certain dieu qui s'était fait berger,
A Cérès je bâtis un temple,
Autrement dit, je me fis boulanger.
D'abord, la nouvelle déesse
Fut pour moi pleine de bonté ;
Je me vantais l'heureuse adresse
D'avoir changé de déité.

« Enfin, je nargue le naufrage,
« M'écriais-je dans mon transport !
« Contre moi que pourrait l'orage?
« Du salut j'ai gagné le port. »

Mais las ! tandis qu'à la cour, à la ville,
Joyeux je fournissais du pain,
Je fus, dans mon modeste asile,
Menacé de mourir de faim.
Logée au fond de ma boutique,
Sous l'habit farineux, cachant ses noirs projets,
La sinistre chicane, ennemi domestique,
Pour me punir de mes bienfaits,
Contre moi décocha ses traits,
Et si bien arrangea l'affaire,
Que je me vis, malgré la loi,
Forcé de souffrir, de me taire,
Enfin, de sortir de chez moi.
Un autre eût quitté la partie,
De ses clameurs eût lassé le barreau,

Moi, comme un autre Figaro,
Je m'armai de philosophie;
Comme lui sachant le danger
De trop approfondir les effets et les causes,
Je voulus encor voyager
Aux pays des métamorphoses.

Imitateur de Vaucanson,
Pour attirer le public bénévole,
Je fabriquai des acteurs de carton,
Favorisés du don de la parole.
Ils ne pouvaient, ces acteurs innocents,
Des médisants effaroucher l'oreille;
Toujours discrets, ils parlaient aux enfants :
Chez les Chinois on eût crié merveille!
Eh bien! pour combler mes malheurs,
Pour fatiguer, pour lasser mon courage,
Je fus un jour, faute de spectateurs,
Obligé de plier bagage.
Je le pliai, mais sans humeur,
Sans cris, sans éclat, sans grimace,
J'avais environné mon cœur
D'une impénétrable cuirasse.

Je quittai donc le séjour de la nuit,
Dans le néant je fis rentrer mes ombres,
Et pour produire plus de bruit,
J'allai chercher des lieux moins sombres.

Non loin, sur les bords de la mer,
Je choisis un riant asile,
Où j'invitai, moderne Jupiter,
Tous les Jupiters de la ville.
L'attrait était puissant : à mon tir on trouvait
Armes à feu, balles et poudre ;
Un amateur, chez moi, pouvait,
A bon marché, lancer la foudre.
Près de la cible était un traiteur obligeant,
Où, las de brûler des amorces,
Les Jupiters, pour leur argent,
S'en allaient réparer leurs forces.
J'espérais tout de projets aussi beaux,
Mon avenir se montrait moins sévère,
Lorsque je fus réduit, par un destin contraire,
A tirer ma poudre aux moineaux.

Mais au milieu de mes disgrâces
Il me resta quelques amis ;
Deux petits ours, pétris de grâces,
Jouaient avec mon chien, pour charmer mes ennuis.
Esclaves tous les deux, comme Oreste et Pylade,
Entr'eux peines, plaisirs, tout était de moitié ;
Chacun aimait son camarade,
Jusqu'au dîner durait leur amitié.
Cependant l'aveugle déesse
Me tourmentant, me poursuivant toujours,

Un beau matin, malgré leur gentillesse,
Sur un vaisseau je transporte mes ours;
Je les confie au capitaine,
Je leur fais de tendres adieux;
Bientôt sur la liquide plaine
Ils disparaissent à mes yeux:
« Chers compagnons de ma fortune,
« Partez, leur dis-je, et que Neptune
« Vous porte aux rivages français;
« Là-bas, si l'espérance est permise au mérite,
« Vous obtiendrez les plus brillants succès. »
Vœux superflus! mon étoile maudite
Vint encor troubler mon repos:
L'un de mes ours est noyé dans les flots,
Son frère aborde aux rives de la Seine;
A peine il a quitté le port,
Que, pour avoir rompu sa chaîne,
Au moment du salut on le condamne à mort.

Je fis encor face à l'orage;
Semblable à ces hardis nochers,
Au milieu même des rochers,
Je sus éviter le naufrage.
Je remonte sur mon vaisseau,
De l'espoir je cherche l'étoile:
Je la découvre, et de nouveau
Rassuré je mets à la voile.

Je vogue, et grâce à la lueur
Du phare auquel je me confie,
J'aborde, enfin, pour mon bonheur,
Aux champs de la lithographie.
Tel autrefois l'orgueilleux Espagnol,
Pour corriger un destin trop barbare,
Des pays découverts par Cortès ou Pizarre,
S'en allait fatiguer le sol.

Sur cette terre encor nouvelle,
Je rencontrai plus d'un Jason,
Qui, comme moi, transporté d'un beau zèle,
Voulait conquérir la toison :
Pour parler clair, aux champs lithographiques,
S'offrent à moi de toutes parts,
Des milliers d'auteurs faméliques,
Assiégeant le temple des arts;
Déjà même je désespère
Du succès de mes longs travaux,
Quand la voix d'un dieu tutélaire
Me rend la vie en m'adressant ces mots :
« Rassure-toi : de ta constance
« Le ciel, satisfait aujourd'hui,
« T'approuve, et veut dans sa clémence
« Te prêter son heureux appui.
« Ne redoute plus la tempête ;
« Redouble d'efforts et d'ardeur :

« Ne vois-tu pas que sur ta tête
« S'est levé l'astre du bonheur.
« De la nature imitateur fidèle,
« Orlowsky, dans tes mains a remis un trésor ;
« Avec un si parfait modèle,
« Les pierres à ta voix vont se changer en or.
« Courage donc, et, dans la ville,
« Cherche, pour illustrer un talent aussi beau,
« Un artiste éclairé, dont le crayon facile,
« Sans l'altérer, retrace son pinceau. »

Et tout rentra dans le silence...
Mais du Dieu j'ai connu la voix ;
Transporté de respect et de reconnaissance,
Prince, j'obéis à ses lois.
A vos pieds je mets mon ouvrage ;
Heureux de l'avoir entrepris,
Je ne réclame d'autre prix,
Que d'obtenir votre suffrage.

IMPROMPTU.

—

A MM. Durand et Maisières, régisseurs du théâtre français-impérial, qui m'ont mis à l'amende, pour avoir ajouté quelques mots qui n'étaient pas dans mon rôle.

AIR : De la Baronne.

Pour une amende,
Rire, causer et bavarder,
En ce moment je le demande,
Faut-il de si près regarder....
Pour une amende.

Durand, Maisière,
Toujours très actifs au devoir,
Font avaler amende amère,
Lorsque l'on est forcé de voir,
Durand, Maisière.

Chers camarades,
De ces deux braves champions,
Craignez un jour les embuscades,
Car ils sont deux caméléons
Ces camarades.

A vivre ensemble,
Ensemble il faut nous consoler,
Mon corps, mes pieds, mes mains, tout tremble,
Mais maintenant s'il faut parler,
Parlons ensemble.

A MADAME STOLTZ,

Après lui avoir vu jouer LA FAVORITE *et* LA REINE DE CHYPRE.

Au palais, sous le chaume, à la ville, au théâtre,
Partout de son talent, elle impose la loi;
Partout on l'aime, on l'idolâtre,
On l'admire; on reste en émoi
Devant la noble souveraine.
C'est un flot de transports qu'à sa suite elle entraîne;
On tressaille d'amour en voyant devant soi,
Marcher la *Favorite* à côté de la *Reine*.

A MES AMIS,

Auxquels je n'avais pu rendre visite le 1er janvier.

—

Etre malade, amis, malade un jour de l'an,
C'est vraiment chose épouvantable!
Quoi! ne pouvoir m'asseoir à votre table,
Alors qu'auprès de vous m'entraîne mon élan!

Que voulez-vous! devant ma cheminée
Par une affreuse destinée,
Je suis captif, je suis cloué,
Par Lucifer je suis joué!
Me voyez-vous, tête baissée
Et la figure embarrassée
Et de mouchoirs et de foulards
Me cachant à tous les regards?

Une crise de dents, qui me tue et me mine,
Qui me fait faire triste mine,
Tempêter, jurer contre tous,
M'empêche de voler vers vous....

Cette douleur canine et presque centigrade
A la pousse des ans me fait, de grade en grade,
Perdre deux dents... c'est bien !... mais deux ans,
c'est par trop,
A mon âge on craint fort d'avancer au galop.—
Plaignez donc, mes amis, ma jeunesse fanée...
Pour dédommagement, quand viendra l'autre année,
Véritable zéphir, j'irai légèrement,
M'élancer en vos bras, et vous dire comment
Je n'ai foi qu'en Dieu seul, qui seul jamais n'attrape,
Que je me ris du reste, ainsi que d'Esculape.—
Assis au coin du feu, cherchant la rime à 7,
J'écris de suite : mil huit cent quarante-sept.

Vers adressés à M. le baron Nicolaï, ministre de Russie, à Copenhague, le 6 décembre 1845, jour de la fête de S. M. I. l'Empereur Nicolas.

—

D'un souverain que j'aime, en tous temps, en tous lieux,
De près, de loin, partout, l'image est sous mes yeux...
Mais las ! on méconnait son noble caractère !...
Regardez ce hibou qui crie et déblatère....
Libelliste hué, dans sa rapace humeur,
Sur le malheur d'autrui, repose son bonheur.

Sans raison, sans esprit, les pieds dans un cloaque,
Il se venge du sort sur l'homme qu'il attaque.
Ce boa détesté, satirique héros,
Se rit de la justice et brave les bourreaux....
— Nicolas, généreux, ennemi du parjure
Oppose son silence aux hourrahs de l'injure....
Faisons des vœux pour lui ! — pour sa prospérité !
Qu'il vive pour son peuple, et la postérité
Lira son nom sacré sur ces bien rares pages
Que l'histoire consacre aux princes grands et sages.

LA FAMILLE DE L'AUTEUR

A CHRISTIAN, ROI DE DANEMARK.

D'un envoyé de Dieu, c'est aujourd'hui la fête,
Du bonheur, aujourd'hui, nous atteignons le faîte;
Pélerin sur ces bords, pauvre, je me permets
De rêver un bonheur qui ne périt jamais,
Pour ce bon souverain dont une seule absence
Inquiète les cœurs et les met en souffrance.
D'âme et de sentiment à leur princes voués,
Les Danois ont pour lui les vertus des apôtres;
Daignez aux cœurs qui vous sont dévoués
Parmi les plus aimants, Sire, compter les nôtres !

LA BIENFAISANCE DU CURÉ NUFFARD.

—

La bienfaisance est le point du sermon. —
Ce cher Pasteur, avec quelle onction
Pour émouvoir le cœur, pour vider votre bourse,
Sa brillante éloquence en Dieu trouve sa source! —
De son saint ministère il s'acquitte si bien,
Que chacun lui donnant, lui seul ne donne rien.
C'est pour les malheureux, pour l'ornement du temple!
Mais pour prêcher, Nuffard, il faut prêcher d'exemple;
Dans la poche d'autrui tu puises tes bienfaits,
Seul moyen de donner ce que tu n'eus jamais?

A UN AMI QUE JE QUITTAIS.

—

Loin d'un nouvel ami qu'avec chagrin je quitte,
Je n'oublirai jamais le plaisir qu'en son gîte,
Lorsqu'au coin de son feu, fêtant les fous, les saints,
Avec son bon Aï, l'on bénit les humains.

A M. Auguste F....., qui ne veut pas que l'on fête son jour de nom.

D'un ami respectons la volonté muette,
De notre affection il accepte la dette ;
Si du saint qu'il honore, il suit en tout les pas
N'osant le dire haut, chacun le dit tout bas.

IMPROMPTU

*A Mademoiselle Mathilde ***, sur son invitation à dîner tête à tête.*

Diner avec Mathilde, en tête à tête, moi !
Mais c'est à rendre fou le fou même du Roi ! —
Près d'elle dévorant, par un heureux mélange,
Et son gâteau de riz et son sourire d'ange,
Je n'aurais échangé, contre de tels moments
Ni tout l'or du Pérou ni tous ses diamants. —
Bien qu'un vieillard ne puisse aspirer à grand'chose
J'éprouvais en mon être, une métamorphose....
Un seul mot de Mathilde avait dit, à mon cœur,
Qu'un plaisir que l'on rêve est encore un bonheur.

IMPROMPTU

A mon ami Varin, le jour de sa fête.

—

D'un bon et franc ami c'est aujourd'hui la fête ;
Pour son bonheur futur je fais mille projets,
Hélas! pourquoi faut-il que mon cœur et ma tête
N'enfantent, malgré moi, que de simples souhaits?
Pourtant, mon vieil ami, pour toi plein d'espérance,
De tes malheurs, bientôt, finira l'insistance....
De Dieu bénis l'épreuve, et bénis ses secrets !

A MADEMOISELLE ESPÉRANCE ***.

—

Air à faire.

Espérance, Espérance,
Le doux éclat de ton front radieux
Sèche les pleurs, éloigne la souffrance,
Qui t'entrevoit est déjà plus heureux,
Espérance, Espérance!

Espérance, Espérance,
Non, tu n'es pas cette fausse lueur
Qui, trop souvent, séduit notre existence ;
Pour te bien voir il faut les yeux du cœur,
Espérance, Espérance !

Espérance, Espérance !
Ils sont d'azur les jours que tu promets,
Le désespoir s'enfuit en ta présence,
Quand tu souris tu ne trompes jamais :
Espérance, Espérance !

A une Dame qui ne voulait m'accorder l'objet de ma demande, qu'après que je me serais acquitté de celle qu'elle m'avait faite.

En affaire je suis toujours très défiant ;
Et vous voulez qu'on vous paye d'avance !
Madame, alors donnant, donnant,
Réciproque sera l'entière confiance.

L'AVARE ET LE PRODIGUE.

Le prodigue insensé, qui sème tout son or
N'appauvrit que lui seul ; l'exemple n'est pas rare;

Mais quand l'avare amasse, amasse, amasse encor,
Croit-il avec son âme emporter son trésor?
Dieu punit le prodigue, aussi bien que l'avare :
A l'un le purgatoire, à l'autre le Ténare,
Ou pour parler chrétien, dans ce siècle de fer,
Au prodigue pardon, à l'avare l'enfer.

ÉPITAPHE.

—

CI-GIT

Caroline Saint-Clair, femme Saint-Félix, née à Saint-Pétersbourg, le 24 janvier 1804, décédée à Copenhague, le 31 janvier 1846.

D'amour et de tendresse héroïque modèle!
Faible pour tes enfants, ivre de leurs succès,
Ton bon cœur abusa ton âme maternelle,
Il te rendit faible à l'excès. —
Mon Dieu! pardonne à son aveugle zèle,
Ta clémence lui doit accès,
Si pour ton culte elle eut une ardeur trop fidèle...
Pour la ravir à tous,
Pourquoi de ses vertus le sort fut-il jaloux? —
Pères, mères, enfants, passants, priez pour elle,
Auprès du Roi des rois elle prira pour vous.

MON ÉPITAPHE.

Mortel, qui regarde ma tombe,
Mon épitaphe est, à tes yeux,
Sujet plaisant ou sérieux :
Qui que tu sois, *ICI*, tout tombe.

AUTRE.

Etre, paraître et disparaître,
Voilà la vie et notre sort.
Ici-bas j'avais plus d'un maître....
Au ciel il n'en est qu'un, et je bénis la mort.

AUTRE.

Les humains en naissant font le même héritage :
Attendez, avancez, reculez ; faible ou fort,
Le fleuve de la vie est pour tous un mirage ;
Et sans distinction, et quel que soit le sort,
Tous les droits sont égaux :—l'héritage est la mort.

L'ÉGOÏSTE et le COURTISAN

SUIVI

DU SINGE FAVORI.

FABLE.

On sait, depuis longtemps, qu'au Tsar, à la Russie,
J'ai consacré ma plume, et mon cœur et ma vie.
D'un étranger, chacun se demande pourquoi?
Question d'intérêt appliquée au mot moi!
Pourquoi? Je vais le dire. - Instruit dès ma jeunesse
A rendre à qui m'aimait tendresse pour tendresse,
Mon âme, disposée à suivre ce penchant,
Ne voit dans un ingrat qu'un coupable, un méchant;
Je ne sais pas non plus, ainsi que l'égoïste,
Trouver dans un bienfait un fardeau qui m'attriste,
Et si l'amour du vrai, si l'amour du prochain
Règlent mes actions, je n'en suis pas plus vain.

Dehors, chez lui, partout, l'égoïste est le même;
Il n'a pas un ami, pas même un chien qui l'aime;

Lui rendez-vous service, en son intérieur
Il sent comme un aspic qui lui blesse le cœur ;
Il maudit ce service et jusques à l'essence
Du sentiment sacré de la reconnaissance ;
Il voudrait l'oublier. — Un tourment infernal
Agite tous ses nerfs ; sous le démon du mal
Il hurle, il devient fou ;— surpris dans son délire,
Il craint que la vertu sur lui ne prenne empire.—
Mais dès qu'il est plus calme, il perd le souvenir;
Pour lui plus de passé, pour vous plus d'avenir ;
La seule ambition l'excite, le transporte ;
Il ferme à tout le monde et son cœur et sa porte.—
Oui, voilà bien les traits de l'homme-courtisan.

Moi, si je fais ma cour, c'est en franc paysan,
Mais en courtisan point ; je n'ai, par caractère,
Jamais approfondi l'art de savoir me taire,
La nature est ma loi, mon dieu la vérité ;
Je l'aime, et je m'attache à sa sévérité ;
L'honnête homme jamais n'en franchit la limite,
Le sauvage la dit, en cela je l'imite.
La sainte vérité n'est un fatal soleil,
Que pour celui qui ment jusque dans son sommeil.
Oui, le menteur la hait : — Sitôt que ce reptile
Au village, au palais, sous le chaume, à la ville,
Maudit dès le berceau, de venin allaité,
Méprisé par les bons, des méchants redouté,

Au fond de l'horison l'entrevoit apparaître,
Il se roule, en cent plis, sous l'habit de son maître.
—Agneau, tigre, renard, singe tout à la fois,
De l'homme vertueux il emprunte la voix ;
Sous le masque trompeur d'un pieux solitaire,
Contrit, adorant Dieu, devant le saint suaire,
Dans le temple on le voit, patelin, à genoux,
Clignant l'œil de côté, devant, dessus, dessous,
Et même, sans bouger, le glissant par derrière,
Baiser dévotement son pouce pour la pierre ;
Avare, ambitieux, fin, et surtout discret,
Du chat de La Fontaine il porte chaque trait ;
C'est un caméléon, un Tartufe de race,
Insolent au pinacle et vil dans la disgrâce,
Dans le malheur d'autrui puisant ses voluptés.—

Par lui du souverain tous les pas sont comptés ;
Tout ce que l'on peut faire ou dire d'aventure,
Il l'interprète mal ou bien le dénature ;
Ramper est son essence ; il aime à tous moments
A changer la faveur en cruels châtiments ;
Amoureux du présent il savoure la lie
Du vase où le destin verse ce qui s'oublie,
Et si, de temps en temps, il pense à l'avenir,
C'est en raison du bien qui peut lui revenir,
Enfin l'esprit se tord, s'évertue et s'accable,
Pour expliquer ce sphinx, énigme inexplicable.

Je n'insulterai pas du nom de courtisans,
Ceux qui donnent au Prince et leurs jours et leurs ans,
Qui, toujours dévoués, et soutiens de son trône,
L'aident à supporter le poids de sa couronne...
Prudents comme Colbert, probes comme Sully,
Leur gloire est un soleil qui n'a jamais pâli. —

Quoi ! nommer courtisan celui dont la belle âme,
Pure, ne fut jamais soumise au moindre blâme,
Celui qui, ne cédant qu'à l'élan de son cœur,
Au vrai mérite seul accorde sa faveur,
Qui, des plus grands héros le rival et l'émule,
Jamais pour faire bien n'attend ni ne recule,
Et qui, pour plaire au Prince, a trouvé les moyens
D'assurer le bonheur de ses concitoyens. —

A celui-là, je dis : — Allez, soyez vous-même
De la sincérité l'interprète et l'emblême...
Rarement elle arrive à l'oreille des rois.
Il est possible alors que, se mordant les doigts,
Pour n'être plus trompé, le vôtre s'habitue
A voir la vérité splendide et toute nue.

Un apologue vrai, le Singe Favori
Va, chez les courtisans, faire un charivari !

Aux confins de l'Asie, une ville peuplée
De bons orangs-outangs, paraît être appelée
A vivre, à tout jamais, sous un maître adoré. —
Ce maître, par malheur, est sans cesse entouré
D'une tumultueuse et nombreuse cohorte
De singes tout dorés se ruant à sa porte.
L'un d'entre eux, laid et vieux, mais très aimé du roi,
Logeait en son palais; là, seul, dictant la loi,
Quoique simple ministre, il est permis de dire
Qu'il tenait dans ses mains le destin de l'Empire.
Ce singe favori, cerbère du trésor
Gros de fruits, de bonbons, de mille objets encor,
Dans sa poche gardait la clef de la cassette. —

Bien qu'il dérobât en cachette
Les bonbons de son choix,
Jamais il ne touchait aux noix,
Ou n'y pouvait toucher que par ordre suprême.
Le Tsar lui dit un jour : « pour un sujet que j'aime,
Qui jouit près de moi d'une haute faveur,
Je veux faire un présent digne d'un Empereur :
Vous-même, à votre goût, choisissez la plus belle
Des noix ; il est friand et je me le rappelle. » —
Le vieux singe rougit un peu de ce soufflet
Donné, mais sans dessein ni pensée; — il se met
En devoir d'obéir, et, soudain, il apporte
Une mesquine noix, biscornue, et peu forte.

Loin d'être satisfait, le monarque lui dit :
« —Mais, mon cher favori, vous perdez donc l'esprit?
« Voyez, jugez vous-même :
« Pour un ami qu'on aime
« Est-il rien de trop bon, est-il rien de trop beau?
« Allez, retournez de nouveau. » —
De suite et haletant, transporté d'un beau zèle,
A son Prince il fait voir une noix assez belle. —
Vous n'avez rien de mieux?—Si fait.—Donnez.—
Je crois
Que celle-ci... — Je veux la plus belle des noix,
M'entendez-vous enfin? cet ordre est sans réplique.
—Dans l'intérêt du Roi le ministre se pique; —
Malgré l'ordre reçu, notre singe fait choix
D'une moins belle encor que les plus belles noix.
—Rien de plus éclatant n'a frappé votre vue?
Dit l'Empereur.—Non, Sire.—Elle sera reçue
Alors avec plaisir? —Qui n'en serait jaloux?
Dit le singe en riant.—Eh bien! elle est pour vous.

La plus grâcieuse grimace
Fût son remercîment;
La grimace de l'homme en place,
Qui ne dit vrai que lorsqu'il ment.

RÈGLEMENT DES AMENDES

Pour les Artistes de toutes les Troupes et des Orchestres des Théâtres Impériaux de St-Pétersbourg.

§ 1er.

D'après l'ordre établi, on annonce journellement, par des billets exposés, les répétitions, qui sont fixées pour le lendemain, en y indiquant l'heure précise à laquelle elles doivent avoir lieu. Dans les cas extraordinaires, les changements des répétitions seront notifiés par des annonces particulières. En conséquence, tous les artistes étant prévenus de l'heure à laquelle la répétition doit commencer, les amendes suivantes seront imposées à ceux qui enfreindront l'ordre établi :

Pour avoir tardé à la répétition un quart-d'heure : une demi-journée;

Une demi-heure : un jour;

Trois quarts-d'heure : deux jours;

Une heure entière : quatre jours.

Un retard d'une heure et demie est considéré comme une répétition entière manquée, et on fera une retenue de huit jours.

Celui qui quitte la répétition sans raison valable et ne revient pas à temps pour sa réplique, paye une demi-journée.

§ 2.

Il n'est pas permis aux artistes, pendant les répétitions, d'interrompre les personnages en scène, par leurs conversations; celui qui enfreindra cette règle sera puni, la première fois, par une amende d'une demi-journée.

Et si l'artiste ne reste pas tranquille et continue à parler haut pendant la même répétition, l'amende est doublée, et il paye pour un jour.

Si l'artiste, pendant la répétition, s'oublie au point de tenir des conversations inconvenantes ou de participer à une querelle, il est puni par une amende de huit jours.

Enfin, d'après l'importance de la faute, il sera puni plus sévè-

rement, conformément aux ordres du directeur, et d'après les règlements établis.

§ 3.

Pendant les répétitions générales, les punitions, dans tous les cas mentionnés ci-dessus, seront doublées.

§ 4.

Les spectacles devant commencer immanquablement à l'heure fixée, et les artistes ayant besoin pour leur habillement d'un grand nombre de détails, ces derniers seront obligés de se rassembler précisément à l'heure indiquée, et de s'habiller sans perdre de temps.

Pour faciliter cette besogne, les inspecteurs des troupes, et, en leur absence, les régisseurs doivent, avant tout, prévenir les tailleurs, les perruquiers et autres gens de service, et leur désigner ceux des artistes qui, d'après la marche des pièces, doivent être prêts avant les autres. Les artistes qui, par caprice, retiendraient l'homme qui les habille, payeront une amende d'une demi-journée.

(Des ordres sévères sont donnés pour que les objets nécessaires pour les spectacles soient préparés et envoyés à temps à qui de droit.)

Toutes ces mesures étant prises, si l'artiste n'est pas prêt pour le commencement du spectacle, — rien ne peut l'excuser, et il est puni par une amende de quatre jours.

Cette punition est doublée chaque quart-d'heure, si le commencement du spectacle est retardé parce que l'artiste n'est pas prêt, quand même il ne serait pas nécessaire pour les premières scènes.

(Si, d'après les renseignements pris par l'employé de service au théâtre et par l'inspecteur de la troupe, il est prouvé que ce retard provient de la faute du costumier ou d'autres gens de service, ces derniers seront alors punis par une amende double de celle qu'aurait dû payer l'artiste.)

§ 5.

Pour une sortie manquée à la représentation, deux jours.

(On punit de même celui qui dirige l'orchestre, s'il ne commence pas à temps la musique après les paroles, et les musiciens pour un retard de leur entrée musicale.)

§ 6.

Les changements d'habits qui surviennent pendant l'action doivent être disposés par l'artiste, de manière qu'il soit absolument prêt pour son entrée en scène ; dans le cas contraire, il est, comme ci-dessus, puni de deux jours, pour avoir manqué son entrée.

Les changements d'habits, pendant les entr'actes, doivent être disposés de manière à ne pas durer plus d'un quart-d'heure, ou, pour les changements les plus compliqués, pas plus de vingt

minutes; l'inspecteur de la troupe doit prononcer à cet égard. Si, par négligence ou par caprice, l'artiste prolonge ce terme, on lui impose, pour toutes les cinq minutes, une amende de deux jours.

Les artistes qui ne jouent pas dans la première pièce, mais qui sont employés dans la seconde et les suivantes, doivent être prêts pendant la pièce qui précède la leur, afin de donner au costumier plus de temps et de moyens, pour habiller les artistes qui jouent dans deux pièces de suite. Celui qui enfreint cette règle paye une amende de quatre jours.

Les musiciens qui sont à l'orchestre doivent rester à leur place et ne point sortir, sans une cause bien grave, jusqu'à la fin du spectacle, quand même leurs parties musicales seraient achevées. Celui qui se trouvera en faute payera une amende d'un jour.

De cette règle sont exceptés ceux qui, par suite des ordres du directeur de la musique, sont remplacés par d'autres musiciens, selon le genre de pièces. Dans ce cas, ceux qui ne sont plus occupés peuvent sortir de l'orchestre pendant les entr'actes, sans bruit, et en observant que leur sortie ne soit pas remarquée du public. Quiconque quittera l'orchestre sans cette cause, sera puni par une amende de deux jours.

§ 7.

Les excuses fondées sur l'inexactitude de la voiture ne seront point admises, car chaque artiste a le droit, lorsque la voiture n'arrive pas à temps, de louer un équipage de place pour se hâter d'arriver au théâtre. L'argent dépensé, après les informations prises à ce sujet, lui sera remis sans délai, et devra être remboursé par celui qui est cause du retard.

Si, d'après les informations prises, il se trouve que l'artiste qui s'est plaint de l'inexactitude de la voiture, et qui a demandé qu'on lui remboursât l'argent payé à l'iswozstschik, ne se trouvait pas chez lui quand la voiture est venue le chercher, ou qu'il n'a pas voulu en profiter quand elle est arrivée pour le prendre, cet artiste sera puni par une amende du loyer de la voiture pour un jour.

Personne n'a le droit de faire attendre la voiture, et les artistes sont obligés d'être prêts à se rendre au lieu de leur destination aussitôt son arrivée; dans le cas contraire, la voiture continue sa route, et l'artiste est obligé de se faire transporter au théâtre à ses propres frais.

Ceux qui ne sont pas employés à la répétition ou au spectacle n'ont pas le droit de prendre place dans la voiture, qui est destinée à conduire les artistes qui jouent; celui qui enfreint ce règlement est puni de même.

Il n'est permis qu'aux actrices du premier emploi de placer dans la voiture une femme-de-chambre; s'il arrivait qu'une actrice en prît davantage, elle payerait également une amende.

§ 8.

L'artiste auquel il survient quelque maladie qui l'empêche de remplir son devoir, est obligé d'en informer à l'instant même, par une lettre, le chef de la troupe. Dans le cas contraire, il paye une amende d'un jour.

Si le médecin, envoyé par le directeur chez l'artiste qui se dit malade, trouve son rapport faux, l'artiste est puni par une amende d'une semaine.

§ 9.

En changeant de domicile, chaque artiste est obligé de le faire savoir immédiatement au chef de la troupe. Dans le cas contraire, il paye une amende d'une semaine.

§ 10.

MM. les inspecteurs des troupes, leurs régisseurs et sous-régisseurs, et pour la partie musicale, M. le directeur de la musique avec les chefs d'orchestre, sont tenus de veiller rigoureusement à l'exécution de tous les susdits règlements, statués pour maintenir l'ordre du service ; les punitions qui auront été encourues par les artistes doivent être inscrites dans les journaux et présentées à M. le directeur des Théâtres Impériaux de Saint-Pétersbourg, et, aussitôt après avoir reçu son approbation, elles seront transmises au comptoir pour la retenue des appointements des artistes.

N. B. Si quelque inspecteur ou régisseur passe sous silence une infraction au règlement susmentionné, de la part d'un artiste quelconque, il payera, s'il est artiste lui-même, une amende du double de celle de l'artiste.

Les inspecteurs qui ont des rangs seront réprimandés verbalement ou par écrit par le directeur-général.

N. B. Les plaintes des artistes, au sujet de la partialité des inspecteurs de la troupe, ne seront pas reçues lorsqu'un mois se sera écoulé après l'évènement, vu la difficulté de prendre des informations sur le fait après un mois de temps.

REMARQUES.

(*a*) L'argent retenu aux artistes formera une caisse à part pour chaque troupe et chaque orchestre.

(*b*) S'il arrive que, dans le courant d'un mois, un artiste soit mis à l'amende de trois à cinq fois, outre l'argent retenu sur ses appointements, sa conduite sera soumise à une décision particulière de M. le directeur-général des Théâtres Impériaux.

(*c*) En cas de désordres non prévus dans le règlement ci-dessus, et qui peuvent survenir de la part des artistes, MM. les inspecteurs des troupes et le directeur de la musique doivent faire leurs rapports à M. le directeur des Théâtres Impériaux, au plus tard le lendemain.

Ainsi que M. de Custine, j'étais en Russie en 1839; mais avec un autre encrier, une autre plume et surtout avec une tout autre manière de voir. Son écritoire était de bronze, sa plume de fer, son esprit à facettes; moi, j'étais à découvert, j'étais de cristal; j'apportais avec moi, comme Bias, deux poèmes : l'un intitulé la *Nicolaïde*, l'autre, tout nouveau, terminé sur le Pyroscaphe qui m'a transporté, et qui me fut inspiré par l'illustre alliance de S. A. I. la Grande-Duchesse Marie, fille de S. M. I. avec le duc de Leuchtenberg (Eugène-Maximilien), fils du prince Eugène de Beauharnais, Vice-Roi d'Italie.

Le premier a été lu, en manuscrit, par l'Empereur qui a daigné témoigner sa satisfaction à l'auteur, par le présent qu'il lui a fait d'une bague enrichie de diamants. Cependant qui le croirait?... Ce poème, si magnifiquement revêtu de l'approbation impériale, ce poème imprimé à Paris, a échoué devant le double comité de censure de Saint-Pétersbourg. Coupé, en premier lieu, par celui de l'extérieur, il n'a pu arriver à celui de

l'intérieur qu'après avoir subi tous les changements qui m'avaient été imposés, afin que le *permis d'imprimer* me fût accordé. Après deux mois d'attente, on me rendit mon œuvre bien plus écourtée encore, avec suppression du second chant tout entier. Cette nouvelle mutilation privant mon poème de tout son ensemble, de toute sa logique, et en outre de sa valeur productive, il fallut bien me résoudre à ne point le publier.

Qu'aurait fait M. de Custine, en pareille occurrence? — Il eût jeté feu et flamme, car certe, il y avait bien là matière à récrimination ! — Je récriminai..... Mais, charbonnier est maître chez lui,... et pourtant c'était un écrit tout apologétique. — D'où venait cette erreur ou plutôt cette injustice? — Du Souverain? mais aucunement, puisqu'il avait approuvé, puisqu'il avait récompensé.... Elle venait de juges censeurs trop peu éclairés, trop peu familiers avec la connaissance de notre langue, et du néologisme créé par les aigles de notre littérature actuelle, et surtout par ceux de notre poésie moderne. Un de ces mots composés dont ils ne peuvent se rendre compte, parce qu'il ne se trouve pas dans le dictionnaire, suffit, à leurs yeux, pour se métamorphoser en injurieuse application. Sans désigner aucun de ces arbitres si pointilleux, si méticuleux, je ne citerai

que quelques-uns des passages qui ont excité au dernier point leur susceptibilité.

Je dis par exemple :

Le Tsar est le soleil de ce *peuple-devoir*,

« Monsieur, vous nous traitez d'esclaves! Bif-
« fez-nous bien vite cette expression. — Mais,
« Messieurs, vous comprenez mal le sens de ce
« mot... un peuple-devoir est celui qui pousse au
« plus haut degré l'amour pour son souverain, le
« dévouement à sa personne, l'obéissance à ses
« décrets et aux lois : je ne connais rien de plus
« innocent que ce terme; toutefois, vous avez
« peut-être raison, car je sais bien des hommes
« qui se croient libres et qui sont plus esclaves
« que vous. »

Et ce qui suit :

Qui n'a que lui pour juge et que lui pour espoir,
Ne sait que l'Empereur pour sa *bible* sacrée,
Et semble avoir cent bras ainsi que *Briarée*.

« Monsieur, halte-là ; ceci est une profana-
« tion, un blasphême!... Allier la Bible à la My-
« thologie; ce n'est pas bonne compagnie ; —
« malheureux, qu'avez-vous fait là? » — Pour ces
messieurs, la poésie n'a point d'images, point de
fictions, point de parure ; ils la veulent toute nue
comme la vérité.... « Qui est-ce qui vole? — Une
« mouche ; — non, Monsieur ; — vous nous in-

« sultez, vous faites un très mauvais calembourg. »
— Qui est-ce qui vole encore, qui est plus gros?
— « C'est un bourdon. — Pas connu. — Mais
« c'est également une mouche. — Elle fait trop
« de bruit. — Biffez. — Cependant, Messieurs,
« un bourdon est moins à craindre qu'une mou-
« che, puisqu'il annonce sa présence. »

Et dans un autre endroit :

C'est là qu'un souverain que le calme environne,
Sur un trône de mousse a posé sa couronne,
Qu'il compare le *sceptre* à la *fleur* du vallon
Qu'arrache de sa tige un fougueux aquilon;
Qu'il voit l'insecte ailé, chrysalide éphémère,
Composant ses états d'une feuille de lierre,
Et l'aigle du rocher, monarque de haut lieu,
Tous deux voler égaux sous l'*équerre* de Dieu.

« — Monsieur, un *sceptre* n'est pas une *fleur;*
« Les aquilons n'enlèvent pas les sceptres, et
« quant à votre *équerre*, vous feriez mieux de la
« placer dans la main d'un maçon!... »

Dans le second chant qui retrace la conjuration du 14/26 décembre, je dis de l'Empereur :

C'est Nestor à trente ans; grand comme un fils de Sparte,
C'est en vendémiaire un autre Bonaparte. —

« Monsieur, l'Empereur Nicolas n'est pas un
« usurpateur!... »—Je me demande encore ce qui a pu faire naître cette application.

Voici les vers qui devaient remplacer ceux incriminés :

« C'est Nestor à trente ans; c'est comme un fils de Sparte,
« Connaissant avant tout l'Impériale charte. »

Allez donc faire de la poésie avec des Aristarques de pareille force !

Sur la question qui m'a été adressée pourquoi je n'avais pas fait paraître mon poème à Paris, j'ai répondu que je n'avais pas voulu présenter aux folliculaires français, ennemis de la Russie, un nouvel aliment à leur animosité.

Voici les vers substitués à ceux supprimés par la censure extérieure, page 6, commençant au dixième :

« *Qu'importent ces complots.....*

et finissant au quatorzième vers de la page 7.

« *Allaient de la Russie ensanglanter le sol.* »

Les sciences, les arts, les talents, l'industrie,
Trouvent dans tes États une mère-patrie ;
Illustre par toi-même et grand par tes ayeux,
Père de tes sujets, tu vois tout par tes yeux,
Tu règnes en Auguste, et ton cœur ne respire
Que gloire et que grandeur, pour toi, pour ton empire ;
Organe du destin, habile à tout prévoir,
Le bonheur de ton peuple est ton plus saint devoir.
De tes prédécesseurs héritier magnanime,
Dans tes vastes desseins un seul désir t'anime ;

C'est le repos du monde, et la balance en main,
Ta puissante raison pèse le genre humain ;
De la mer d'Arkhangel jusqu'aux rives du Phase,
Des sommets de l'Oural aux sommets du Caucase,
Tu vois à tes genoux vingt peuples prosternés ;
A l'ombre de tes lois ils sont fiers d'être nés ;
L'univers te contemple, et l'étranger lui-même
Fait plus que t'admirer ; il te salue, il t'aime.
Tu n'as qu'à dire un mot, et des flots de soldats
Iraient au champ d'honneur s'élancer sur tes pas ;
Mais tu retiens ce mot ; arbitre de la terre,
Du volcan des combats tu fermes le cratère ;
Tu sais orner ton front du laurier du vainqueur,
Mais l'arbre de la paix est plus cher à ton cœur.

ERRATA. — Page 24, vers 22, lisez *tournoi* au lieu de tournois.

Ce volume est dédié aux lecteurs de bonne foi.

LA NICOLAÏDE,

OU

LE TSAR ET LA RUSSIE.

POÈME EN QUATRE CHANTS.

HOMMAGE

A SA MAJESTÉ IMPÉRIALE **NICOLAS Ier**,

EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES,

ET

A SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

ALEXANDRA FEODOROWNA.

PAR

F. M. DESVEAUX-SAINT-FÉLIX,

HOMME DE LETTRES,

EX-ARTISTE DU THÉATRE FRANÇAIS A SAINT-PÉTERSBOURG.

La vertu sur le trône est un bienfait des Dieux.

PARIS. — AVRIL 1839.

CHANT PREMIER.

Un sujet bien choisi est déjà un succès. RIVAROL.

En contemplant ces traits où brille une couronne,
Ma verve s'intimide et ma rime s'étonne;
Je tremble d'aborder cet homme plus que roi,
Cet astre au front doré, qui, calme, sans effroi,
Fait trébucher un trône au delà du Bosphore,
Interpose sa voix du Couchant à l'Aurore,

Emeut dans son sérail un bey voluptueux,
Et lance d'un regard des poulks impétueux;
Dont la puissante main, riche de bienfaisance,
Secoue à volonté le Caucase et Bysance,
Enchaîne le Croissant, musèle à Bénarès
Le léopard breton par des ressorts secrets,
A travers le Midi glisse un manteau d'hermine,
Et, riche de génie, a compris Catherine.

Devant tout cet éclat, devant cette splendeur,
Je sens comme frémir les fibres de mon cœur;
Je reste confondu devant ce diadème;
Mon œil n'ose fixer la puissance suprême;
Et l'aigle à double tête, auréole des Tsars,
Sur leurs drapeaux béante, éblouit mes regards!

Uu enfant de l'Indus, aux rives de Golconde,
Peut trouver par hasard une mine féconde
D'opales, de rubis étalés sous sa main,
Mais il ignore l'art d'en former un écrin:
Tel je suis quand je vois la pompe impériale;
Je ne sais plus polir de rime orientale;

Interdit, fasciné, muet devant le Tsar,
J'admire sa grandeur, je m'attèle à son char;
Je m'incline craintif devant cet Homme-Empire;
Je n'ose me livrer aux flammes du délire!

Ah! qu'il fut plus heureux celui dont le burin
Du Nord avec tant d'art peignit le souverain!
Il eut sous ses crayons un auguste modèle;
L'Alexandre-autocrate a fait naître un Apelle;
Son génie, embrasé par tant de majesté,
Ne pouvait sur le beau peindre que la beauté;
Avec quel feu, chargeant sa palette magique,
Il a représenté la grandeur monarchique!
Ce regard fier et doux, et ces parfaits contours
Que l'hymen envahit en dépit des amours,
Cette noble démarche et cette aimable audace,
Qui donne à son maintien l'élégance et la grâce;
Cette exquise bonté, refuge du malheur,
D'un mot ou d'un souris consolant la douleur;
Et cet air paternel, affable, populaire,
Qui dans chaque sujet ne lui fait voir qu'un frère.....
Sur un front couronné tant de gloire à la fois
Fournissait au pinceau le modèle des rois!

De maint idéologue écarter les folies,
Repousser un grand rêve et ses anomalies,
Et d'une hydre vaincue écrasant les tronçons,
A tous les souverains prescrire des leçons !....

Mais j'oubliais le but de cette apologie....
Non, ma plume, de sang ne sera point rougie;
Les cordes de ma lyre, en ces sombres tableaux,
Tairont des souvenirs gardés par les tombeaux....
Qu'un sylphe aérien vogue avec ton image,
Que les plus doux zéphyrs la poussent sur la plage;
Que ces portraits chéris de deux puissants époux
Des flots de la Baltique apaisent le courroux;
Que, dans un cadre d'or, au palais, sous le chaume,
Ils deviennent tous deux les anges du royaume,
Et que tout Russe enfin, adorant leurs autels,
Prononce dans son cœur : *Ils seront immortels !!*

CHANT SECOND.

Le trône, a dit le comte de Lauzun,
est un escabeau boiteux.

Je n'ai que préludé ;... ma tâche est plus sévère :
Aux pieds d'un souverain que le monde révère,
C'est peu de déposer de ces vers, de ces fleurs,
Que l'on trouve à foison semés partout ailleurs ;
Il faut de mon génie électriser les cordes,
Peindre de la Néva les civiles discordes,
De l'équitable histoire emprunter le burin,
Aiguiser les poignards, faire tonner l'airain,

Et, dans le haut sujet qui m'émeut et m'inspire,
Jusqu'en ses fondements ébranler un empire !

L'archange de la paix, l'archange au noble cœur,
Du démon de la guerre Alexandre vainqueur
N'était plus ! Tous pleuraient... — La triste Moscovie
Semblait avec son prince avoir perdu la vie ;...
Mais tandis qu'à genoux le peuple et les boyars
Voyent monter au ciel le plus aimé des Tsars,
Et que sur l'avenir la patrie alarmée
Proclame NICOLAS ;... — dans le sein de l'armée
S'ourdissait une trame, une œuvre de l'enfer,
Que devaient achever le salpêtre et le fer :
Toute une légion, chancelante, infidèle,
De l'aigle couronnée avait déserté l'aile ;
Le sceptre impérial aux chances du destin
Flottait abandonné ; — le nom de Constantin
Déjà retentissait, répété par la foule ;
On aurait dit le bruit d'un trône qui s'écroule !...
NICOLAS reste calme en ce jour de terreur,
Son silence répond à la vaste clameur :
C'est Nestor à trente ans ; grand comme un fils de Sparte,
C'est en vendémiaire un autre Bonaparte !

Fort de ses droits sacrés, au péril aguerri,
De belliqueux élans son jeune âge est nourri;
Il a vu tout l'empire, en son écho sonore,
Tressaillir sous les coups du canon tricolore,
Et, foulant sous ses pieds des milliers de héros,
A Moscou, son coursier a broyé leurs schakos;
A dompter la fortune instruit par Alexandre,
Des Slaves il a vu la capitale en cendre;
Cinq cent mille guerriers, dévoués au néant,
Attestent par leur mort le songe d'un géant.
Alors, comme à Pharsale, où fut vaincu Pompée,
Il se dit que pour vaincre il ne faut qu'une épée;
Que c'est peu du grand nom dont il vient d'hériter,
Que pour tenir un sceptre on doit le mériter.

En vain de plus en plus gronde et mugit l'orage;
Vainement saturés et de poudre et de rage,
De fidèles soldats, par l'erreur entraînés,
Remplissant de leurs cris les échos étonnés,
Pourraient à chaque pas lui creuser une tombe!
En vain à ses côtés Miloradowitch tombe....
Il s'avance, il regarde, il commande, et sa voix,
Sibylle impériale, interprète des lois,

Tranquillise d'un mot le peuple qu'on abuse,
Des conjurés tremblants fait taire l'arquebuse,
Et son regard de feu, son regard d'empereur,
Les a bientôt glacés de honte et de terreur.
Pour eux sa voix terrible est la voix du tonnerre;
Ils tombent à genoux et regardent la terre.
Un rebelle au cœur dur, un Scævola romain,
Marchait tout près du Tsar, qui, lui donnant la main,
Triste, lui confiait les secrets de son âme;
Déjà de son poignard il apprêtait la lame,
Mais il s'arrête, il fuit !... — Tel un Cimbre assassin
Jadis de Marius n'osa percer le sein;
Ces invincibles mots : *Tu serais régicide...*,
Avaient paralysé sa main de parricide!

Dans ce tumulte affreux, propice aux trahisons,
Où l'envie, en secret, composant ses poisons,
Jette au milieu des camps la pomme d'Ausonie,
Entre d'heureux parents sème la zizanie,
Pétersbourg ne vit point un schisme destructeur.
Chacun du nouveau Tsar salua le bonheur;
A lui chacun lié par un nœud légitime
Lui donne son amour, son respect, son estime.

MICHEL, au noble cœur, aux généreux élans,
De ces complots instruit, vole aux Coriolans,
Fait du palais désert fermer toutes les portes,
Et rentrer au devoir les douteuses cohortes.
Les soldats égarés, prompts à se convertir,
Versent à son aspect les pleurs du repentir,
Et sous le plomb qui siffle on admire deux frères
Dans les bras l'un de l'autre unissant leurs bannières.

Tel fut le dénoûment de ce drame d'un jour :
Triomphant, l'Empereur retourne vers sa cour;
Et des nouveaux Strélitz le sang expiatoire
Du monarque héritier cimente la victoire !

Ainsi finit ce rêve, ivre d'illusions,
Qui depuis cinquante ans berce les nations;
Ce rêve, enfant gâté de la philanthropie,
Qui revêt de grands mots une fausse utopie,
Met constamment le meurtre aux mains des meurtriers,
Et se plaît dans le sang à tremper ses lauriers !
De ces vœux insensés les coupables sectaires
Prêchent l'égalité, prêchent les lois agraires;

Mais ces prédicateurs, ces purs républicains,
Plus ou moins ils sont tous Scribes ou Publicains;
Tous ces Fabricius, ennemis des richesses,
Qui lancent sur les rois leurs foudres vengeresses,
Voudraient que le veau d'or pour eux seuls fût fondu:
Aussi, voyant partout leur orgueil confondu,
Des vrais amis du bien ils égarent la route,
Répandent à grands flots l'impiété, le doute,
Et, des peuples heureux enviant le bonheur,
Sur le trône des rois voudraient fonder le leur.

Gloire à l'homme éclairé, gloire au monarque auguste,
Qui ne sévit jamais que parce qu'il est juste,
Qui, bon, mais inflexible en sa légalité,
Enseigne à ses sujets le mot d'égalité,
Sait choisir le moment où son devoir commence,
Où finit la rigueur, où finit la clémence,
Et, comme NICOLAS, transmet à l'avenir
L'art de savoir en roi pardonner ou punir!

CHANT TROISIÈME.

Le jour où la poésie sera détrônée, l'homme aura perdu sa plus douce fiction.

Dans ces climats glacés, souvent veufs de l'Aurore,
Où le soleil paraît comme un faible phosphore,
Où le pin, émaillé de neige et de frimas,
Semble un géant fantôme étendant de longs bras,
Qui, secouant à l'air ses blanches draperies,
Jette au gré des autans comme des pierreries,
Il est un peuple immense, il est un peuple heureux
Qui pour charte connaît la loi de ses aïeux,

Se soumet dans la paix, s'élance dans la gloire,
Et marche avec sang-froid au temple de mémoire.
Le Tsar est le soleil de ce peuple-devoir,
Qui n'a que lui pour juge, et que lui pour espoir,
Ne sait que l'Empereur pour sa Bible sacrée,
Et semble avoir cent bras ainsi que Briarée!

Sur cette terre ingrate et stérile en plaisirs,
La rose goûte peu le baiser des zéphyrs;
Mais tout y croît par art, et l'Amérique entière
Reproduit ses trésors aux vitraux d'une serre?
Que dis-je?... Le printemps, écartant les glaçons,
De la zone africaine emprunte les rayons;
Des bords de la Vistule à ceux du Borysthène,
Souvent j'ai contemplé ce riche phénomène,
Un été de trois mois!... J'ai vu cent soleils d'or
Faire naître des fleurs, des fruits, d'un seul essor,
D'un linceul de frimas délivrer la nature,
Et lui sourire après sa longue sépulture...
Tout rit à ce prodige, à ces fécondités;
Mais, dès que ces soleils retirent leurs clartés,
Sous son linceul brumeux la nature retombe,
Et dort pendant neuf mois sous son immense tombe!

J'ai passé d'heureux jours dans un léger traîneau,
Où la neige, en volant, improvise un berceau ;
Où, formant une gerbe en roue ébouriffée,
Je me croyais en l'air dans quelque char de fée ;
J'ai traversé Moscou, visité Kalouga ;
Plus loin encor j'ai vu frissonner le Volga,
Le Volga large, immense, et le doyen des fleuves,
Muet pendant l'hiver, avec ses nymphes veuves,
Pleurant ses vastes flots captifs dans leur cercueil.
Sous leurs panaches blancs les pins y sont en deuil ;
Là, comme un échiquier et d'ébène et d'ivoire,
La Russie apparaît à la fois blanche et noire.....
Tout se tait, tout est mort ; le soleil cherche en vain
A réchauffer les airs de son regard divin ;
Triomphant de ses feux, des atomes nomades,
Diamants étoilés, errent par myriades,
L'éclipsent,... et le dieu, rentrant dans sa prison,
Va cacher sa défaite au fond de l'horizon !...

D'autres fois il paraît aux bornes de la vue,
Comme un fantôme blanc penché sur une nue ;
Le fantôme se glisse au travers des forêts,
Frôle de son linceul les ifs et les cyprès ;

De même qu'une lampe au front d'un mausolée,
Il éclaire à regret la rive désolée ;
C'est Lucifer déchu ; son disque est sans couleur,
Son front sans majesté, ses rayons sans chaleur,
Et le dôme des cieux n'offre à l'œil qui se lasse
Que son rideau de neige et son manteau de glace!
Le timbre d'une cloche, en ces climats déserts,
Semble un dernier soupir qu'exhale l'univers;
C'est un boulet courant sur l'écorce de l'onde,
Un cri sourd échappé des entrailles du monde,
Ou bien l'éternité, dont le battant d'airain
Sonne l'heure de mort pour tout le genre humain !

Tel est en Sibérie, et ses steppes funèbres,
Le lugubre tableau de ces vastes ténèbres;
Mais la ville et le chaume offrent en d'autres lieux
A vos regards surpris des dehors gracieux;
Mais Moscou, grand bazar où l'Europe et l'Asie
Vivent comme deux sœurs, par droit de bourgeoisie,
Moscou, perle du Nord, Moscou, fière à jamais
D'avoir uni sa tombe aux tombes des Français,
Dans ce grand suicide imité Mithridate,
Arboré sur son front la torche d'Erostrate,

Des remparts du Kremlin formé son Panthéon,
Sous des lauriers de feu brûlé Napoléon,
Et d'un monceau de cendre éternisant sa gloire,
Conduit ses bataillons aux rives de la Loire !...

Au maître de ces lieux mes destins sont liés;
Ah ! ses bienfaits par moi seraient-ils oubliés ?...
Jamais !... — Dans ses Etats j'ai retrouvé la France;
Là je vois mon pays, là je vois l'espérance.
Aussi, de sa bonté magique est le pouvoir.....
Ses sujets auprès d'eux voudraient toujours le voir;
S'éloigne-t-il, soudain leur amour l'accompagne
Sur les bords de l'Euxin, aux champs de l'Allemagne;
Ils le suivent partout sur le sol étranger;
Leur cœur le chérit trop pour qu'il puisse changer.
Oh ! que je fus heureux !... que mon âme fut fière
De gravir avec lui les monts de la Bavière,
Et, dans mon sein ému, de pouvoir le bénir
D'avoir sous sa couronne inscrit mon souvenir !

CHANT QUATRIÈME.

La philosophie du siècle est une petite fille mal élevée, qui dit des sottises à tout le monde.

Salut, humble séjour!... Salut, humbles vallées!
Et vous surtout, de Kreuth cimes échevelées!
Source miraculeuse, au breuvage enchanté,
Qui redonne la vie ou du moins la santé!
Salut à vous aussi, gracieuses Naïades,
Vous dont l'aspect suffit pour guérir les malades!

Suivez-moi dans ces bois, ces ravins, ces berceaux,
Et vous-même venez diriger mes pinceaux.

Séjour délicieux! foyer de poésie,
Où l'Aurore au matin verse son ambroisie!
Point d'art sur tes rochers, point d'art dans ton vallon,
Où notre âme s'égare avec un papillon.
En voyant les beautés de ton climat sauvage,
L'homme devant son Dieu s'incline davantage.
Le hasard grandiose, en ces pompeux décors,
Du plus savant crayon dépasse les efforts.
Là, sans nul artifice, et sans nulle parure,
Tout sort majestueux des mains de la nature;
Là, sous l'ombrage épais d'un chêne ou d'un tilleul,
Loin d'un monde égoïste, avec Virgile..., seul,
Quel charme d'écouter les sombres harmonies
De l'écho qui s'exhale en lentes agonies!...
C'est un orgue expressif, solfiant ses douleurs,
Près d'une source vive, inépuisable en pleurs.

C'est là qu'un souverain que le calme environne
Sur un trône de mousse a posé sa couronne;

Qu'il compare le sceptre à la fleur du vallon
Qu'arrache de sa tige un fougueux aquilon;
Qu'il voit l'insecte ailé, chrysalide éphémère,
Composant ses états d'une feuille de lierre,
Et l'aigle du rocher, monarque de haut lieu,
Tous deux voler égaux sous l'équerre de Dieu.

Un ange est près de lui. Son illustre compagne
Est là, comme une rose au sein de la campagne.
Combien mon cœur tremblant battit à son aspect!
Je voulus m'approcher; mais, saisi de respect,
Je n'osai d'un bouquet, où je vis son image,
Maladroit courtisan, mettre à ses pieds l'hommage.
Aujourd'hui je l'essaie. A la fille d'un roi
Il faut, je le sais bien, des vers de bon aloi;
N'importe : à ses genoux, qu'avec crainte j'embrasse,
D'avance pour les miens je lui demande grâce,
Et, près d'elle, je vais, modestement, sans bruit,
De quelques mots rimés me faire un sauf-conduit.
Des trésors embaumés dont Flore m'environne
Je puis facilement tresser une couronne,
Une couronne-emblème, où je vois chaque fleur
Me dire une vertu par sa seule couleur.

Ainsi le lis pompeux, qui s'élance en calice,
Dans sa noble splendeur sera l'impératrice ;
Le jasmin, son haleine, et ces mots délicats
Qui lui gagnent les cœurs empressés sous ses pas;
La tendre violette, avec art assortie,
De l'épouse du Tsar peindra la modestie;
Le myrte, son amour; j'ajoute le muguet,
Et ma guirlande est faite autour de mon bouquet.
Je ne puis oublier l'aimable fleur d'orange :
Elle convient trop bien au visage d'un ange.
Pour terminer enfin par deux vers éclatants,
Je voudrais réunir tous les dons du printemps!...
Hélas! mon âme ardente alors resta muette.
Heureux des battements de mon cœur de poëte,
Dans ma reconnaisance, aurais-je pu prévoir
Que la reine du Nord me dirait : Au revoir!

Cependant le monarque a quitté sa retraite,
Et plus calme et plus grand. — Tout s'émeut, tout s'apprête.
Les jeux vont commencer. Là ce ne sont ni rois,
Ni comtes, ni barons, montant leurs palefrois,
Qui d'un luxe germain, ou français, ou mauresque,
Jettent dans un tournois leur feu chevaleresque ;

Là ce n'est point le prince aux immenses desseins,
Inspectant à Kalisch cent mille fantassins,
Ou bien, à Vosniéssensk, de sa cavalerie
Formant les escadrons...—Non, c'est une Égérie,
Heureuse d'un amour que son cœur alluma,
Dans le sein d'un vallon conduisant son Numa....

Les pâtres du Tyrol, de Kreuth, de Tegernsée,
Mus d'une même ardeur, d'une même pensée,
De leurs habits de fête, en ce beau jour, parés,
Sont venus pour cueillir des lauriers préparés.
Quarante arquebusiers, rustiques Baléares,
Entrent en lice... Au son des clairons, des fanfares,
Les arbitres du camp proclament les vainqueurs,
Et le désir de vaincre anime tous les cœurs.
L'auguste visiteur, que la lutte intéresse,
A l'arquebuse aussi veut montrer son adresse.
Il vise, ajuste, tire, et d'un plomb bien appris
Il traverse le but, et remporte un des prix.
Frédéric (*), prince adroit, magnanime et sensible,
Jette son or au peuple, et son plomb dans la cible.

(*) Frère du roi de Würtemberg.

La belle Krüdener, au coup d'œil exercé,
Prend une carabine, et le but transpercé
Atteste son triomphe, et l'aimable baronne,
Reine du carrousel, reçoit une couronne (*).
La voyant au milieu de ce peuple chasseur,
De Diane on dirait la rivale ou la sœur.

J'oubliais de citer au nombre de ces hôtes,
Aux si nobles destins, aux dignités si hautes,
L'illustre Benkendorf, dont le cœur généreux
Vit pour ses empereurs et pour les malheureux;
Qui, dans ces jours de deuil, où l'immense Atlantique,
Grossissant de ses flots les flots de la Baltique,
Menaçait, furieux, d'engloutir la Néva,
Monta dans une barque, et, comme Jéhova,
Commandant à la mer, aux vents, aux destinées,
Fit rentrer dans leur lit les vagues étonnées !....
Son étoile polaire est l'astre de l'honneur.
Du bonheur de son prince il fait tout son bonheur;

(*) Tous les prix gagnés par ces hauts personnages ont été remis aux tireurs les moins heureux.

Il éloigne de lui les pas du régicide;
De son corps, de son sang, il lui fait une égide;
Il conjure le plomb, le poison, le poignard.
Ami, non courtisan, ange gardien du Tsar,
Sur ces jours précieux avec amour il veille,
Benkendorff est debout quand l'empereur sommeille!

La fête continue... — En un banquet joyeux
Cinq cents bons villageois, réunis sous mes yeux,
Goûtent un vrai bonheur. Ils sont pour moi l'image
De ces hommes-pasteurs, types du premier âge,
Que dans d'autres pays on ne retrouve pas.....
Plus gais, plus animés, ils quittent le repas;
Les filles, les garçons, s'apprêtent pour la danse;
Le son des instruments leur marque la cadence,
Et d'accents modulés dans mille chants divers
Les enfants du Tyrol (*) font retentir les airs.

Bien long-temps de ce jour solennel, électrique,
La mémoire vivra dans ce canton rustique.

(*) Douze chanteurs étaient venus d'Inspruck.

Du Tsar chaque habitant redira les bontés,
Sa voix, son air, ses pas sur le sol incrustés.
« Je l'ai vu, dira l'un; ses mains impériales
» Ont tenu mon fusil; c'est une de mes balles
» Qui l'a rendu vainqueur. » — Un autre montrera
Le présent qu'il reçut des mains d'ALEXANDRA.
Fier du laurier cueilli dans ce jour de victoire,
A sa jeune famille il lèguera sa gloire;
Rassemblés sous un chêne au dôme en parasol,
On fera, pour parler, taire le rossignol;
Dans la belle saison, sous l'épaisse feuillée,
Et l'hiver, pour charmer l'ennui de la veillée,
Les fils et petits-fils, près du grand-père assis,
Attentifs, se feront répéter ces récits.

Eh bien! voilà ce Tsar, qu'un malfaisant génie
Chaque jour, en tous lieux, outrage, calomnie.
Il est seul, sans trabans... Le voilà dépouillé
De la pourpre du Nord... Quel crime l'a souillé?
Quel sang fit-il verser sans cause légitime?
Nommez de son caprice une seule victime.
Libellistes gagés, en vain dans vos pamphlets
De fausses vérités vous gravez les reflets;

Vous mentez!... Ignorant les mœurs de la Russie ;
Etrangers à ses lois, à sa diplomatie,
Vous ne savez donc pas que là c'est le pouvoir
Qui seul doit tout connaître, et seul doit tout prévoir;
Que, s'il n'obéissait au monarque-autocrate,
L'homme y tiendrait sanglant le sceptre démocrate;
Que Dieu, dans sa sagesse, y désigna les rois
Pour être exécuteurs, interprètes des lois,
Que, sur ce trône russe et presque asiatique,
Il faut tordre un turban au front de la Baltique;
Surveiller cent états d'un regard souverain,
Depuis les bords du Nil jusqu'aux rives du Rhin ;
Lutter avec chacun de ruse, de puissance,
Et maintenir chez soi l'ordre et l'obéissance.
Vous ne comprenez pas cette nécessité
De mettre un frein étroit à trop de liberté,
Et d'arrêter, à temps, dans ces vastes arènes
Tant de coursiers fougueux prêts à rompre leurs rênes!

Pour moi, je laisse en paix divaguer ces rêveurs :
Que de *quatre-vingt-treize* ils vantent les douceurs;
Que dans mille journaux ils burinent leurs songes,
Et pour des vérités débitent des mensonges,

Je n'y puis rien. Trop faible, en ma simple raison,
Je tiens la politique un fruit hors de saison;
Mais j'admire avant tout cet Empire-polype,
Du héros de Sardam trône stéréotype.
J'admire Pétersbourg au milieu des hivers;
J'y puis en paix goûter mille plaisirs divers,
Y suivre les progrès d'une sage industrie,
Et dans ses murs nouveaux retrouver ma patrie,
Les chefs-d'œuvre des arts, une autre Sybaris
Surgissant tout à coup, verdoyante oasis,
Le luxe d'Orient, ses fontaines sonores,
Les orangers d'Espagne et les frais sycomores,
Dans ses brillants salons tout le bon ton français,
L'actrice de Paris accourue à grands frais,
Nos savants, nos erreurs, nos habits, nos modistes,
Jusques à nos travers croqués par nos artistes,
Des concerts et des bals, des palais somptueux,
Et, plus que tout cela, le peuple russe heureux.

Oh ! oui, salut à toi, soleil de Moscovie;
Tu me rendrais encore et la force, et la vie !
A toi salut aussi, magnifique palais,
D'où découle à grands flots un torrent de bienfaits !

Là règne un souverain qu'environne la gloire,
Qui commande au présent, qui commande à l'histoire.
Si jadis, de Werther écoutant les douleurs,
Il daigna s'amuser de ses grotesques pleurs,
Devant lui, dans ce rôle où mon âme grelotte,
Que ne puis-je enflammer encore une Lolotte,
Retrouver ma jeunesse en un vieux souvenir,
Et sur un lit de neige en riant m'endormir !

DESVEAUX-SAINT-FÉLIX.

GUIRAUDET, imprimeur, 315, rue Saint-Honoré.